BELLEGARDE.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
rue du Cadran, n° 16.

BELLEGARDE,

OU

L'ENFANT INDIEN ADOPTÉ.

Histoire Canadienne,

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

Avec une introduction,

par Ph. Chasles.

A quoi bon vous mettre en courroux,
Si vous reconnaissez vos traits dans quelque fable?
Il n'est en pareil cas qu'un parti raisonnable,
Ne dites mot; — Corrigez-vous.

LE BAILLY.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

MDCCCXXXIII.

Le
plutôt
dépen
Il s
satire
dotiq
price.
ne sig
Le
son or
gaire,
premi
Par
cette

INTRODUCTION.

Le roman est-il réellement un genre? N'est-ce pas plutôt la forme la plus libre, l'expression la plus indépendante de la pensée humaine?

Il se prête à tout: il est drame, histoire, épopée, satire, leçon morale, sermon dévot, souvenir anecdotique, analyse métaphysique, féerie, conte, caprice. Le nom qu'il porte chez les nations modernes ne signifie rien.

Le mot *roman* n'indique qu'une seule chose, c'est son origine nouvelle, *romane*, et le langage *vulgaire,* l'idiome populaire dans lequel on écrivait les premiers récits qui amusèrent les nations chrétiennes.

Par sa liberté même et son élasticité merveilleuse, cette forme a envahi toutes les autres; le roman

déborde; l'Europe est inondée de romans. Tout ce dont on ne peut ou ne veut faire ni un récit sévèrement historique, ni un traité de morale, ni un morceau de controverse, le monde du roman l'accepte. Des résultats de l'expérience, des fantaisies de l'imagination, des recherches même de l'antiquité, on fait des romans. Les critiques se sont trouvés fort embarrassés sans doute quand ils ont voulu circonscrire *ce genre*, (comme ils l'appellent) dans le cercle tracé par leur compas. Voici Walter Scott, avec ses fragmens de vieilles mœurs et ses tableaux de vieilles coutumes; Cervantes et Lesage avec leur vive satire sociale; Hoffmann et Cazotte avec leurs caprices; ici l'auteur de *Tremaine* couvre ses sermons du masque romanesque; là madame de Staël et Tieck, dans *Corinne* et *Sternbald*, associent le lecteur aux émotions et à l'étude des arts. Tous ces ouvrages sont des romans. Gœthe développe dans ses *Affinités électives* sa théorie philosophique des rapports moraux et des sympathies. Rousseau endoctrine son siècle dans *la Nouvelle Héloïse*. Il n'y a pas jusqu'à la philosophie de l'histoire que l'on n'ait tenté de rédiger sous forme de romans.

Un homme qui a beaucoup vu, et dont la vie active l'a conduit à peu près sous toutes les latitudes, a imaginé de donner aux résultats de cette existence,

aux pensées émanées de ses relations avec les hommes et la nature, cette forme de roman, cette forme malléable, souple, diverse; son œuvre dont voici la traduction a eu beaucoup de succès à Londres. C'est un roman simple et moral, dans le genre du *Rasselas* de Johnson. Il a moins frappé les esprits par l'éclat et la puissance des incidens, par cette bizarrerie de facture, sous laquelle tant de médiocrités se cachent, que par un fonds de philosophie pratique, une étude très-pénétrante et peu commune des hommes et des choses, une peinture chaste et naïve de régions peu connues et de mœurs ignorées. Nous ne doutons pas qu'en France, ces mérites rares, et qui ne se font sentir qu'aux esprits distingués, n'obtiennent le même succès, en dépit des préoccupations politiques et de cet entraînement général de la pensée vers ce qui terrifie ou surprend, non vers ce qui instruit ou émeut.

Ce roman, puisqu'il faut le nommer ainsi, tient du voyage et des souvenirs anecdotiques; on s'aperçoit, en le lisant, que l'imagination proprement dite y occupe peu de place, et que les scènes canadiennes dont l'auteur déroule la série sont copiées sur la nature. Bellegarde, sauvage que la civilisation n'a pas pu vaincre, et comme placé sur les limites de

la vie policée et de la vie des forêts, a dû exister dans quelque village du Canada. Le type du gouverneur Mac Grossgutt, se trouve dans presque toutes les colonies où le commerce anglais envoie ses satrapes. Le vieux baron d'Argenteuil, Français dont la jeunesse élégante s'est couronnée d'une vieillesse pleine d'aménité, de grâce et de philosophie, n'est pas seulement un hommage flatteur rendu à la France, mais à la vérité. Nous pourrions citer des exemples de ce caractère, qui emprunte à la civilisation tout ce qu'elle a d'aimable, et rejette ce qu'elle a de funeste.

De Courcy nous plaît surtout, parce que c'est un héros de roman fort peu romanesque, et conçu dans des proportions plus humaines qu'héroïques.

Savez-vous rien de plus ennuyeux qu'un héros de roman? cet être privilégié qui n'a pas de caractère, sinon de penser toujours bien et de toujours bien agir; ce pivot de vertu exemplaire, autour duquel tournent toutes les aventures et toutes les passions que le narrateur veut inventer. Les héroïnes sont à peu près aussi fatigantes pour le lecteur que les héros, et l'on ne peut pas s'empêcher de convenir que la Paméla du romancier anglais, la Julie même de Rousseau, nous accablent quelquefois sous le pédantisme de leur divine et sublime

vertu. Mathilde, par son éducation bizarre et sa position particulière, échappe au malheur d'être une héroïne. Les personnages subalternes, le jeune mauvais sujet Bertinval et le Falstaff de régiment Thornwood, sont peut-être supérieurs encore à ceux que nous avons nommés. Toutes les fois qu'ils paraissent en scène, ils amusent le lecteur et animent l'intérêt. Tout ce qui est caractéristique et en saillie se rapproche nécessairement de la laideur, et s'éloigne de la perfection. Voyez Grandisson et son imperturbable beauté, et sa vertu immobile, vraie figure de cire que nul défaut n'anime, que nulle passion ne trouble : c'est le type du beau moral et malheureusement celui de l'ennui. Dans les arts, pour que la vertu ait son prix, il faut qu'elle renferme dans son propre sein les combats et les contrastes qui la font valoir.

L'intérêt de ce livre est nécessairement plus doux que puissant : ce qui en fait le charme, selon nous, c'est la peinture exacte des mœurs canadiennes, telles qu'elles existaient en 1780. C'est chose curieuse pour nous que ce vieux débris du siècle de Louis XIV, conservé dans son élégance et sa gravité au-delà de l'océan Atlantique. C'est chose inobservée et vraiment digne d'attention que cette civilisation, mère de Bossuet et de Fénelon, cou-

doyant pour ainsi dire la demi-civilisation des colons américains, la vie aventureuse des marchands de pelleteries, et surtout la vie sauvage des nations indigènes. Tout ce qui tenait sa place dans cette étrange société est représenté dans le roman; et, sous ce rapport, comme tous les bons romans, il est plus vrai que l'histoire.

En parcourant l'ouvrage, il est impossible de ne pas croire qu'on lit, non une fiction, mais des fragmens de mémoires particuliers, les souvenirs d'un voyageur qui se repose. Rien d'exagéré, rien de romanesque : le drame, la scène, se trouvant placés dans un pays allié à la fois à la France par son origine, à l'Angleterre par la conquête, aux Indiens primitifs par le sol et la possession, aux Américains du nord par le voisinage, rayonnent pour ainsi dire dans toutes ces directions de la manière la plus naturelle et la plus heureuse. Vous assistez à la fondation de ces villes américaines où le désert et la civilisation s'entrechoquent si singulièrement, vous franchissez sur la nacelle des Indiens les cataractes écumantes. Vous vous mêlez à cette population toute française qui, sous un climat froid, séparée par une mer immense de sa patrie véritable, n'a voulu abandonner ni son langage, ni ses mœurs, ni son culte, ni sa gaieté primitive; tandis que la vraie

France elle-même, cédant au souffle des révolutions, s'altérait, se décomposait, se moulait comme le sable fondu et brûlant sous l'haleine qui la transforme ; cette petite colonie gardait avec une vénération singulière et une confiance inébranlable les traditions, les idées, les souvenirs des ancêtres. Aussi, malgré la conquête anglaise, ne peut-on pas affirmer que le Canada soit jamais conquis à l'Angleterre. Ce qui fait un peuple, ce n'est pas seulement le terre qui le porte, le nom dont il se pare, c'est son idiome, ce sont ses coutumes, c'est le fond même de son existence de peuple : dans le Canada, cette partie essentielle et nationale est toujours française, et n'a jamais varié.

Ph. Chasles.

RÉ

No
notre
les l
d'un
préli
avec
récen
certa
l'aut
a pré
taisi

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

DE

L'Auteur anglais.

Notre projet avait été de donner Bellegarde à notre éditeur sans y joindre de préface. Puissent les lecteurs nous pardonner de nous être écartés d'une intention aussi louable ! Nos observations préliminaires leur sembleront peut-être sans rapport avec le sujet. Un ouvrage qui vient de paraître récemment y a seul donné lieu ; ouvrage qu'une certaine illustration de parti a couronné, et dont l'auteur, avec plus de hardiesse que de jugement, a prêté l'autorité de son nom à une peinture de fantaisie. Plus d'un lecteur a dû prendre pour un récit

exact, la carricature que mistriss Trollope donne pour un tableau des mœurs domestiques des Américains (1).

Quelques-unes des pages que nous offrons à nos lecteurs traitent le même sujet sous d'autres couleurs, et nous croyons nécessaire d'insister sur la fidélité complète de notre narration. Nous la présentons sous la forme moins présomptueuse et moins authentique, peut-être, du simple roman. Mais ce roman, selon nous, est plus vrai que l'histoire.

La dame auteur, dont nous regardons l'itinéraire comme un *libelle*, sous peu d'exceptions et sans craindre d'être contredits, a, pendant trois ans, habité les États-Unis. Les trois quarts de ce temps s'écoulèrent dans une habitation éloignée, de plusieurs centaines de milles, de la partie populeuse et policée de la nation; le dernier quart, elle le consacra tout entier à parcourir, bride abattue, quelques grandes villes. Pour connaître à fond la vaste étendue de pays que nous n'avons pu voir et étudier dans un espace de plus de dix années, il lui a suffi de trois ans.

---

(1) *Mœurs domestiques des Américains*, par mistriss Trollope, 2 vol. in-8°. Paris, Charles Gosselin.

Elle a trouvé ce pays aride, habité par une race commune, dégénérée et dégradée. Nous, au contraire, nous y avons vu un peuple digne de sa noble origine, fier d'être le descendant des Anglais, de parler leur langue, de posséder leur littérature et d'être gouverné par des lois émanées de la métropole. Nous ne dépassons pas les strictes limites de la vérité en affirmant que le peuple des états de la Nouvelle-Angleterre est, en général, beaucoup plus versé dans la connaissance de nos meilleurs auteurs, que la plupart des hommes appartenant aux classes moyennes de l'empire britannique. La cause en est évidente : des écoles sont fondées et soutenues dans chaque paroisse avec une taxe foncière, de sorte que le riche et le pauvre, indistinctement, donnent une bonne éducation à leurs enfans.

Il y a dans les États de l'Union un grand nombre de fermiers qui n'ont jamais employé le ministère d'un écrivain public ou d'un procureur pour faire un contrat de vente ou de transfert ; on trouverait difficilement, parmi eux, un homme d'un certain âge et d'un esprit ordinaire, qui ne connût pas les lois. La plupart de ces Etats sont démocratiques : donnez-leur notre ignorance, notre misère, nos vices, cette forme de gouvernement ne durera pas un mois. Sans une certaine égalité de

fortune (prise ici dans son sens le plus étendu), la sagesse, la modération et l'instruction, élémens nécessaires du bonheur de ces jeunes républiques, se changeraient en pillage, en anarchie, en rapine. La vieille Europe n'offre aucun exemple de cette organisation sociale, et l'on ne pourrait chercher à l'appliquer dans aucun pays de l'ancien monde, à moins qu'une calamité inattendue ne vînt réduire tellement le nombre des habitans, que chacun pût posséder autant de terre qu'il serait capable d'en cultiver. Etablir des comparaisons entre les états de l'Amérique et ceux de l'Europe, c'est donc perdre son temps.

Le dégoût de notre auteur commence au moment où elle arrive sur les bords marécageux du Mississipi; les moustiques la désespèrent; son aigreur, après avoir duré deux ans et demi, finit par s'adoucir, grâce à une tasse de thé réconfortante, prise chez *un de ses compatriotes*. Elle y trouve le baume de Giliad; et cette visite à Stonington, la rappelant à des sentimens plus bienveillans, qui sans doute lui sont naturels, la calme et tarit (beaucoup trop tard) cette source féconde de mauvaises plaisanteries sur les cochons, les domestiques et l'égalité des Américains.

Telle est la nature de la femme, toutes les

fois qu'elle consul seulement ses passions ou ses préjugés; l'exagération est sa vie, et *après avoir jeté son bonnet par dessus le mur*, elle ne s'arrête à rien.

Nous avons ici une nouvelle sorte d'athlète littéraire qui jette le gant du défi à la vérité, à la justice, même à la critique : une sauvage qui, brandissant le Tomahawk, fond avec fureur sur ce qu'elle rencontre, pourvu que ce soient des Américains. On l'a prônée : l'esprit de parti et la calomnie sont frère et sœur.

Certes, l'immense surface des États-Unis n'est pas peuplée de ces gens que nos compatriotes appellent *perfect gentlemen*, et dont les manières distinguées pourraient trouver grâce devant l'habituée d'un boudoir de Londres ou de Paris. Mais que ne va-t-elle chercher ses sujets d'observation au *bois de Boulogne* et dans le *parc du Régent?* Les *éternelles forêts* de l'Amérique ne sont point faites pour elle. N'y a-t-elle pas vu des choses épouvantables pour une petite maîtresse? des arbres pourris dont le tronc s'affaissait sous leur propre poids? et la vue de cochons nourris dans les vallées les plus jolies, et égorgés sur le bord des plus jolis ruisseaux, ne l'a-t-elle pas fait tomber en pamoison? « — Vous êtes indignes de vous classer parmi les

peuples, dit-elle aux américains. Pourquoi vos forêts sont-elles si vastes et si pleines de moustiques? » « Vous êtes un monstre, disait mistress *Baun* au capitaine (1); pourquoi souffrez-vous que j'aie le mal de mer? »

Quant à l'habitude de mâcher le tabac et à ses conséquences inévitables et dégoûtantes, nous sommes forcé d'admettre qu'elle est assez répandue, même dans la classe la plus distinguée des planteurs, qui tous cultivent le tabac dans les endroits où le sol est convenable. Mais, cet aveu une fois fait, nous nous empressons de nier positivement que les gens de la bonne compagnie dans les grandes villes s'adonnent à cette habitude; et s'il y a des exceptions, elles doivent être aussi rares qu'une jambe de bois et des yeux louches. Quant à l'usage de fumer, il est moins répandu aux États-Unis que chez beaucoup de peuples de l'Europe.

Mistriss Trollope s'est constituée la panégyriste des usages de l'aristocratie: nous partageons vivement son goût, et nous lui rendons justice; mais ignore-t-elle donc que les plus hauts aristocrates européens, qu'elle admire tant, sont les plus ardens fumeurs du globe? Ne sait-elle pas que le plus grand

---

(1) Héroïne d'une Ballade satirique de Pierre Pindare.

aristocrate d'Espagne ne donne jamais sa main sale à baiser, sans communiquer à ses infortunés courtisans les vapeurs condensées de cinquante cigares *royales* au moins, qu'il fume chaque jour avant de donner audience à ses sujets bien-aimés? Dans le midi, « hommes et femmes fument le tabac (1); » les personnes les plus distinguées sont fidèles à cet usage.

L'Allemand penseur et contemplatif mange, boit, et vit en fumant, quel que soit son rang; sa pipe ne le quitte que lorsqu'il va se coucher. Rarement il parle; mais souvent un murmure de satisfaction vous apprend que son tabac est bon. Cet allemand fumeur est un aristocrate renforcé. Il lancerait, je crois, ses redoutables bouffées dans le visage de notre auteur, si elle osait l'approcher avec un titre moins distingué que celui de baronne. D'ailleurs, sa caricature de l'Amérique lui donne des droits incontestables à cette distinction. Faites-la baronne allemande : nous la verrons traiter moins sévèrement l'habitude de fumer et de mâcher le tabac; elle pardonnera, dans l'ancien et puissant duc de Waldeck ou de Saxe-Gotha, ce qu'elle reproche au républicain des États-Unis.

---

(1) Lord Byron.

Un autre péché mortel à ses yeux, c'est l'occupation continuelle des hommes, et le goût des femmes des grandes villes de l'Amérique pour coudre et tricoter. La mère d'Alexandre, qui filait la laine des tuniques du conquérant de l'Asie, eût-elle donc été une bourgeoise si méprisable?

« En vérité, dit-elle plus loin, les églises et les chapelles sont trop petites pour un si grand nombre de sectes différentes. » Mais mistress Trollope a-t-elle voyagé dans le pays des forêts éternelles, pour y chercher des cathédrales semblables à celles d'York et de Cantorbéry, ou pour se railler des pieux citoyens qui n'ont pas le bonheur d'être « de l'église anglicane?

Nous admettons encore que les hommes sont tous occupés en Amérique. Un oisif s'amuserait difficilement aux États-Unis; mais nous ne nous attendions pas à ce que le grave auteur d'un voyage tournât en ridicule un peuple, parce qu'elle n'y a rencontré personne d'inoccupé. Le but principal de la création est-il, je le demande, de flâner dans Bond-street, de chasser à Melton-Mowbray, et de danser à Almack.

Cette activité des Américains, occupation productive, si blâmée, est le grand aliment du bonheur et de la prospérité nationales; et nous ne méprisons

pas les Américaines parce qu'elles n'aiment pas à rester dans l'inaction, à se promener sans but, ou à colporter de menus scandales contre leurs voisins.

Si l'auteur des *Mœurs domestiques des Américains* a voulu faire une parodie, elle a réussi. Nous ne prétendons même pas attaquer son plan; mais notre conscience nous oblige à protester contre un ouvrage présenté au public comme une narration exacte, une histoire véritable, et une critique habile; peut-être même ses admirateurs sont-ils déjà de notre avis. « La raison se fait entendre, dit Voltaire, quand les passions sont lasses de crier. »

Sismondi, le plus impartial des écrivains, affirme qu'aucun peuple pris en masse n'a plus de titres qu'un autre au respect des nations; néanmoins les concessions faites par ceux qui n'approuvent pas le gouvernement des Etats-Unis semblent nous autoriser à dire qu'ils forment une exception à la règle générale. On admet que les Américains sont industrieux, économes et religieux, qu'il y a peu de pauvres parmi eux, et qu'ils jouissent enfin de mille améliorations inconnues dans les plus grandes villes. « Mais ils boivent des liqueurs », dit encore notre auteur. Exposés à des exhalaisons et à des miasmes malfaisans, ils ont recours, et avec raison, aux toniques de cette nature. Toutefois le droit

payé à Londres sur le genièvre ne suffirait-il pas à la consommation de tous les États-Unis? Ce n'est pas à notre auteur que nous soumettons cette question, mais à ceux qui ont quelques connaissances sur cette matière.

Les Américains, dit-on, ont montré peu de goût pour les monumens et les beaux-arts. Jusqu'à un certain point, l'on ne saurait nier la vérité de cette assertion; mais est-ce dans le pays encore neuf qui a servi d'asile à l'humanité opprimée qu'un voyageur devait s'attendre à trouver les églises de Saint-Pierre, du Panthéon, ou de Westminster! Quant aux monumens d'utilité première et dignes des anciens Romains, nous voulons parler des canaux, aqueducs, grandes routes, ils sont en grand nombre en Amérique. Peut-être les Américains auront-ils des temples, des hippodromes et des cirques, quand ils jouiront du gouvernement splendide que voudrait leur donner notre auteur.

L'anecdote dont l'un des derniers présidens est le héros, et la faiblesse dont on l'accuse, fussent-elles véritables, souillent ce livre, et nous avons rougi de la peinture dégoûtante qu'elle en a faite avec tant de zèle. Mais que pourrait-on attendre d'un auteur qui refuse aux Américains cette qualité

de jeune conscrit, le courage? Cette calomnie est trop forte; l'histoire la réfute. Nous n'écrivons pas un panégyrique: seulement nous rappellerons que ceux que nous défendons sont fils et petits-fils des Anglais, que nous parlons d'un noble rejeton enlevé à la souche paternelle par des mains impies. Il a fleuri dans un sol fertile, sans être arrosé par les larmes du malheur; il n'est pas obligé d'acquitter une dette nationale qui absorbe la moitié des produits.

Plusieurs coutumes en usage dans l'Amérique s'éloignent de nos goûts, mais la civilisation a marché dans ce pays d'un pas si rapide que nous sommes plutôt porté à louer ce peuple de ce qu'il a fait, que de blâmer ce qui lui manque pour atteindre cette perfection absolue, sans existence, au reste, si ce n'est dans les rêves des honnêtes gens.

Nous terminerons ces remarques préliminaires par quelques mots tendant à indiquer l'objet de notre ouvrage. Nous avons essayé de résoudre quelques problèmes importans de morale, de mœurs et d'éducation. Nous censurons sans cynisme, et nous avons seulement déguisé des caractères véritables, pour que l'œil perçant de la malveillance se fatiguât en vain, en cherchant à les remplacer par des noms propres.

Nous avons introduit l'amour, non comme un élément nécessaire de l'intérêt dramatique dans un roman, mais pour le peindre tel qu'il existe dans des cœurs purs et honorables, mobile puissant et généreux des actions héroïques et vertueuses.

Londres, septembre 1832.

BELLEGARDE,

OU

L'ENFANT INDIEN ADOPTÉ.

Histoire Canadienne.

CHAPITRE PREMIER.

> There is an hour when Friendship's potent spell
> Divinely opens Death's long sealed bier,
> When those who wrote, or fought, or nobly fell,
> In scenes of fancied life once more appear.
>
> HAFIZ. —Flower-Garden.

> « Il est une heure où l'amitié, charme magique,
> » rouvre la bière des morts, réveille le cadavre, res-
> » suscite le héros, l'écrivain, le martyr, leur prête
> » une vie brillante, une vie passagère. »

Dans une vallée solitaire, entre la vieille ville de Luzarches et le noble manoir des Condés, se trouvent les ruines de l'abbaye de Royaumont; dévastée par la révolution française, il ne lui reste que son nom. Le pays a la forme d'un large bassin,

comme s'expriment les géologues; tout autour, on voit s'élever des collines ombragées de forêts ombreuses, aux allées solitaires et sombres, admirablement préparées pour la chasse et la promenade. Le sol, très-poreux, absorbe la pluie à mesure qu'elle tombe, devient plus compact dans les temps humides, et offre aux promeneurs une surface plane comme un parquet uni, dans toutes les saisons de l'année.

Deux petites rivières serpentent dans ce bassin, et leurs eaux, qui se confondent au pied du mur du monastère, vont rafraîchir et embellir le parc immense de Royaumont, et se perdre, après mille détours, dans l'Oïse aux flots silencieux et calmes.

C'est dans cette heureuse situation que les enfans de Saint-Benoît avaient construit leur demeure. Personne ne savait, plus habilement qu'eux, disposer autour de soi les élémens du bien-être, et s'entourer d'une béatitude anticipée; riches et maîtres de leurs loisirs, les bénédictins ont fait trop bon usage de leurs richesses et de leur temps pour que l'histoire accuse cette aisance et ce repos, au sein desquels ils vivaient; leurs travaux ont enrichi la science; leur vie s'écoulait pure, exempte d'intrigues; et cette belle vallée où le paysage est si pittoresque, l'air si pur, le sol si fécond, ne fait

naître dans la pensée que des images de paix, de méditation et de savoir.

Dom Anatole V...., dernier directeur de cet établissement, était un homme également remarquable par sa piété et sa haute raison. Vers la fin de l'année 1799, je me trouvai lié avec cet excellent homme, qui m'a fourni les documens dont se compose cette histoire.

Les soucis d'une vie agitée avaient sillonné de rides profondes le front d'Anatole; mais il lui restait encore cette noblesse naturelle, cette grâce majestueuse, caractères ineffaçables des êtres privilégiés que l'on peut nommer les aristocrates de la nature. Ses connaissances étaient variées; ses manières pleines de dignité et de bienveillance. Telle était la surveillance philantropique et soutenue exercée par lui sur les paysans domiciliés aux environs de l'abbaye, que la misère sous toutes ses formes et le vice dans tous ses résultats leur étaient inconnus. Bon médecin et toujours prêt à les secourir, arbitre désintéressé et juge équitable de leurs différends, Dom V. était devenu le roi des environs; les mauvais sujets le redoutaient beaucoup; il croyait que la clémence pour le vice équivalait à l'oppression de la vertu; les honnêtes gens l'adoraient; et si quelque coupable réfrac-

taire portait le trouble dans la colonie, on le bannissait sans pitié ; Dom V. le rayait de la liste des vassaux que tous les grands monastères entretenaient autour de leurs murs, et qui formaient leur population sujette.

Dom V. ne ressemblait point à ces moines du moyen âge, dont les voluptés peu scrupuleuses ont précipité la chute de l'omnipotence catholique. En dévouant sa vie aux autres, il se condamnait à une rigidité digne des ascètes : pour lit une couche de paille, pour alimens quelques légumes ; peu de sommeil ; telle était la règle à laquelle il se soumettait. Il faut convenir que de toutes les confréries religieuses, celle qui avait choisi saint Benoît pour modèle se distinguait par son utilité, par sa science et par son activité intellectuelle. Dom V. était le représentant le plus exact et le plus complet de cette congrégation vraiment remarquable, d'où tant de lumières ont émané, lumières mêlées à si peu de vices et de dangers.

On ne savait ni où était né, ni quelle avait été la carrière de cet homme distingué ; tout le monde le bénissait ; sa réputation de bonté, de générosité, de popularité le fit échapper même à l'échafaud dressé par les révolutionnaires. Quand ses amis les plus intimes lui demandaient quelques

détails sur sa jeunesse, il détournait la conversation, ou, pressé de répondre, il se contentait de leur dire :

« Les erreurs et les fautes de ma vie m'ont laissé » d'assez tristes souvenirs pour que je les rappelle » à ma mémoire aussi rarement que possible. »

Jamais, sous l'ancien régime, il n'avait été l'hôte assidu des nobles qui possédaient aux environs de Chantilly d'élégans et de vieux manoirs. Comme on ignorait son origine et son véritable nom, comme toutes les enquêtes pour savoir où il était *né* étaient restées inutiles; comme d'ailleurs la conversation des seigneurs en présence des ecclésiastiques n'était pas toujours convenable; ni Dom V. ni les grands seigneurs des environs ne désiraient avoir ensemble des rapports plus fréquens. Dom V. ne captait ni les sourires des riches ni les applaudissemens du vulgaire : son royaume n'était pas de ce monde. Que lui faisaient les faveurs ou les rigueurs des puissans? Il remplissait son devoir comme les héros de Corneille, et *laissait faire aux dieux*.

Une seule personne était l'objet de ses visites; c'était une dame âgée, à laquelle appartenait le château de Baillon, près de Chantilly. Fatiguée des agitations de la vie à la mode, elle s'était reti-

rée dans cette profonde solitude, où elle pouvait jouir en paix de la beauté du paysage, de la pureté de l'air, des promenades les plus agréables, et donner ses soins à l'éducation d'un jeune enfant orphelin confié à ses soins. Dom V. prenait le plus vif intérêt à tout ce qui regardait cette dame; ses conseils la dirigeaient; sans son approbation, elle n'eût rien osé faire; long-temps cette existence bizarre de deux êtres mystérieux dont on ignorait la vie première fut un sujet de conjectures, mais non de scandale: l'extrême vieillesse de la dame du château eût rendu ces idées absurdes. On ne connut qu'après leur mort le secret de leur vie; les pages suivantes le renferment.

CHAPITRE II.

La complaisance fait les amis; la vérité produit la haine.
TÉRENCE.

La dame dont nous avons parlé dans le chapitre précédent appartenait à l'ancienne et puissante famille d'Argenteuil, dotée autrefois par Louis XIV d'immenses propriétés dans le bas Canada. Madame *** avait été élevée dans un couvent de Paris, comme la plupart des filles de la haute noblesse canadienne. Maintenant encore, ces familles nourrissent l'espoir de secouer le joug de la Grande-Bretagne; aussi évitent-elles scrupuleusement toute espèce de rapports avec les colons anglais, qu'elles regardent comme des usurpateurs et des intrus.

En vain des écoles gratuites ont été fondées dans chaque paroisse importante sur les bords du Saint-Laurent; en vain des places, des emplois lucratifs, et toutes les faveurs dont le gouvernement dispose, ont été offerts à cette vieille noblesse française : les yeux fixés sur la mère-patrie, elle n'a pas voulu se réconcilier avec ses nouveaux maîtres; elle a repoussé tout ce qui pouvait porter atteinte à son antique nationalité. L'influence que la langue et la littérature anglaises pouvaient exercer sur les sympathies, les affections et les usages, l'a même épouvantée; et pas un seul de ces gentilshommes sur vingt ne souffrirait qu'un mot anglais fût prononcé dans sa famille.

De tous les pays du monde, le seul où se soit conservé intact le vieux type de la France sous Louis XIV, c'est le bas Canada. Trop faible pour chasser les Anglais, les Canadiens obéissent à leurs lois, paient les impôts; mais leur devise est celle des Corses : « Haïr et attendre. » Ils souffrent donc en silence la domination qu'ils ne peuvent secouer; jusqu'à ce qu'un nouvel ordre de choses leur soit donné, plus en harmonie avec leurs intérêts ou leurs préjugés.

La famille d'Argenteuil, alliée aux anciens comtes de Soissons, avait toujours été à la tête du

parti anti-anglais ; aussi avait-elle soin de s'isoler complétement. Elle voyait avec un dédain et une colère concentrés la morgue des négocians anglais : aux yeux des nobles français, les plus riches de ces marchands n'étaient que de pauvres aventuriers sans naissance et sans éducation ; avides commerçans, dont le but, en traversant les mers et se fixant dans un climat si rigoureux, était d'accaparer le commerce des fourrures, et d'échanger avec les Indiens le rebut des manufactures de Birmingham et de Manchester, pour les peaux précieuses du castor, de la martre et du renard bleu.

D'ailleurs, à l'époque dont nous parlons, ces commerçans ne formaient pas une population très-policée. Le gain absorbait toutes leurs pensées ; ils ne connaissaient de plaisirs que ceux de la table ; les nouvelles du jour, les intérêts ou les rivalités locales formaient les seuls élémens de leurs tristes conversations. Gens rustiques et grossiers : « Bons, » comme dit l'Ecclésiaste, à manier l'aiguillon, à » conduire un bœuf et à gouverner la charrue (1). » Ils avaient cette espèce d'orgueil bas, que l'argent donne aux hommes d'une éducation peu relevée. Ils se faisaient nobles de leur autorité privée, bien

(1) Ecclésiaste, v. 5.

sûrs que l'on n'irait point chercher la source obscure de cette noblesse prétendue. Comme tous les conquérans du Nouveau-Monde, depuis Christophe Colomb jusqu'au cacique de l'île de Musquito, ils assumaient sur les naturels du pays une supériorité aussi ridicule qu'impolitique, puisqu'elle s'opposait à la facilité et à la confiance, seul moyen de rendre durables les rapports entre les deux peuples, et d'affermir la conquête de la Grande-Bretagne.

Cette société grossière et prétentieuse ne pouvait convenir au baron d'Argenteuil. L'urbanité des nobles français n'est pas la familiarité vulgaire. Elle permet une apparence d'égalité, il est vrai, entre le noble le plus distingué et son obscur voisin; mais aucun peuple ne sait avec autant d'adresse éviter tout contact marqué avec les classes inférieures, sans blesser leur susceptibilité. Le baron d'Argenteuil résolut de quitter Mont-Réal, et d'aller vivre au milieu d'une de ses vastes propriétés. Il avait une fille unique, privée de sa mère dès son bas âge; et le désir du père était de consacrer le reste de ses jours à l'éducation et à l'établissement du seul représentant de son ancienne famille. Il choisit pour résidence un château de son domaine de Sainte-Anne, aux bords du lac des Deux-Montagnes.

Tous les voyageurs transatlantiques ont admiré ce lac, vaste et magnifique accident d'un grandiose paysage, nappe d'eau qui se forme et s'arrondit au milieu du cours de la *Rivière-Noire*. Ainsi nommée à cause de la profondeur et de la pureté de ses eaux, cette rivière entre dans un immense bassin, formé de chaque côté par deux montagnes absolument semblables. Les environs sont couverts d'arbres gigantesques. Le chêne, l'érable à sucre, et le bel orme américain, si remarquable par la grâce et l'élégance de ses formes, s'élèvent au milieu d'une foule de plantes toujours vertes, et donnent au paysage un caractère de douce majesté. En général, tous les arbres se ressemblent; les seuls arbres d'Amérique, non-seulement diffèrent entre eux, mais surpassent en grandeur et en beauté les rois de nos forêts. Ce sont les véritables rois du règne végétal. En Amérique, d'ailleurs, la nature a créé tous ses produits sur une échelle gigantesque.

Montagnes, rivières, lacs et végétaux, comparés à ceux de notre vieux monde, les écrasent de leurs proportions colossales. Enseveli pendant des siècles par l'agglomération de ses propres végétaux décomposés, et sans que la main de l'homme l'ait tourmenté jamais, ce sol vierge et fertile

devait produire une végétation plus vigoureuse. La grande étendue des forêts offre partout un abri contre les ouragans, et cet avantage contribue sans doute à la hauteur immense et aux proportions inouïes qu'atteignent ordinairement les arbres de ce vaste pays. Il y a, dans une forêt de l'Amérique, sous ces voûtes magnifiques, sous ces arceaux de verdure, au milieu du silence solennel que ne trouble même pas le chant des oiseaux, quelque chose qui détache l'âme des illusions du monde, l'invite à la méditation, et la berce de ces hautes pensées qui dépassent l'horizon peu étendue dont l'homme est le centre. C'est dans ce désert, en présence d'une nature sévère, féconde, immense, que l'homme sent son infériorité et sa faiblesse, qu'il rentre en lui-même et se reporte vers Dieu, source de la vie et de l'être, oublié si souvent au milieu des ressources et du tumulte d'une cité populeuse.

Le parc et le domaine que d'Argenteuil avait destinés à l'usage de sa famille et aux plaisirs de la chasse comprenaient le lac, les deux montagnes qui formaient le bassin, une immense quantité de prairies et de terres cultivées, enfin un petit village dans les dépendances du château; le tout formant

20,000 acres environ. Long-temps avant qu'un navire eût sillonné les ondes du Saint-Laurent, ou que le pied d'un blanc eût foulé sa rive, un hameau sauvage avait existé sur l'emplacement de ce village; c'était là le lieu de rendez-vous choisi par une tribu algonquine, dont les chasses s'étendaient jusqu'au lac Ontario, chargée des trophées de ses expéditions; c'était là qu'elle se reposait. Réduits actuellement à un petit nombre de familles, ces Indiens, fidèles aux coutumes de leurs ancêtres, reviennnent encore, au commencement du printemps et de l'été, après la saison des chasses, tenir leur grand-conseil, près des Deux-Montagnes. Ils vivent de poissons pêchés dans le lac, et de maïs planté et récolté par leurs femmes dans les champs que le seigneur actuel du pays leur accorde.

Après les fatigues d'un hiver rigoureux, elles entassent dans les magasins d'un commerçant leurs peaux et leurs fourrures; ces familles reçoivent en échange de grosses couvertures, des chemises de couleur en coton, du pain, et des munitions qui leur servent à recommencer la chasse l'hiver suivant.

Tant que dure l'été, l'Indien imprévoyant s'engourdit et reste dans un état de nullité complet; il voit avec indifférence les blancs cultiver la terre, bâtir des maisons, jouir de leurs propriétés, goûter

les douceurs d'un intérieur *confortable* et vivre au milieu de l'abondance. Sans admiration pour leur adresse, et sans envier leur prospérité, l'Indien ne fait pas le moindre effort pour améliorer sa condition; il permet à sa femme de travailler pour empêcher ses enfans de mourir de faim, mais lui-même, dédaigneux de toute espèce d'outils, il ne connaît que son fusil, ses flèches et ses instrumens de pêche. Tout est passion et instinct dans la nature du sauvage; il ne fait rien avec modération. Vous le voyez après son repas, lorsque son appétit est satisfait, s'endormir comme le serpent. Est-il stimulé par l'aiguillon de la faim; son ardeur s'éveille; il s'élance vers les forêts: ce n'est plus un homme, c'est un loup sauvage.

Privé aujourd'hui de ses anciens domaines, il reste enseveli dans un état de stoïcisme brutal d'où les cris de la guerre et de la faim peuvent seuls le tirer. L'introduction des armes à feu lui a fait perdre son ancienne adresse à manier l'arc et la flèche; et maintenant, il est irrévocablement sous la dépendance des marchands de fourrures, qui peuvent lui refuser les munitions dont dépendent son existence et celle de sa famille.

Le gouvernement de ces colonies naissantes envoie chaque année aux Indiens des secours considé-

rables, moins peut-être pour les empêcher de mourir de faim que pour en faire des vassaux soumis en temps de guerre : présens souvent funestes et que l'Indien échange contre l'*eau-de-vie*, véritable eau de mort dont l'abus achève de décimer ces races malheureuses. Ainsi, les libéralités mêmes des blancs se changent en poison pour les hommes rouges, et leur population diminue partout où elle se trouve en contact avec les enfans du monde civilisé. Les forêts tombent et font place à des métairies. Les marais, vieilles habitations de la loutre et du rat musqué, se couvrent de prairies et de pâturages; l'ours, le renard et la martre fuient dans des contrées plus sauvages, et les anciens habitans, privés des ressources que la nature avait placées près d'eux, ignorant les moyens d'existence de ceux qui envahissent leur territoire, et qu'ils appellent *leurs frères blancs*, mènent une vie chaque jour plus misérable, dont l'extinction totale de leur race primitive sera l'inévitable terme.

I
tu
sou
ch
av
mo
un
av
Le
mi

CHAPITRE III.

O my good Gonzalo,
My true preserver, and a loyal sir
To him thou follow'st, I will pay thy graces
Home, both in word and deed.
SHAKSPEARE—*Tempest, Act V.*

« O mon bon Gonzalo, toi, mon vénérable
» sauveur, si loyal envers ton maître, et ma voix
» et mes services te paieront de tes bienfaits. »

D'Argenteuil avait servi sous les ordres de l'infortuné Montcalm, qui succomba, comme on le sait, sous les murs de Québec où il aurait dû se retrancher avec sa faible armée; mais ce brave général avait écouté sa valeur plutôt que sa prudence. Témoin plus tard de cette bataille, où Wolf trouva une mort glorieuse et triomphante, d'Argenteuil avait vu avec douleur son pays subir le joug étranger. Les chefs indiens, alliés des Français, avaient donné mille preuves de courage, de zèle et de fidélité.

Quelques-uns d'entre eux survivaient et appartenaient à ce village placé sous sa juridiction; car à cette époque, la *haute et la basse justice* étaient dans les mains du seigneur de chaque district. Désirant améliorer leur condition, et sentant combien y contribueraient les douces et bienfaisantes lumières du christianisme, d'Argenteuil fit élever dans la petite ville de Sainte-Anne une église et une habitation convenables pour les missionnaires : pieux établissement qui fut doté d'un revenu suffisant. Ces excellens prêtres étudièrent l'idiome des Algonquins; ils surveillèrent la conduite des familles, leur donnèrent de bons conseils, leur administrèrent des secours lorsqu'ils étaient malades. Le plus éloquent d'entre eux prêchait une fois par semaine, devant la tribu réunie dans l'église; il lui expliquait les doctrines chrétiennes, et l'arrachait à cette existence toute d'instinct et de passion, qui ne pouvait plus, en face des nouveaux possesseurs de leur territoire, devenir pour eux qu'une source de malheurs.

Ces efforts, couronnés dans le principe des plus heureux succès, permirent d'espérer que l'ordre, l'industrie et les arts de la civilisation s'enracineraient au milieu d'eux; mais à mesure que la population des blancs, amenant avec elle leurs vices et leurs défauts, augmentait dans les villages voisins,

les Indiens s'aperçurent que, dans la moralité pratique de chaque jour, il y avait peu de différence entre leurs connaissances naturelles du juste et de l'injuste, et celles des blancs qui avaient joui dès leur enfance des bienfaits d'une éducation religieuse. Ils virent que les enfans de la civilisation avaient aussi leurs traîtres, leurs assassins, leurs voleurs. Ils reconnurent que souvent on leur donnait des objets de mauvaise qualité en échange de valeurs centuples livrées par l'Indien trop confiant, et que l'Européen violait sans honte les principes que celui-ci avait appris à respecter comme sacrés.

Alors ils virent avec fureur qu'ils avaient été, comme l'a dit un de ces sauvages, *dupes de ces méchans hommes qui traversaient le grand lac sous prétexte de répandre chez eux les lumières et les sciences* (1). Leurs vertus primitives avaient disparu; ils imitèrent les vices des blancs, et surpassèrent en corruption les tribus les plus dépravées. Tout ce que les missionnaires purent obtenir, ce fut le sacrifice d'une coutume favorite et ancienne, celle de torturer les prisonniers de guerre, de boire leur sang et d'enlever la chevelure de ceux qui avaient été massacrés dans le combat.

---

(1) Harangue de Kahuta a sir W. Jonhstone.

Parmi les jeunes sauvages qui montrèrent quelque aptitude à recevoir les leçons des missionnaires, un seul donna tant de preuves d'élévation, d'esprit et de sensibilité, qu'il fixa sur lui l'attention de ses précepteurs et mérita l'amitié du baron d'Argenteuil.

Il avait appris à parler et à écrire la langue française avec élégance et facilité. A quinze ans il reçut la confirmation, et pour rappeler le zèle, la fidélité et la loyauté qui avaient toujours distingué sa conduite, d'Argenteuil lui donna le nom français de *Bellegarde*. Outre les facultés intellectuelles dont la nature l'avait si richement doué, son organisation physique était remarquable : à la grâce, à la force, à une taille élevée et athlétique, il joignait l'agilité de l'écureuil, une souplesse et une adresse extraordinaires ; il eût vaincu à la course un cheval canadien, et à la nage le matelot européen le plus vigoureux.

Fiers de sa supériorité, et craignant de le perdre et de s'en faire un ennemi, les Indiens lui cachèrent aussi long-temps que possible son origine. Bellegarde n'était pas de la race Algonquine. Le territoire occupé de temps immémorial par la seule nation des Ontarios (établie sur les bords du lac de ce nom) avait été envahi vingt années auparavant par les guerriers Algonquins. Les chefs Ontarios envoyè-

rent une députation pour se plaindre de cette usurpation : mais leurs ambassadeurs furent renvoyés avec mépris. L'hiver suivant, le massacre général des envahisseurs vengea l'honneur de la tribu outragée. De leur côté, les Algonquins furieux rassemblèrent toutes leurs forces, et tombant à l'improviste sur les villages Ontarios pendant l'été, au moment où l'on ne pouvait s'attendre à une expédition de ce genre, ils y saccagèrent et y brûlèrent tout. Le chef des Ontarios, voyant son peuple exterminé, mit sur ses épaules son fils unique alors en bas âge, et prit la fuite. Un coup de carabine le renversa dans sa course. Le vieux guerrier Algonquin, qui l'avait tué, délia les courroies en cuir de daim qui attachaient l'enfant au cadavre de son père, le prit dans ses bras, sentit un mouvement de compassion, et au lieu de le frapper de son tomahawk, le posa sur le sol pendant qu'il scalpait son ennemi. Le jeune Bellegarde fut remis entre les mains des femmes, qui l'adoptèrent et l'élevèrent comme un enfant de la tribu.

Ces détails, long-temps cachés à Bellegarde, ne lui furent révélés que par une vieille servante de la mission, qui, dans les longues soirées d'hiver, avait coutume de lui raconter les histoires de guerre dont les enfans sont si avides. L'enfant prêta à sa

propre histoire une attention fort sérieuse : comme s'il eût déjà médité le dessein de retourner un jour dans sa tribu, d'en rassembler les restes épars, et d'y réclamer son droit de naissance, il pria la vieille servante des Algonquins de ne dire à personne qu'elle lui eût raconté l'histoire de son père.

Après sa confirmation à l'église des missionnaires, le baron d'Argenteuil le prit à son service, et le chargea de l'accompagner dans ses courses avec sa fille sur le lac, et de les aider dans leurs chasses. Son élévation à ce poste dans la famille du baron, égal, aux yeux des sauvages, au plus grand roi de la terre, n'excita aucune jalousie parmi ses compagnons. Les jeunes filles choisirent les plus belles peaux pour ses moccassins, et rivalisèrent de goût en les bordant avec des dards de porc-épic teints des couleurs les plus précieuses et les plus brillantes.

Le baron ne lui fit point porter une livrée que son orgueil aurait refusée sans doute. L'Indien regarde tout signe de servitude comme une dégradation. Un costume de fantaisie, assez semblable à celui des Indiens pour la forme, lui avait été préparé par lui : c'était une chemise de coton sans collet et un pourpoint de léger drap bleu qui, serrant sa taille, et retenu par une large ceinture de laine élastique, se boutonnait sous la gorge, et se

terminait par un collet brodé ; enfin un bracelet de cuivre à chaque poignet et les moccassins élégans dont nous avons parlé distinguaient Bellegarde de ses frères les hommes rouges. Ses vêtemens descendaient assez bas pour laisser le genou et une partie de la jambe à nu, car les Indiens ont autant de répugnance à cacher leurs jambes que les Turcs à enlever leur barbe et les paysans russes à laver leurs figures, comme le leur a ordonné l'ukase de la grande Catherine. La fille du baron plaça un long poignard dans sa ceinture, et lorsque ses grands cheveux noirs, pendant jusqu'au bord de sa tunique, furent tressés, elle y attacha une belle plume d'aigle, pour remplacer le chapeau ou le bonnet, que rien ne pourrait engager un Indien à porter. Équippé de la sorte, Bellegarde entra dans ses fonctions importantes de garde-du-corps du baron et d'écuyer de sa fille.

Le château d'Argenteuil, quoique bâti dans un style moderne, était entouré de bastions et de courtines; des ponts-levis et des herses en fortifiaient l'entrée. Un large fossé l'entourait; une petite rivière, descendant d'une montagne voisine, le traversait avant d'entrer dans le lac, et ses eaux baignaient un des flancs de l'édifice. De ce côté, l'entrée était une voûte élevée qui permettait aux

bateaux de pénétrer dans la cour, et ils pouvaient y être en sûreté au moyen d'une grille de fer qu'un mécanisme, placé au-dessus dans un corridor, faisait mouvoir à volonté.

Quoique cette élégante petite forteresse fût privée d'artillerie, elle pouvait servir de lieu de refuge aux habitans du voisinage dans le cas d'une attaque soudaine tentée par les Indiens qui habitaient les bords du lac Érie et Ontario ; et le baron n'avait pas eu d'autre but en donnant à son château l'apparence d'une forteresse. Aux yeux de ses détracteurs (et quel homme n'a pas les siens ?) le souvenir et l'amour des temps féodaux avaient seuls guidé le baron.

La famille du vieux noble Canadien était composée de sa sœur, veuve, qui faisait les honneurs de sa table, de sa fille Mathilde, alors âgée de dix-sept ans, d'un chapelain, le père Leclerc, dont le savoir et le mérite, n'étant protégés en France sa patrie par le crédit d'aucun noble, d'aucun dignitaire, étaient obscurs, et qui s'était décidé à s'expatrier pour aller faire l'éducation de la jeune Mathilde. Enfin un professeur de musique et de dessin complétait le cercle de cette heureuse et simple famille.

D'Argenteuil vivait dans l'aisance sinon dans le

luxe. Les droits de mutation, qui s'élevaient à dix pour cent sur le prix des terres vendues par les habitans de ses vastes domaines, et le produit de plusieurs terres louées à des fermiers dans le voisinage du château, composaient tous ses revenus. Les Indiens fournissaient la venaison et le gibier des fôrets, le poisson du lac; et la maison de d'Argenteuil était le séjour de l'abondance et de l'hospitalité. Le malheureux trouvait des secours à sa porte; l'opprimé un asile dans la forteresse. La petite noblesse de la colonie venait, à des époques fixes, lui rendre visite dans l'année, et ses vassaux le regardaient comme un père et un ami. La société bruyante de Paris, qu'il avait fréquentée dans sa jeunesse, ne lui avait point laissé de regrets, et après avoir feuilleté quelques pages éclatantes du grand livre de la vie humaine, il ne songeait plus qu'à chercher l'ombre et le repos, avant de quitter la scène du monde, où il avait joué son rôle avec honneur et dignité.

Qu
volu
Gran
fut
aime
le lu
gers
riche
prob

(1)

CHAPITRE IV.

Chi a più d'orgoglio e meno d'umanità, che un sciocco nobile? — *Proverbe italien.*

« Quel être a plus d'orgueil et moins d'hu-
» manité qu'un sot chargé de titres ? »

Quinze ou seize ans après que Louis XV, roi voluptueux et obscur, eut cédé le Canada à la Grande-Bretagne, une sorte de cour provinciale fut établie à Québec. Le gouvernement anglais aime à donner une haute idée de son pouvoir par le luxe de ses représentans dans les pays étrangers (1). Les avantages de cette prodigalité des richesses nationales sont très-douteux ; mais il est probable que cette coutume subsistera tant que

(1) Voyez le discours de lord Castelreagh, sur le budget de 1816.

les sources productives de l'état fourniront aux dépenses effrénées des fils de lords, aux dotations de leurs femmes, aux pensions onéreuses des douairières, récompensées ainsi de leurs anciens et éminens services. Un gouverneur général fut donc envoyé à Québec avec des appointemens considérables.

On devait penser que les Canadiens n'oublieraient pas facilement leur qualité de Français, et que le traité humiliant de 1763 ne réussirait pas à les rendre Anglais. Afin d'assurer leur obéissance, une forte garnison fut établie à Québec. Le gouverneur reçut l'ordre de gagner les grands propriétaires en paraissant les consulter sur les sujets qui avaient rapport aux intérêts locaux du pays. Telle fut l'origine de ce qu'on appelle encore *le Conseil de la Colonie*, copie en miniature de la politique du cardinal de Richelieu, qui, forçant les nobles à vivre à la cour, à s'y ruiner, et à solliciter ensuite les pensions du gouvernement, usait ainsi leur pouvoir sur le peuple, qu'ils avaient coutume auparavant de gouverner et de protéger. Heureusement pour les Canadiens, le Richelieu de Québec ne ressemblait pas au ministre du roi Louis XIII, et rien n'était plus rassurant pour l'indépendance du pays que la lourdeur d'intelligence qui caractéri-

sait cet administrateur anglais. D'Argenteuil en fut convaincu, lorsqu'un examen attentif lui eut fait connaître le nouveau gouverneur, qui l'avait invité à se rendre auprès de lui comme membre du conseil de la province.

Bâtard d'un duc écossais et d'une paysanne de ses domaines, sir Crowdie Mac Grossgut avait commencé par servir dans un régiment d'infanterie. L'influence paternelle l'avait puissamment secondé, et il avait marché d'un pas rapide dans la carrière des honneurs. Il se faisait vieux, quand il fut investi de ses fonctions de gouverneur (avec une liste civile de 10,000 livres sterling par an, à titre d'indemnité sans doute, pour la rigueur du climat). Long-temps il avait porté les armes dans des climats chauds, et comme la santé des vieux garçons ne se fortifie pas dans ce genre de service, il apportait sur le vice-trône de Québec une constitution usée, une humeur bourrue et irritable, suite d'infirmités incurables ; enfin un ton hautain et des manières dédaigneuses, égide et masque dont la médiocrité voile ordinairement son ignorance et son incapacité.

Si la colonie anglaise du bas Canada se composait de badauds de la cité, les montagnards d'Écosse formaient la population de Québec ; vrais

enfans des brouillards, parlant un jargon inintelligible, et destinés à donner aux Canadiens une idée pompeuse de l'aristocratie des Trois-Royaumes.

Les dîners de sir Crowdie, silencieux comme ceux de Damoclès, ne brillaient point par la conversation; on n'entendait que des monosyllabes, et de bruit que celui des plats et des assiettes; mais pour l'orgueilleux sir Crowdie, c'était plaisir de voir, sous la dent avide des convives, les viandes et les vins disparaître comme par enchantement. Parasites redoutables, dont les pouvoirs digestifs n'avaient pas été, dans leur jeunesse, fatigués par une nourriture trop abondante, ils buvaient et mangeaient comme de loyaux sujets doivent le faire à la table d'un vice-roi; et quand il n'y avait pas de Français au nombre des convives, il fallait les entendre damner de bon cœur les Canadiens, monstres qui portaient des sabots, et qui ne disaient pas *a hat*, mais *un chapeau*. Cet excellent motif d'antipathie nationale était réellement le seul reproche que l'on pût faire à ce peuple simple et heureux, qui, pénétré de sa véritable position, évitait avec soin toute occasion d'offenser les amis et les compatriotes de Son Excellence.

« Qu'est-ce qu'une réunion, dit Junius, et de quoi se compose-t-elle, quand le président est un

magot? » Véritable Sancho Pança, la figure enluminée et le ventre proéminent, le gouverneur se gardait bien de faire la moindre attention à ses hôtes; la faveur qu'il leur octroyait en les invitant à sa table, acte signalé de condescendance, ne le dispensait-elle pas de toute cérémonie? Au dessert, le majordome plaçait devant son maître, sur une assiette, *Coquette*, petite chienne favorite, et le plus vif plaisir du maître était de recueillir les sourires, les complimens et les caresses que lui prodiguaient les convives. *Coquette* faisait le tour de la table, remuait la queue, et daignait boire dans les verres de ceux qui aspiraient à l'approbation du maître en faisant les complaisans. Quelque convive d[illegible]t témoignait-il de la répugnance pour se servir du même verre que le chien, et en demandait-il un autre aux domestiques: alors c'était un scandale épouvantable, vous eussiez dit qu'un outrage marqué aux convenances venait d'être commis: le gouverneur de froncer le sourcil, l'aide-de-camp de murmurer, le secrétaire de remuer sa chaise avec indignation et inquiétude. Un profond silence régnait jusqu'à ce que le gouverneur se levât et donnât le signal de passer au salon (1). Les

(1) Cette scène est réelle et copiée d'après nature. Nous l'avons placée à Quebec: elle se répétait chaque soir à la table du député, gouverneur du haut Canada, résidant à Kingstown, M. Gowe.

coupables de *lèse-majesté canine* disparaissaient ordinairement à bas bruit, en évitant les regards; une longue pénitence et une amende honorable pouvaient seules les replacer sur la liste des habitués du château.

D'Argenteuil, qui avait assisté à quelques-uns de ces dîners officiels, fut convié à un repas où toute la bonne compagnie de Québec devait se trouver. Quoique son hôtel ne fût séparé de celui du gouverneur que par une distance de 500 pas ou à peu près, une neige abondante, qu'augmentait à chaque instant un vent furieux, rendait cette traversée pénible; il était impossible de sortir en voiture, et difficile de s'aventurer à pied. Des tourbillons de neige, de quatre à cinq pieds d'épaisseur, obstruaient le passage, et ces énormes masses glacées roulaient sur la place d'armes, agitées et ballottées par l'ouragan furieux. Le Canadien ne s'effraie pas de ces orages de neige, les plus terribles de tous; il les connaît et s'y prépare. Avant de sortir, il passe par-dessus son pantalon une espèce de caleçon de laine qui le couvre des pieds jusqu'à la ceinture; il ensevelit sa tête, ses oreilles et sa figure sous une capote de pelleterie, s'entoure d'une vaste pelisse, et dans cet équipage il s'oriente de son mieux; heureux si son nez ne gèle pas dans le

cours du voyage, ou s'il ne meurt pas étouffé dans quelque colonne neigeuse. Un compagnon de péril est toujours bien venu dans ces grandes circonstances, et d'Argenteuil fut enchanté d'en trouver un; c'était un jeune officier qui demeurait dans le même hôtel, et qui était aussi invité à dîner chez le gouverneur. Leur hôte les engagea à ne pas se quitter, et à se prêter une mutuelle assistance. La tempête grondait, et l'ouragan leur opposait sans cesse des trombes énormes de frimats et de vapeurs condensées. Les vagues de neige roulaient au-dessus de leur tête avec une telle violence qu'après avoir fait quelques pas ils étaient obligés de tourner le dos au vent afin de pouvoir reprendre leur respiration : mais le compagnon de d'Argenteuil était jeune et vigoureux; il offrit le secours de son bras au vieux gentilhomme, et après une lutte fort pénible contre les élémens, ils atteignirent la porte du gouverneur.

Une fois débarrassés de leur cuirasse, et annoncés en grande cérémonie par une escouade de valets, ils entrèrent : le baron apprit que son camarade de route était sir de Courcy, capitaine dans le 10e régiment d'infanterie. Après avoir fait un salut cérémonieux à Son Excellence, ils se placèrent au milieu du cercle qui s'était formé à une distance respec-

tueuse de son fauteuil. D'Argenteuil s'empressa de remercier son compagnon de l'assistance qu'il lui avait prêtée pour résister aux fureurs de l'ouragan. Il s'était exprimé en assez bon anglais. De Courcy lui répondit en français avec aisance, dignité et respect. Le vieux baron conçut la meilleure idée de lui.

« Votre nom, dit celui-ci, et la facilité avec la-
» quelle vous parlez ma langue, me feraient croire
» que j'ai l'honneur de m'adresser à un de mes
» compatriotes, si vous ne portiez l'uniforme d'of-
» ficier anglais.

» — Mon nom et ma famille, répondit le jeune
» homme, sont d'origine française; mes ancêtres ha-
» bitaient les bords de la Seine, et ont accompagné
» Guillaume-le-Conquérant en Angleterre. Après le
» règne chevaleresque de Richard Cœur-de-Lion
» ils se sont établis dans une province méridionale
» de l'Irlande.

» — Votre généalogie remonte bien haut, capi-
» taine de Courcy, et je crois que dans cette as-
» semblée vous ne trouverez personne dont la
» famille date de si loin. »

Lorsqu'on annonça le dîner, les deux étrangers, attirés peut-être l'un vers l'autre par cette sympathie que le fameux Goëthe, dans son ouvrage sur

les Affinités Électives, considère comme la source de toutes nos actions, se placèrent l'un à côté de l'autre, afin de continuer une connaissance commencée pendant l'ouragan.

Le gouverneur était flanqué de deux belles dames de Glengarry, aux bras rouges et aux figures enluminées; elles parlaient fort mal anglais. C'étaient les épouses de deux personnages importans dans le commerce naissant de la colonie : d'un riche marchand de pelleteries, et d'un marchand de bois de mâtures et d'agrès pour la marine anglaise.

Le silence profond de ce repas de cérémonie ne fut rompu qu'une seule fois par un incident assez peu agréable : *Coquette*, la chienne favorite, en passant devant de Courcy, s'arrêta pour boire dans son verre, et renversa la moitié du vin sur la nappe. De Courcy écarta doucement l'animal. Aussitôt le gouverneur mécontent, contrarié de l'indifférence témoignée à son favori, peut-être de voir sa nappe tachée par le *claret*, lança un regard foudroyant au jeune officier, et se tournant vers lui :

—Où avez-vous été élevé, je vous prie, monsieur?

— Dans la maison de mon père, monsieur; on y met une nappe blanche tous les jours.

Les dames ne purent retenir leurs éclats de rire,

et cette gaieté déplacée augmenta l'embarras des convives. Ils n'en furent tirés que lorsque le gouverneur battit en retraite dans le salon, où, après quelques signes de tête protecteurs, adressés au petit nombre d'élus qui étaient honorés de son intimité, ce grave magistrat se retira. *Les affaires de l'état* lui défendaient de consacrer son temps aux plaisirs de la société; ou peut-être la *dignité de ses fonctions* l'empêchait-elle de s'abandonner à cette familiarité que les convives auraient pu interpréter autrement et regarder comme un titre pour solliciter quelque faveur.

L'étiquette ne permettait pas à la société de rester dans le salon après la retraite du gouverneur; et comme de Courcy n'avait eu le bonheur de plaire ni au secrétaire ni aux officiers d'état-major, qui doivent, au contraire, à un étranger nouvellement arrivé les politesses exigées par l'hospitalité, il proposa au baron de reprendre le chemin de leur hôtel. Charmé de sa nouvelle connaissance, d'Argenteuil invita le capitaine à passer avec lui la soirée. Et le jeune officier ayant appris qu'il allait rejoindre son régiment alors en garnison à Mont-Réal, le baron offrit dans sa *carriole* une place à de Courcy, qui l'accepta avec plaisir.

CHAPITRE V.

> Jours perdus, plutôt que passés,
> parmi tant de soins inutiles!
>
> DUBELLAY.

Il est temps d'apprendre au lecteur quel est ce de Courcy qui jouera un rôle important dans notre histoire.

Son âge était celui des émotions vives et puissantes, de la sensibilité active, et de l'élan le plus impétueux de l'ame. Alors nous sentons profondément l'impression de tous les objets qui nous frappent; ils ont pour nous un intérêt qui doit se calmer à mesure que nous vieillissons; âge où la puissance de la vie est si forte, si pleine, si belle : il avait vingt-deux ans.

Plusieurs lettres de recommandation lui avaient été données pour quelques officiers de l'état-major du gouverneur; mais peu satisfait de leur conduite à son égard pendant le dîner et dans le salon, il jeta ces lettres au feu, en présence de d'Argenteuil. Si la bassesse de ses compatriotes lui inspirait du dégoût, l'urbanité facile et simple du vieux gentilhomme lui gagnait le cœur et le captivait.

D'une famille noble et ancienne, mais le plus jeune de sept enfans, de Courcy était sans fortune; les débris du patrimoine paternel étaient devenus l'héritage de son frère aîné. Quant aux six autres, chargés de pourvoir eux-mêmes à leur avenir, on les avait placés dans l'armée ou dans la marine; deux d'entre eux, d'un caractère moins entreprenant, avaient embrassé des professions assez obscures, mais lucratives.

Le comte de Groveland, son père, s'était marié en secondes noces, dans un âge déjà avancé: Eustace de Courcy fut le fruit de cette union. Appauvri par les efforts qu'il avait faits pour établir ses autres fils, le comte, lors de la naissance de son dernier enfant, ne possédait plus qu'un revenu à peine suffisant pour lui assurer un établissement modeste.

Il résolut donc de le faire élever chez lui, de

veiller lui-même au développement de ses facultés, et d'étudier ses goûts avant de le vouer à une profession quelconque. Le comte de Groveland avait beaucoup vu ; les différens systèmes d'éducation et leur influence variée sur le bonheur des hommes, sur leur mérite, sur leurs succès, avaient été pour le comte un objet spécial d'observations et d'études. On nous pardonnera de reproduire ici quelques-uns des résultats de cette sagesse pratique, trop rarement admise dans les livres et la seule qui ait une véritable puissance.

« D'utiles amitiés, disait-il, peuvent se former dans les colléges. L'émulation y règne, sentiment noble et honorable, aiguillon puissant et continuel, qui stimule les généreux efforts de l'ame; mais ses effets sont-ils toujours aussi dignes d'éloges? Ne produit-elle pas souvent une lutte de vices entre les enfans, une triste rivalité d'insubordination?

» D'ailleurs, il n'est pas encore bien prouvé que l'émulation, tant vantée, ne soit pas une source de maux pour l'avenir. Elle rend les esprits les plus heureusement doués, vains, ambitieux et intolérans, quelquefois insolens et orgueilleux; et souvent ces défauts, quoique mêlés à une grande supériorité personnelle, font des hommes un fléau social et non un bienfait.

» On encourage l'ambition comme élément de bonheur, mais qu'enfante-t-elle dans le cœur de l'homme? Chagrin, désappointement, misère profonde. César, qui s'y connaissait, la nommait, non pas la vertu, mais l'appelait *la maladie* des grandes ames. Conquérans, démagogues, tyrans, ont été dévorés de ce mal. Rarement ses effets ont avancé l'intérêt réel de l'humanité. Si l'on pouvait distinguer, au moment où le génie et l'intelligence commencent à se développer, la direction morale qu'ils doivent avoir dans la vie; si, dans la masse des enfans, on était libre de choisir ceux qui sont destinés à gouverner les états, à maintenir leurs institutions et à défendre leur liberté, on pourrait alors leur inspirer une ambition noble et utile; mais nourrir ce sentiment dans le cœur de tous les hommes, sans distinction, en faire l'unique mobile de leurs actions, c'est vouloir donner à chaque enfant, dans son compagnon, ou un ennemi ou un esclave.

» Ne voit-on pas que ces pauvres enfans, dont on veut faire des ambitieux, ne sont égaux et semblables, ni de taille, ni de force, ni d'intelligence? Par quelle ridicule et pédantesque manie classique avons-nous emprunté aux Grecs ce système d'émulation qui leur faisait un devoir de chercher à se surpasser les uns les autres? On a oublié que cette

ambition, qui les rendait égoïstes dès leur plus tendre enfance, devint plus tard la cause de leurs querelles et de ces dissentions dont leur histoire offre tant de preuves, et se termina enfin par leur décadence et leur servitude. Notre éducation ne peut convenir qu'aux enfans destinés à la carrière des armes; comme si l'état n'avait besoin que de héros et de gladiateurs. Ce travers est poussé en Angleterre jusqu'au ridicule le plus outré. Nous nous souvenons d'avoir vu les mères de ces enfans, qui par la suite devaient être de graves magistrats, de pieux ecclésiastiques, ou des professeurs de sciences, regarder avec complaisance leurs luttes de boxeur, et leurs parades scientifiques dans les académies de pugilat et d'escrime.

» Ce n'est pas ainsi que les plus grands hommes de l'Europe ont été élevés. Milton, Shakespeare, Bacon, Locke, Newton, Descartes, Montaigne, Voltaire, Rousseau, Byron, Burns, n'ont pas dû leur génie et leur célébrité à ce que l'on appelle une éducation publique. Le temps qu'un enfant passe au collége est assurément le plus malheureux de son existence. Sa tête est fatiguée de grammaire, de latin et de logique, fixés seulement dans sa mémoire par les larmes, la souffrance et les punitions. Sa pénible route à travers ses humanités est

celle du galérien qui remplit sa tâche. Encore le galérien sait-il ce qu'il fait, tandis que l'enfant comprend à peine le travail qu'on lui donne. Dans un âge où sa raison est incapable d'embrasser les idées difficiles et abstraites, c'est d'abstractions qu'on le nourrit, et de métaphysique obscure qu'on le force à surcharger sa mémoire. Tous ceux qui ont été élevés dans les colléges ne se rappellent-ils pas la torture qu'ils éprouvaient quand on voulait leur apprendre mille choses qu'ils ne pouvaient comprendre, et qui ne leur offraient d'autre but probable que celui de leur attirer des reproches et des châtimens? La réflexion et l'étude approfondies donnent seules des idées positives : pour les concevoir et les appliquer, il faut, non l'esprit ductile et souple d'un écolier, mais la vigueur d'intelligence d'un homme mûr. »

Telles étaient les sages réflexions du comte. Elles le déterminèrent à diriger l'éducation d'Eustace d'après un système différent. Un bon maître lui enseigna les premiers élémens de la langue anglaise, et lui donna des notions suffisantes d'arithmétique et de mathématiques. Le comte lui apprit tout ce qu'il faut de latin pour comprendre la théorie générale des idiomes du midi, nés de cette langue. Dans les intervalles, et pour exercer

sa mémoire, il lui apprit l'histoire et la géographie, orna son esprit de connaissances générales, en chimie, en géologie, en botanique, et réussit à pénétrer doucement son élève de ces études, mais sans les lui imposer comme une tâche forcée, qui aurait pu le fatiguer et le dégoûter. Aucun des exercices qui assainissent à la fois le corps et l'ame, sans lesquels ne se forme jamais, comme dit le poète ancien,

Mens sana in corpore sano,

ne fut négligé. La principale occupation d'un gentilhomme irlandais, après la session et l'assemblée du grand jury, est la chasse à courre et à tir : aussi, à quatorze ans, Eustace était-il déjà un excellent cavalier, adroit et résolu. On lui avait dit que la crainte était mère du danger. Il étonna ses compagnons de chasse par son sang-froid dans les situations les plus périlleuses et par l'adresse avec laquelle il en sortait. La chasse au tir, qui stimule si vivement l'activité, et dépense la surabondance de vie dont il était doué, lui plaisait surtout. Dans des marches longues et pénibles, les jours passaient rapides, occupés et bien remplis ; les soirées étaient consacrées à la lecture ou à des entretiens solides avec ses parens, doués l'un et l'autre

d'une intelligence remarquable. Tantôt son père développait des vues philosophiques sur les phénomènes de la nature et le mécanisme de la société : tantôt son excellente mère favorisait l'essor de cet instinct délicat et actif qu'on appelle goût.

A seize ans il fut envoyé à St-Omer, où les bons pères lui apprirent à parler français, à danser, et à faire des armes. Lorsqu'il atteignit sa dix-neuvième année, son temps avait été si bien employé, qu'il était bien plus avancé dans toute espèce de connaissances que ne le sont ordinairement la plupart des hommes à vingt-cinq ans. Il ne manquait à Eustace que l'habitude des cours et des camps pour faire de lui le portrait fidèle et vivant de ce caractère-modèle qu'Addison a dépeint, de l'homme civilisé par excellence, du *fine gentleman* (1).

Quant à la religion, sentiment si rare chez eux qui réunissent tous les élémens de supériorité personnelle, Eustace n'oublia pas que sa mère était pieuse ; et quelle ame noble ne rapporte pas à sa mère le développement de ses sentimens généreux et tendres ? Tout ce que la dureté naturelle à notre sexe paraît

(1) La véritable valeur du mot *gentleman*, sur lequel on a discuté, est indiquée par son étymologie : *Gentle-man ; homme courtois*, dans l'ancienne acception du mot.

repousser, sensibilité, goût délicat, courage sans férocité, résignation nécessaire dans les positions difficiles de l'existence : tous les sentimens les plus exquis ne jaillissent-ils pas de cette source divine et sacrée, de ce qu'un poète anglais appelle « le lait de la douceur féminine ? » Un autre poète, français et vivant (1), fait une admirable allusion à cette influence de la femme. Il faut, dit-il,

Il faut que l'Immortel (2) qui touche ainsi notre ame
Ait sucé la pitié dans le cœur d'une femme.

---

(1) Lamartine.
(2) Jésus, fils de Marie.

A
dans
res,
time
rapp
péri
mill
vela
dan
par

CHAPITRE VI.

I rather would entreat thy company
To see the wonders of the world abroad,
Than, living dully sluggardiz'd at home,
Wear out thy youth with shapeless idleness.
SHAKESPEARE.

« Je t'engage, ami, à ne pas rester dans « ton coin, près de l'âtre paternel, triste et « inutile, usant ta jeunesse dans une oisiveté « informe, mais à quitter cette retraite, et « à voir au loin ce que le monde a de mer- « veilles. »

A son retour du continent, Eustace passa l'hiver dans sa famille. La grâce, la dignité de ses manières, la bonté de son cœur et l'élévation de ses sentimens, charmèrent tous ceux qui eurent quelques rapports avec lui : seul il semblait ignorer sa supériorité. Enfin il fallut bien se séparer d'une famille aimée, et choisir une profession. Sir Groveland obtint pour son fils un brevet d'officier dans le 40e régiment d'infanterie, commandé par un vieil ami; et les préparatifs de son départ

furent immédiatement commencés. Deux des fermiers de son père lui cédèrent, au lieu de lui vendre, deux excellens chevaux; le fils de leur maître avait toujours été pour eux un objet de respect et d'affection. Ceux qui connaissent le bon cœur, l'enthousiasme et l'élan des paysans irlandais, n'ignorent pas la joie que cette race ardente et singulière éprouve en se rendant utile à ceux qui la traitent avec bonté.

« Les chevaux ne seront sans doute pas payés de sitôt, disait la vieille commère Holdbrook, dans son patois irlandais; mais c'est égal, ils sont destinés au fils du bon vieux comte; que la bénédiction de *Jâsus* (1) l'accompagne; et toi, Bill, toi qui es son frère de lait, *mon bijou* (2), tâche de bien le servir et d'être un bon chrétien et un fidèle Irlandais. Va entendre une messe, dit deux *Pater* et deux *Ave*, récite trois fois ton chapelet, lave bien ton ame de tous ses péchés, demande la bénédition de l'abbé Collanaugh, et pars. »

Un vieil auteur décrit avec minutie et intérêt les adieux du jeune du Terrail (3) à sa famille, au mo-

(1) Jésus.

(2) *Jewel*, terme d'affection souvent employé par les classes inférieures en Irlande.

(3) Bayard.

ment où il quitte la maison de son père dans le Dauphiné. Le père lui donne son meilleur destrier, et boucle ses éperons dorés; la mère attache autour de sa taille l'écharpe brodée ; un vieux parent, ancien guerrier, le ceint de son épée, et l'évêque de Grenoble, son oncle maternel, prononce sur la tête du page une bénédiction touchante. Ces souvenirs chevaleresques et pleins d'intérêt ne sont pas sans réalité dans les contrées qu'un extrême civilisation n'a pas corrompues. Quand Eustace quitta, au milieu des larmes et des bénédictions d'une multitude assemblée, le toit de son père qu'il ne devait plus revoir, la scène touchante dont nous venons de parler se reproduisit.

Il partit, le cœur gros, suivi par Bill Holdbrook son frère de lait, vêtu d'une livrée simple, et monté sur le moins vigoureux des deux chevaux élevés dans la ferme que son père tenait du vieux comte.

Eustace fut reçu par les officiers de son régiment avec toute la cordialité qu'il pouvait désirer. Il s'instruisit avec soin des devoirs qui lui étaient imposés par sa profession.

Ses études préliminaires le portaient à imaginer que ses devoirs n'étaient pas sans importance. Il pensait que la science des manœuvres et du com-

mandement (qu'il avait apprise en France, dans une école militaire, où un jeune homme passe ordinairement par tous les grades, depuis celui de simple soldat jusqu'au plus élevé, avant de pouvoir entrer simple sous-lieutenant dans un régiment de ligne), et que tous les autres principes élémentaires de la tactique recevaient leur application dans les exercices de la garnison. Son désappointement fut complet. Pour faire un officier, que demandait-on? D'abord le crédit et l'argent nécessaires pour obtenir un brevet; ensuite ce courage aveugle et stupide qui exécute sans les examiner les ordres de ses supérieurs. La connaissance des principaux ouvrages de tactique, l'histoire de l'art militaire, le levé des plans, étaient aussi peu nécessaires à l'officier anglais qu'au tailleur à la mode.

S'habiller avec soin, flâner dans les rues, faire la cour aux femmes de chambre et aux filles de boutique, être un imperturbable convive, un buveur robuste, un gastronome expérimenté, savoir dans l'occasion tirer le pistolet ou l'épée, telles étaient les qualités nécessaires *aux défenseurs de la patrie!* L'instruction eût été pédanterie, et une écriture lisible n'était même pas considérée comme de bonne compagnie.

Comment Eustace aurait-il patiemment supporté

cette existence nonchalante? Rien ne convenait moins à une imagination ardente, à une raison forte. Dès que ce jeune homme put y échapper, il saisit une occasion si heureuse. Deux années après son entrée au service, il acheta une compagnie dans le 10e d'infanterie, alors en garnison dans le Canada. Eustace venait d'arriver à Québec peu de jours avant sa rencontre avec le baron d'Argenteuil.

Le lendemain de son dîner chez le gouverneur Mac Grosgutt, de Courcy reçut un billet du baron qui l'invitait à déjeuner dans son appartement, afin de s'entendre avec lui sur les détails de leur voyage à Mont-Réal.

« Vous allez être mon compagnon de route, dit le baron, dans un climat et une saison fort rigoureuse; peut-être vous fierez-vous à mon expérience pour le rendre aussi agréable que possible. »

— « Grâce à Dieu, répondit Eustace, j'ai assez de santé et de force pour supporter les privations et les souffrances inséparables de ma profession; d'ailleurs, si vous pouvez vous résigner aux désagrémens des routes cahoteuses, des auberges peu confortables et des mauvais chevaux, il serait bien mal à moi de m'en plaindre. »

— « Je suis charmé de rencontrer chez un jeune homme autant de philosophie pratique; mais

je prendrai mes mesures afin que vous n'ayez même pas l'occasion de l'appeler à votre secours. Notre atmosphère est glaciale, je l'avoue, et peut effrayer l'habitant d'un climat tempéré. Je ne sais cependant si je ne la préférerais pas aux capricieux hivers de la France et de l'Angleterre, où souvent une matinée d'Italie amène une soirée de la Norwège : transitions subites, auxquelles personne n'est préparé. Ici, tout est réglé : nos hivers et nos étés sont uniformes. Nos chevaux de la vieille race normande sont petits, vigoureux et légers; notre carriole (petit traîneau couvert, doublé en peaux d'ours et de loups) est aussi commode et moins exposée au froid que la berline parisienne. Quant aux mauvaises routes, nous ne connaissons pas cet inconvénient dans le Canada : une couche épaisse de neige gelée couvre la terre pendant quatre mois de l'année tout au moins. Notre route sera aussi unie qu'un miroir, et les carrioles glissent sur sa surface avec autant de facilité qu'une barque de bouleau sur un lac tranquille. L'air que nous respirons est froid, mais pur et tonique. On pourrait croire qu'il donne à nos compatriotes la gaieté, la vivacité, l'élan qui les distinguent. Pendant l'hiver, ils se visitent et donnent des fêtes. Leurs terres fertiles produisent des moissons abondantes; les rivières et les

lacs abondent en excellent poisson, et nos paysans les plus pauvres ont de la venaison et des oies sauvages sur leurs tables. Les gens du peuple sont industrieux, honnêtes, heureux. Une instruction religieuse leur est donnée par des prêtres, pour la plupart leurs parens et leurs amis; ils ne paient qu'une légère redevance aux seigneurs sur les droits de mutation. Enfin, sans occasions de vice, sans mobile de crime ou de perversité, ils échappent à la démoralisation sociale et aux calamités qui la suivent.

Jusqu'à présent la politique de nos conquérans a été de nepas nous imposer de contributions; politique sage, car un honnête ouvrier, gagnant sa vie à la sueur de son front, comprendrait difficilement pour quelle raison il devrait abandonner une partie du fruit de ses labeurs à ceux qui le gouvernent. Notre peuple a des magistrats nationaux chargés de faire observer les lois; il pratique sans être troublé la religion de ses pères, et ne soupçonne l'action du gouvernement que par le passage accidentel des troupes.

— Le Canada est plus heureux, reprit Eustace, que ne le sont beaucoup de contrées soumises à l'empire de la Grande-Bretagne; l'Irlande, par exemple, mon pays. La tranquillité, le bien-être de l'Ir-

lande, devraient sembler aussi importans que ceux d'une population de cinq cents mille ames environ dispersée dans les vastes domaines du Canada et reléguée à une distance aussi considérable de la métropole. Cependant ce mode d'administration a une tendance entièrement contraire; ici tout est paternel, là tout est rigueur et sévérité : d'un côté la loi est bonne, indulgente, tolérante, favorable à la majorité; d'un autre au contraire, les actes émanés du gouvernement sont intolérans, rigoureux, iniques. En Irlande les lois ne favorisent qu'une seule religion, et réduisent à l'ilotisme ceux qui ne pratiquent pas ses doctrines. Si je possède un brevet de Sa Majesté pour servir dans le Canada, ce brevet même est une infraction à la loi qui prononce des peines rigoureuses contre tout catholique, servant dans un régiment anglais hors de l'Irlande, avec le titre d'officier breveté. Mais on commence à ne plus trop observer cette cruelle et injuste disposition, et l'histoire la marquera sans doute du sceau de réprobation dont elle a déjà frappé ses auteurs.

Le préjugé, l'intérêt privé peuvent ajouter des anneaux à notre chaîne; l'intolérance peut la river encore, mais nous nous fions en notre bonne cause, dans la providence, qui ne souffrira sans doute pas

que les habitans de l'Irlande soient traités pendant des siècles comme des esclaves et des criminels.

— Cette patience m'étonne, reprit d'Argenteuil; vos compatriotes passent pour braves, sensibles, irritables, impatiens. On dit que tout joug leur pèse, qu'ils aiment la dispute, que leurs passions sont ardentes, et que, pour leur pays et leur religion, ils verseraient tout leur sang.

—Ce sont bien là les Irlandais. Mais les efforts qu'ils ont faits jusqu'à ce jour pour s'affranchir ont toujours échoué par leur imprudence. Qui ne s'effraierait d'ailleurs des résultats d'une telle révolution? Nos chefs patriotes savent bien que l'on ne peut pas, dans un ancien état de société, en improviser subitement un nouveau. Une simple déclaration d'indépendance ne donne pas une flotte, un commerce, des relations politiques. L'anarchie, conséquence nécessaire de notre séparation de l'Angleterre, changerait notre position, mais l'aggraverait. *Il tempo è galant'uomo,* disent les Italiens; laissons-le remplir sa tâche, c'est à lui de réunir enfin cette grande famille britannique, les enfans d'un même père, sous des lois communes et équitables.

— Irlandais et catholique, vous servez l'Angleterre avec le même zèle que si vous étiez né à l'ombre de Westminster?

—Assurément : mon engagement a été volontaire, je n'ai point de prétexte pour le violer. D'ailleurs un principe d'honneur, généralement admis, ne doit jamais être sacrifié à une probabilité de devoir.

—J'admire votre doctrine, capitaine, et la force de votre résignation; mais je ne sais si j'aurais moi-même le courage de pratiquer une vertu si pénible.

—Quand le devoir et les goûts s'accordent, il n'y a pas de sacrifice, c'est-à-dire pas de vertu, répondit de Courcy. »

Et le feu dont son regard brillait, annonçait assez qu'il était un de ces hommes rares qui attachent peu de prix à leurs goûts, quand ces goûts contrarient leurs devoirs.

Le domestique annonça que la cariole était prête.

Nos voyageurs partirent, fort contens l'un de l'autre. Les petits chevaux de poste canadiens, animés par le bruit de leurs grelots, semblaient voler sur la neige.

Le conducteur n'interrompait ses chants d'un relai à l'autre que devant les croix élevées, de distance en distance, sur la route; alors il ôtait son capuchon de laine et gardait un profond silence tant qu'il s'imaginait pouvoir être entendu des esprits qui, selon les croyances du pays, environnaient et protégeaient le symbole sacré.

Trois jours après leur départ, ils arrivèrent à Montréal. D'Argenteuil ne s'y arrêta que pour s'y reposer un instant et changer de chevaux. Malgré sa répugnance pour les Anglais et sa résolution de ne se lier avec aucun d'eux, le vieux baron fit promettre à notre jeune officier de profiter de la première occasion pour lui rendre visite, au lac des deux Montagnes.

De
gneur
res, s
de la

Dè
tiers,
la pla
comp
mille
Les f

CHAPITRE VII.

The noon-tide sun call'd forth the mutinous winds,
Aud 'twixt the green sea and the azured vault
Set roaring war.

SHAKSPEARE.

Le soleil de midi évoque les vents rebelles; entre l'océan aux flots verts et le ciel à voûte, la discorde s'allume et tonne.

De Courcy vit partir avec émotion le vieux seigneur canadien; son âge, la dignité de ses manières, son caractère et ses opinions lui avaient inspiré de la tendresse et de la vénération.

Dès qu'il se fut établi dans ses nouveaux quartiers, qu'il fut allé faire une visite au gouverneur de la place, et qu'il eut pris le commandement de sa compagnie, ses pensées se tournèrent vers sa famille, à laquelle il consacra ses premiers loisirs. Les fragmens de la lettre suivante donneront au

lecteur quelque idée de son caractère et de son style.

« ... Puis-je vous dire que j'ai été heureux depuis que j'ai quitté l'Irlande? Non, la résignation n'est pas le bonheur : mais vous m'avez appris à la considérer comme une vertu nécessaire, et j'ai du moins la satisfaction d'obéir à ce précepte.

Je me suis embarqué sur le vaisseau *le Joseph*. J'ai eu la satisfaction d'être témoin d'un horrible orage, et comme dit Young, dans sa tragédie (1), *il sympathisait avec l'état de tristesse de mon ame*. Nous essuyâmes cette bourrasque dans le golfe de Saint-Laurent. En vérité, je pense que tous les tourbillons du nord s'étaient déchaînés contre nous. Ballottés pendant deux jours avec une violence extrême qui faisait pâlir notre capitaine, nous vîmes nos chaloupes arrachées du pont par les vagues énormes, et notre grand mât se briser. Nos matelots enveloppés d'écume tournoyante et de flots mugissans, privés de repos et de nourriture, remplissaient leur devoir et continuaient la manœuvre avec cette énergie sublime qui fait du métier de l'homme de mer le plus beau de tous. A peine, pour emprunter la pompeuse description de Milton : *Le démon des*

(1) *Revenge*.

tempêtes eut-il épuisé sa furie, et reposé ses puissantes ailes, comme fatigué de la lutte, on les vit, la bouteille de groc à la main, aussi peu émus que des épagneuls de Terre-Neuve qui viennent de s'ébattre au milieu des flots, entonner leurs chansons navales. Où l'homme peut-il déployer avec autant de force et d'éclat son intelligence, son courage, son sang-froid et son adresse? Enfermé dans une prison flottante, en butte à la fureur des élémens; une fausse manœuvre peut l'engloutir au milieu des eaux, une planche en se détachant peut le condamner à une mort inévitable, et il se tient debout sur ce frêle appui, calme et gai comme au foyer domestique et sous le toit paternel, comme, au milieu de sa famille.

» J'aime mon métier, et j'espère trouver l'occasion de prouver à ma famille et à mon pays que de Courcy n'est pas indigne du privilége de rester couvert devant le roi, privilége obtenu par la valeur d'un de ses ancêtres; mais si j'avais été élevé pour la marine, je m'enorgueillirais de la supériorité réelle de cette profession. A l'armée, le succès et la gloire peuvent dépendre du hasard; les meilleurs généraux ont été battus : les meilleurs plans de campagne n'ont pas toujours réussi; mais sur un navire c'est le génie de l'homme qui triomphe.

Vaincu par le canon ennemi, on coule bas le navire, on fait sauter la sainte-barbe, plutôt que d'amener son pavillon, et l'honneur est sauf. Ainsi, dans la marine, l'homme est indépendant des événemens, sa gloire est dans ses mains. Admirable carrière !

« Trente jours après notre départ de Kingsale, nous jetâmes l'ancre sous les murs de Québec, assez à temps pour éviter une seconde tempête.

» Je fus reçu par le gouverneur avec un air de réserve et de morgue qu'il croyait très-convenable envers un officier sans fortune, sans titres, et que ne décoraient pas deux épaulettes d'or. Je fus invité à dîner, uniquement parce que j'étais fils d'un comte; on eut soin de me faire comprendre que mon rang militaire n'aurait pas suffi pour me donner droit à cette faveur.

Quoi qu'il en soit de ce gouverneur, des brillans uniformes et des gens stupides qui l'entourent, je suis redevable à son invitation d'une agréable connaissance que j'ai faite, celle d'un vieux gentilhomme canadien, avec lequel j'ai fait route de Québec à Montréal.

Mon nom français, ma facilité à m'exprimer dans sa langue lui ont inspiré le désir de me connaître. J'ai reçu les avances que m'a faites le seigneur

d'Argenteuil avec respect, avec reconnaissance ; il vous ressemble beaucoup, mon père. Il m'a fait promettre d'aller lui rendre visite dans son château situé à quelques milles de Montréal, où mon régiment est en garnison; et je me sens si disposé à cultiver son amitié, que je tiendrai certainement ma promesse, dès que la bienséance me permettra de demander un congé de quelques jours... etc. »

E. De C.

Quelques passages d'une autre lettre d'Eustace, adressée à l'un de ses amis, achèveront de le faire connaître :

« Mon cher,

» Quel que soit mon désir de vous faire partager les sensations que j'éprouve, en vérité, cela m'est impossible. Le sang se glace dans mes veines, et si la température de mon appartement était abandonnée à l'atmosphère, je pourrais comme certains cadavres de moines, que conserve encore le couvent du mont Saint-Bernard, attendre sous la neige la trompette du jugement dernier. Au moment où je vous écris, le pays n'offre à ma vue qu'une surface uniforme de neige, haute de quatre pieds : la chasse est impossible. Ma société n'est ni agréable ni savante. Pour unique récréation, la

table d'hôte. Vous savez de quelle valeur cette ressource est pour moi.

»Mes camarades, vrais officiers de garnison, vivent comme disent les Italiens, *per la gola*. Voulez-vous que je les passe en revue? J'entrerai dans quelques détails sur leur compte. Le lieutenant-colonel, commandant de la place, est marié et pauvre : heureux père de neuf enfans, époux d'une femme malade, il est exclusivement absorbé par les soins domestiques et n'est visible qu'à la parade et aux inspections; vous diriez un notaire, un banquier, un marchand, non un militaire. Les deux majors et quelques capitaines lui ressemblent : ils sont ici depuis plusieurs années. Ennuyés de vivre seuls, incapables de se livrer à aucun travail, ils ont pris femme. On parle maintenant de guerre. Si l'opinion du prince Eugène est vraie, *si tout bon mari fait un mauvais soldat*, Dieu sait quelle moisson de gloire nous attend.

Quant aux jeunes officiers, je n'en ai pas encore trouvé un dont je voulusse faire un ami. Cette disette m'a exposé aux recherches et aux prévenances d'un homme que vous vous rappellerez avoir vu sous l'uniforme d'un lieutenant du 27e, le seigneur *Georges-Augustus Thornwood*. Il n'est pas de complaisances qu'il n'ait eues pour moi, depuis mon

arrivée ; et, comme j'aurais dû m'y attendre, si j'avais eu un peu plus d'expérience, il m'a entraîné dans un assez mauvais pas. Cette affaire a fait quelque bruit, et je finirai ma lettre en vous la racontant.

» Si vous avez jamais observé Thornwood avec quelque attention, vous avez dû rire de sa *falstafferie.* Cette facilité d'humeur, que l'immoral Chesterfield recommandait à son fils, est le trait distinctif de Thornwood. Il est tour à tour gai avec ceux qui le sont, réservé avec qui semble l'être ; son caractère est de n'en pas avoir. Il sait quelle importance le vulgaire attache à ce qu'on appelle de grandes connaissances, et se prétend l'ami intime de tout ce qui porte un nom marquant en Angleterre. Si vous en croyiez ses insinuations, une goutte de sang royal coulerait dans ses veines. Il est ici revêtu de la sinécure de major de la ville. C'est lui qui donne le ton. Il est l'arbitre du cérémonial des bals et des dîners ; il a un talent spécial pour ordonner la décoration des fêtes, et c'est à lui que l'on s'adresse dans toutes les occasions où ceux qui ont plus d'argent que de goût désirent donner une fête brillante. Rien n'est plus amusant que de voir les airs de protection qu'il se donne au milieu des gros et gras citoyens de la ville. Son

importance imaginaire le rend le plus heureux des hommes, et comme il est inoffensif et amusant, on se moque de lui, et l'on entretient ses illusions. Toujours à l'affût des nouvelles, il répète tout ce qu'il apprend avec un air de mystère, il parle des livres qu'il n'a jamais lus, et s'il peut attraper un bon mot, il le dépense dans toutes les occasions, sans se mettre en peine de savoir s'il est bien ou mal appliqué. Un étranger arrive-t-il d'Angleterre ou des colonies, il tâche de savoir son nom et tout ce qui le concerne, et si c'est une personne titrée ou le cousin au centième degré de quelque grand homme, Thornwood le recherche, le montre à tout le monde comme une bête curieuse, le fait passer pour un de ses parens ou tout au moins pour une vieille connaissance.

Récemment il s'empara d'un de ces voyageurs qui affectent la science, et viennent au Canada pour cueillir des simples, copier les plantes curieuses du pays ou écrire l'histoire des tribus indiennes. Il invita ce génie à dîner à notre table d'hôte; mais, malade d'une indigestion de rats musqués (mets fort salutaire à ce qu'il avait prétendu), il me pria de faire à ce nouvel ami les honneurs de la table. La conversation fut animée : l'étranger se montra extrêmement caustique; mais à mon

grand étonnement, il amusa la compagnie aux dépens de Thornwood lui-même, et, trouvant les officiers fort disposés à rire de lui, il ne ménagea aucune des extravagances de son patron. Je saisis l'occasion d'observer que la table à laquelle l'étranger avait été convié par Thornwood était un lieu peu convenable pour y tourner Thornwood en ridicule, en présence de la personne qu'il avait chargé de le remplacer. Je protestai, pour ma part, contre une gaieté si déplacée, et j'affirmai qu'elle n'aurai[illegible] re tolérée, si Thornwood eût été présent. L'[illegible] blessé de cette observation, s'emporta.

« Monsieur, me dit-il, je ne suis pas accoutumé à recevoir des leçons d'un si jeune maître.

Elle n'en fera que plus d'impression sur votre mémoire, monsieur, lui répondis-je; et j'avoue qu'il ne m'est pas souvent arrivé d'en donner à gens de votre âge.

Il se leva, sortit de la salle, et me laissa convaincu que son obstination me forcerait à soutenir, l'épée à la main, mes justes observations. Nous restâmes assez tard à table. Je m'attendais à voir blâmer l'étranger et plaindre Thornwood : mais, hélas! l'ami de tout le monde n'est l'ami de personne, et ce qu'on appelle en France un cœur banal inspire rarement d'autres sentimens que le mépris.

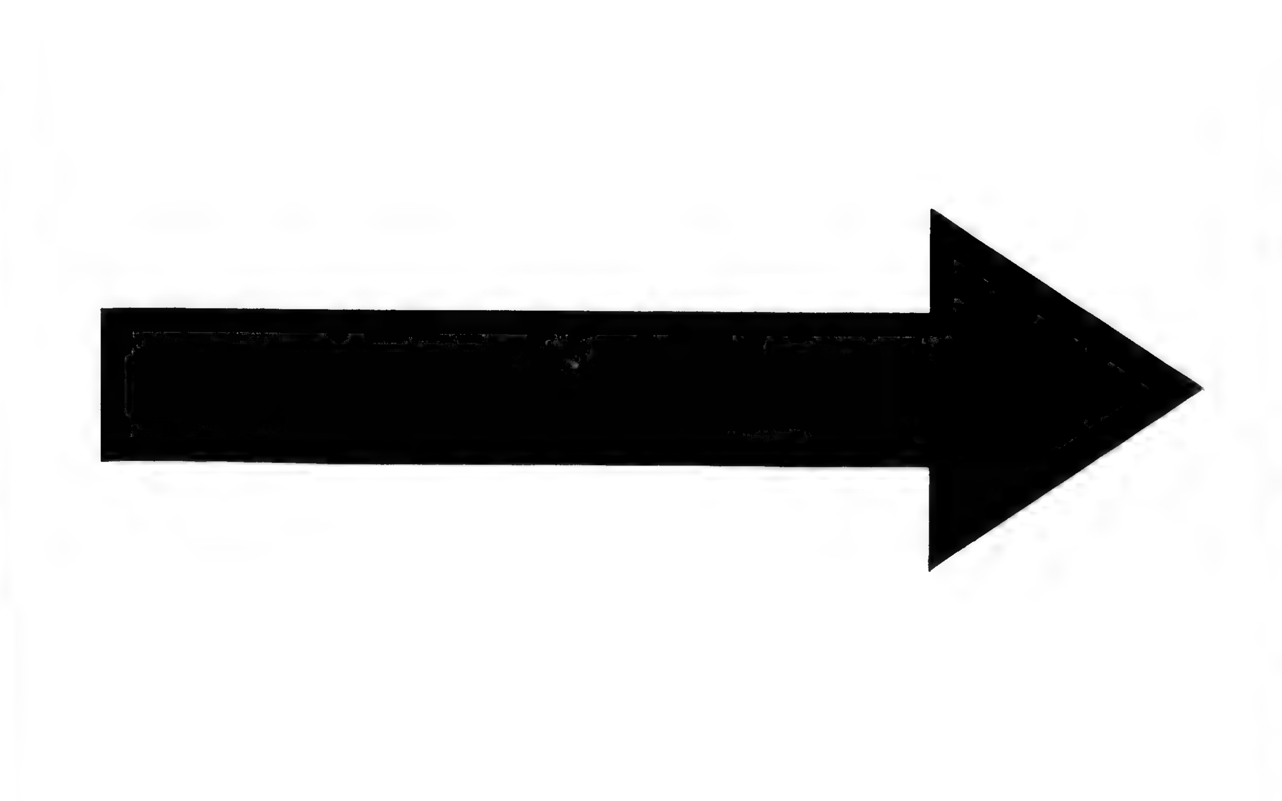
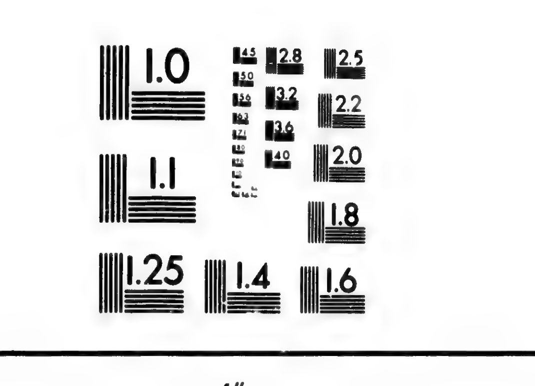
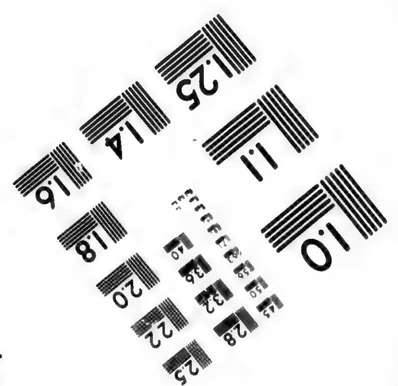


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8


1.1
1.0

Choqué, néanmoins, de l'indifférence et de la froideur que montraient des hommes qui auraient dû venger un affront fait au corps dans la personne d'un de ses membres, je quittai leur compagnie. Je m'attendais naturellement à recevoir une lettre ou une visite du savant voyageur, et je ne sortis le lendemain que fort tard de chez moi, sans avoir entendu parler de lui. J'appris ensuite qu'il avait tâché de se procurer un second, et que n'y ayant pas réussi, il s'était déterminé à chercher une rencontre sans témoin.

J'étais à peine parvenu au bout de la rue qui conduisait de mon logement à la parade, qu'il vint à moi et me salua d'un air contraint et altier. Il était enveloppé dans un large manteau, et me proposa de l'accompagner hors des murs de la ville. Je portais l'épée de mon régiment; il ne me vint pas dans l'idée que son arme pourrait lui donner l'avantage. Nous arrivâmes bientôt dans un lieu où nous ne pouvions craindre d'être aperçus; il jeta son manteau, laissa voir une bonne lame, large vers la poignée, et me demanda si j'étais disposé à lui faire des excuses, devant la table d'hôte, des paroles offensantes que je lui avais adressées. Ma réponse n'ayant pas été satisfaisante, il prit du terrain, et se précipita en furieux contre

moi. Je m'aperçus que j'avais affaire à un ennemi étranger au maniement des armes, et qui montrait plus de témérité que d'adresse ; mais je ne pouvais pas m'imaginer qu'il cherchât plutôt à m'intimider qu'à me combattre. J'observai de sang-froid tous ses mouvemens, et voulant l'humilier sans verser son sang, je le désarmai.

« Quoi, s'écria-t-il en se reculant avec effroi! Prétendez-vous tirer avantage d'un accident qui me met à votre discrétion ? »

Indigné de son impudence, je lui offris de lui rendre son épée, s'il voulait recommencer le combat, et je lui déclarai que, s'il prenait de nouveau la fuite, je lui ferais donner des coups de canne par mon domestique. Il s'approcha prudemment, ramassa son arme, s'avança de quelques pas d'un air déterminé, puis tout à coup il s'éloigna de toute la vitesse de ses jambes.

Je retournai chez moi, déterminé à exécuter la menace que je lui avais faite. Je dis à mon valet de s'armer d'une canne, et je n'ai pas besoin d'ajouter que la figure du brave Irlandais rayonna de joie lorsque je lui ordonnai de chercher M. R.... et de la lui casser sur les épaules au nom de son maître. On ne put le trouver, et je n'ai pas su ce qu'il était devenu. On fit mille conjectures sur la

cause de sa subite disparution ; vous concevrez facilement que je n'étais pas du tout disposé à entrer dans le moindre détail pour satisfaire la curiosité générale ; rien n'est plus désagréable que de raconter la part que l'on peut avoir prise à une querelle, lorsque l'adversaire appartient à la veille et noble race des poltrons.

Adieu, cher Sémonville ; toujours tout à vous.

E. D. C.

—

CHAPITRE VIII.

It is in vain that we would coldly gaze
On such as smile upon us; the heart must
Leap kindly back to kindness, though disgust
Hath weaned it from all worldly likings..

BYRON.

« En vain essaierions-nous de répondre par » un regard d'indifférence au sourire qui nous » accueille. Le cœur s'élance au-devant du » cœur qui nous aime; oui, le cœur le plus » blasé par le monde, le plus dégoûté de ses » plaisirs. »

De Courcy, exilé et solitaire à Montréal, abrégea de son mieux le cours des heures. Il eut bientôt épuisé la petite provision de livres qu'il avait apportés, et Montréal lui offrait peu de ressources dans ce genre. Les gens de loi de cette ville étaient la seule partie de la société qui eût des prétentions à l'in-

struction; mais le *Répertoire de la Jurisprudence*, la *Coutume de Paris*, et les sublimes *Commentaires* de de Ferrière n'avaient aucun attrait pour Eustace. Tout au plus découvrait-on sur la table de quelque jeune Ecossaise expatriée les poèmes d'Allan Ramsay, les mélanges de Macpherson, ou un volumes de dévotion chez un vieux presbytérien exilé.

L'ame de de Courcy, ardente, impétueuse, avide de changement, et réagissant sur son état physique, le priva de toute espèce de repos; par degrés, les couleurs animées de son teint disparurent, et furent remplacées par cette rougeur fébrile, signe évident des luttes d'un corps sain et d'une ame fatiguée. Eustace tâcha, mais vainement, de se créer une société ou des occupations. Les officiers de son régiment étaient des *dandys* stupides ou des médiocrités complètes. Les marchands ne pensaient qu'à échanger, contre de belles pelleteries, leurs mauvaises couvertures et leur fer-blanc. Les magistrats n'avaient ni le loisir ni l'occasion de se livrer aux plaisirs du monde, et la vieille noblesse mécontente ne quittait pas ses domaines.

Pour un homme aventureux, doué d'imagination et avide de se distinguer, quelle existence que celle d'une garnison! Le poisson rouge dans un

vase de cristal n'est pas soumis à une prison plus ennuyeuse. Mais le sort en était jeté; de Courcy résolut de se résigner à sa condition. Quelquefois il avait envie de quitter l'armée et de rejoindre ces aventuriers hardis et courageux qui pénètrent dans les vastes forêts de l'Amérique septentrionale, font respecter le nom anglais, dominent et domptent les hordes sauvages par leur intelligente audace, et deviennent les instrumens de la cupidité commerciale et de l'ambition politique. Mais, fils d'un comte, descendant d'une ancienne famille, Eustace aurait voulu de la gloire.

L'art de faire de l'argent, que les esprits les plus bornés et les moins généreux apprennent si aisément, lui répugnait. Avoir une guinée pour dieu, pour bible un barème, et pour autel un comptoir (1), lui semblait une existence misérable.

Eustace, enchaîné à son devoir, se révoltait inutilement contre l'ennui qui l'accablait. Le coursier fougueux, impatient de s'élancer dans la carrière, ne mord pas son frein avec plus de fatigue et de dépit. Aucun moyen de dépenser cette surabondance de vie qui l'animait; des projets et des désirs stériles se pressaient dans son esprit irrité. Trop

(1) Burke.

fier pour solliciter, trop modeste pour réclamer les faveurs dues à son mérite ou à son nom, il tomba dans un état profond d'abattement.

Sa gaieté, autrefois inépuisable, disparaissait. Souvent il pensait à son aimable compagnon de voyage et à la gracieuse invitation qu'il en avait reçue; mais il avait perdu le goût des distractions ordinaires de la vie. L'espace manquait à ses facultés et à ses forces : il était un de ces hommes rares, qu'il faut plaindre plus qu'envier.

Le retour du printemps, la fonte des couches épaisses de neige qui couvrent pendant plusieurs mois la surface du pays, celle de la glace des lacs et des rivières, l'atmosphère plus chaude qui rappelle la végétation et donne une nouvelle vie à la nature, présentait dans ce climat septentrional un spectacle intéressant. On forme alors de nouveaux projets : les habitans quittent le repos et les plaisirs pour s'adonner aux occupations de la campagne; la nature et les hommes semblent sortir d'une longue léthargie, et l'été succède rapidement à la saison rigoureuse : car jamais dans le Canada on ne voit les frimas de l'hiver se prolonger, comme chez nous, au sein même du printemps.

Le gouverneur, profitant du beau temps, annonça l'intention de visiter Montréal.

Aussitôt on s'occupa des préparatifs convenables pour recevoir ce grand personnage. Les troupes de la garnison se mirent en mouvement; les uniformes furent soigneusement brossés; les armes inutiles se dérouillèrent; les ambitions endormies s'éveillèrent. Son arrivée devint une source de joie et d'espérance pour les solliciteurs et pour ceux qui désiraient obtenir, par leur présentation *à la cour* du gouverneur, un diplôme de *gentilhomme*, un brevet de bonne compagnie. Des invitations furent adressées à la noblesse des environs, et quoique pour d'Argenteuil ces devoirs et ces hommages fussent des corvées, il ne crut pas prudent de se faire remarquer au nombre des absens.

Son premier soin en arrivant fut de renouveler connaissance avec le capitaine de Courcy. Il le gronda de sa *sauvagerie;* car il attribuait par cette expression familière, plutôt à ses caprices qu'à son cœur, l'apparente indifférence par laquelle il avait répondu à ses avances amicales. Eustace reçut d'Argenteuil avec affection, et confessa que son cœur désavouait sa conduite. Sa conversation prouva au baron que le jeune homme était tombé dans une mélancolie profonde, et que son imagination exagérait les maux inséparables de son séjour sur une terre étrangère.

« Demandez un congé, mon jeune ami, dit-il,
» venez avec moi au lac des deux montagnes, vous
» y serez reçu avec une véritable cordialité; et
» bientôt un air pur et les exercices de la campagne
» auront dissipé l'ennui qui vous dévore. »

Eustace ne put résister à des avances aussi aimables. Dès que sir Crowdie-Macgrossgutt eut passé la garnison et la milice en revue, et que les magistrats lui eurent présenté leurs hommages, notre jeune officier obtint la permission de faire une absence et d'accompagner le baron dans sa famille, circonstance importante qui changea toute la vie d'Eustace et influa sur sa destinée.

Arrivé au village de St-Anne, de Courcy fut témoin du dévouement des habitans pour leur seigneur et leur ami. Les cloches retentissaient; hommes, femmes, enfans coururent à la rencontre du vieux gentilhomme, et le reçurent avec cette familiarité respectueuse qu'inspirent la dignité et la bienveillance.

« Bon jour, mes enfans, » leur disait le vieillard. Et il demandait avec bonté des nouvelles de toutes les familles; il écoutait attentivement les détails fastidieux dont on l'obsédait. Il n'y avait, dans ses manières, ni cette morgue, ni cette importance dont es seigneurs anglais accablent leurs pauvres voisins.

L'idée d'inspirer la crainte et l'effroi à des cœurs qui lui étaient dévoués l'aurait rendu malheureux. Il vivait et dépensait sa fortune au milieu d'eux. Leur travail était son revenu, pluie bienfaisante qui remontait à sa propre source. Ils savaient tous que son pouvoir était pour ses vassaux une protection qui leur assurait la tranquillité sans leur faire subir les rigueurs de la servitude. La reconnaissance et le dévouement rendaient ce pouvoir permanent et salutaire. D'Argenteuil comprenait ainsi la dépendance féodale. Aussi était-ce un sort heureux que celui de cet homme, supérieur à tout ce qui l'entourait, par ses connaissances, son rang et ses vues utiles; honoré pour ses vertus, bienfaisant et aimé.

Bellegarde, dans son costume guerrier, et à la tête de la jeunesse de sa tribu, occupait la porte du château pour y recevoir son maître. Les Indiens exprimaient leur joie par des danses usitées chez les sauvages, pour célébrer quelques heureux événemens.

Ce spectacle nouveau pour un Européen surprit agréablement de Courcy. « Ces braves enfans des forêts, dit le baron; ils m'aiment; ils répandraient avec joie leur sang pour ma famille. Rien de faux dans leurs sentimens. Ils n'oublient ni le bienfait, ni l'injure. Ils exécutent fidèlement leurs promesses.

Jamais ils n'inventent de faux-fuyans et de prétextes pour rompre leurs engagemens. Souvent dupes des blancs, dépouillés par eux de l'héritage de leurs pères; hélas! l'usurpation qui les a décimés, et privés de leur territoire, les dépravera plus tard et consommera leur perte.

CHAPITRE IX.

> Cuando los ojos ven lo que nunca vieron,
> el corazon siente lo que nunca sintio.
>
> DE GRATIEN.
>
> « Quand les yeux apercoivent ce que jamais
> » ils n'ont aperçu, le cœur sent alors ce qu'il
> » n'a jamais senti. »

Nos voyageurs entrèrent dans le vestibule du château; ils furent reçus par madame de Belrose, sœur unique du baron, et par le père Leclerc ami et chapelain de la famille d'Argenteuil. En arrivant dans le salon, le baron demanda à sa sœur où était sa fille Mathilde.

— Elle est dans le jardin où elle plante des fleurs au milieu du gazon, répondit madame de Belrose.

— Au milieu des plates-bandes, voulez-vous dire sans doute, ma chère sœur?

—Non certes, dans le gazon même, où elle trouve alors que les fleurs ressemblent davantage à celles des champs; vous trouverez des œillets, des roses et des jasmins sur des pelouses qui en font ressortir la beauté.

— Et comment va-t-elle?

— Quant à sa santé, mon frère, vous trouverez votre fille encore mieux portante que lors de votre départ. Elle prend un exercice qui fatiguerait un chasseur de montagne. Hier après avoir passé toute la journée à chasser sur le lac, elle a rapporté une grande quantité de canards et d'oiseaux sauvages; ce matin elle a fait nager son poney. Cet animal la suivait comme un chien, sur terre : mais elle voulut mettre son attachement à une épreuve toute nouvelle. Elle se jeta dans le lac, elle l'appela à sa suite: le pauvre cheval courait çà et là sur le rivage et montrait beaucoup d'inquiétude en voyant sa maîtresse au milieu de l'eau. Jamais il n'aurait osé avancer si Mathilde n'eût mis une longue rêne à sa bride pour le forcer de nager derrière elle ; et maintenant il traverserait le lac à ses côtés comme un chien de Terre-Neuve. Elle fut si contente de sa docilité, qu'à son retour il n'y avait pas dans la maison de friandises assez recherchées pour le récompenser. »

Le baron était trop accoutumé au bavardage de

madame de Belrose pour faire attention à ces détails domestiques. Se tournant néanmoins vers de Courcy :

—Vos dames anglaises, dit-il, seraient choquées en voyant faire de pareilles folies par une jeune fille de seize ans. Mais je l'ai élevée d'après un système tout-à-fait singulier. Je n'ai pas hésité à rejeter celui que nous ont transmis nos grand'mères sur l'éducation des femmes. Selon elles, un garçon pouvait avoir le corps et l'esprit sains; mais une jeune fille devait, tout ignorer et avoir peur de tout. Elle devait s'évanouir en entendant la détonation d'une arme à feu, pousser des cris à la vue d'une souris, et pâlir sur un bateau. Après avoir été cloîtrées dans un couvent où elles apprenaient à considérer comme criminel tout ce qui se passait hors de ses murs, les femmes entraient dans la vie, véritables automates sans jugement et sans pensée. Cet état durait jusqu'à ce que la famille eût trouvé pour la jeune personne un mariage de convenance; et le jour même de sa sortie du couvent, elle épousait un homme qu'elle n'avait jamais vu; également ignorante de ses devoirs comme femme, comme mère, et comme membre de la société.

Ce système d'éducation, pour une créature notre égale et dont la société nous est indispensable, m'a toujours paru aussi absurde que cruel, et j'ai

résolu d'élever Mathilde suivant mes idées. Ma bonne sœur, qui lui a servi de mère depuis l'âge de trois ans, avait quelque prédilection pour l'éducation adoptée par nos ancêtres; mais j'ai persisté dans mon opinion, et maintenant je suis satisfait du résultat de ma conduite.

— Je suis sûr, monsieur, que la liberté dont a joui mademoiselle votre fille a dû la rendre beaucoup plus heureuse.

—Oui, monsieur, et, surtout plus instruite. D'ailleurs elle n'a jamais été malade depuis l'âge de sept ans, et c'est un avantage qui résulte rarement du régime prescrit généralement pour les femmes, ou, si vous l'aimez mieux, une heureuse exemption des maux qui affligent les premières époques de l'existence. Dans la jeunesse, la force physique est le principe constitutif du développement. Pour apprendre rapidement et concevoir avec clarté, il faut que l'esprit ne soit pas préoccupé et distrait par les souffrances physiques.

Nous vivons d'ailleurs dans un siècle où la même instruction devient nécessaire aux hommes et aux femmes; dans notre enfance, elles seules doivent veiller sur notre santé, étudier nos goûts, et diriger nos premières pensées. Ce rôle important peut-il être bien rempli par une petite maîtresse qui a des

vapeurs, court les bals, se donne les airs du monde, étudie la mode et l'art de plaire à tout autre qu'à son mari? Nous devons nos principes à notre mère, quels qu'ils soient. Si elle nous abandonne aux soins des inférieures, l'instinct naturel de l'imitation ne nous laisse bientôt plus rien de noble que le nom; au lieu d'être gentilshommes, nous devenons des grooms ou des jockeys; et plus tard nous apportons dans la vie, sinon les manières, au moins les opinions triviales de notre première société. La philosophie morale des palefreniers et des domestiques devient la nôtre : triste résultat de l'ignorance et de l'abandon de nos mères.

Si nous avons le malheur de perdre notre père, le soin de notre fortune et de notre établissement, nos succès et notre avenir dépendent alors de l'impulsion donnée par notre mère. Et si ses premières années se sont écoulées dans un couvent comme celles de la plus grande partie des demoiselles de qualité, pourra-t-elle, malgré la tendre sollicitude qui l'anime, s'acquitter avec succès d'un devoir aussi sacré et aussi important? En général, une femme faible, vaporeuse et peu instruite est un fardeau plutôt qu'un appui pour son mari. »

Ce sujet de conversation était, ainsi que l'aurait dit mon oncle Toby, le dada du baron, et il aurait

poursuivi, si l'objet de sa sollicitude la plus tendre, sa fille, ne fût en ce moment entrée dans le salon.

Sans faire la moindre attention à de Courcy, Mathilde se jeta au cou de son père, l'embrassa sur les deux joues, et tenant sa tête grise dans ses petites mains blanches, elle regarda son visage afin de se convaincre du bon état de sa santé.

— Dans l'ardeur des caresses que vous prodiguez à votre père, dit d'Argenteuil, vous oubliez, ma chère enfant, son ami le capitaine de Courcy, qui nous fait l'honneur de venir passer quelques semaines dans notre solitude; nous nous efforcerons tous de la lui rendre aussi animée que possible.

— L'ami de mon père, répondit aussitôt Mathilde, est le très bien-venu ici : mon père appelle ce pays une solitude, monsieur, continua-t-elle assez vivement, mais ce n'est sans doute que pour vous étonner de la variété de nos distractions. Aimez-vous la chasse, la pêche, l'équitation et tous les exercices un peu sauvages de nos Indiens?

— Quelles que soient les distractions des habitans de ce château, je serai toujours heureux, mademoiselle, d'être admis à les partager, et d'après ce que M. votre père vient d'apprendre de madame de Belrose sur votre goût pour la chasse, je me promets un grand plaisir de me livrer à un exercice

dont je suis privé depuis si long-temps et qui constitue la principale occupation de nos gentilshommes irlandais.

— Qu'ils doivent être heureux! dit Mathilde, un exercice salutaire, un bon appétit, un profond sommeil, de la gaieté et de l'innocence!... C'est du bonheur!

— Ce tableau est séduisant, dit Eustace, et ne manque pas de vérité : tel fut, il est vrai, mon genre de vie pendant plusieurs années. Les premières choses que nous apprenons, sont l'équitation et la chasse au tir; on s'étonnerait bien plus de voir un gentilhomme irlandais, étranger à tous les termes de la vénerie, qu'aux règles simples de la grammaire. Je vous assure, mademoiselle, que j'ai passé une grande partie de ma vie à cheval.

Eustace essayait assez habilement de s'associer aux goûts favoris de mademoiselle d'Argenteuil : mais elle arrêta ses remarques en observant qu'il parlait sa langue trop élégamment pour avoir passé toute sa jeunesse dans les champs.

— Je ne crois pas, dit-elle avec finesse, que vos compatriotes fassent assez peu de cas des connaissances utiles et agréables pour les sacrifier à ce genre de plaisirs.

Il est vrai, dit Eustace, en se rétractant à demi.

en modérant son enthousiasme, nous nous adonnons à la chasse les jours de fête, lorsque nous n'avons rien de mieux à faire: et je ne pourrais affirmer que je préférasse cet exercice à la littérature ou à une bonne bibliothèque.

— En ce cas, monsieur, vous pouvez vous y livrer ici, et surtout étudier l'art de l'attaque et de la défense. Mon père m'a expliqué pendant plusieurs heures les ouvrages de Vauban et de Cohorn, lorsqu'il formait le plan des fortifications de ce château. Il n'avait pas l'intention de me faire entrer dans le Génie : néanmoins il m'a fait comprendre l'usage des bastions et des courtines. Regardant alors ses pieds couverts de poussière, elle ajouta :

Il faut bien déposer cette veste et ce pantalon de mamelouck ; je les porte le matin pour faire plaisir à mon père : le soir je parais au dîner vêtue à la française pour être au goût de ma tante. Puis elle disparut avec la vivacité d'une biche, et laissa de Courcy rempli d'admiration.

Quand il fut dans son appartement, mille conjectures se formèrent dans son esprit sur cette personne si différente des autres jeunes personnes. Elle m'adresse la parole, se disait-il, sans affectation, sans contrainte et sans embarras comme si j'étais une vieille connaissance; et cependant il y a

dans ses manières un mélange de grâce, de vivacité et de dignité qui donne à chacune de ses paroles un charme incroyable. Elle a en apparence un esprit gai et léger; mais sa physionomie indique une réflexion profonde et même quelque mélancolie. On voit chez elle l'heureux résultat d'une éducation différente de celle que nos mères donnent à leurs filles; mademoiselle d'Argenteuil n'a ni affectation, ni coquetterie.

La cloche du dîner mit fin aux méditations de de Courcy, et le fit penser à sa toilette. Il donna l'ordre à son domestique de préparer ses plus beaux vêtemens, résolu sans doute à paraître aux yeux de cette nouvelle connaissance avec tous les avantages qu'un uniforme brillant ajoute à la beauté; mais une réflexion l'arrêta. De tels enfantillages ne seraient probablement pas remarqués de la personne à laquelle il désirait plaire? Enfin après avoir discuté le *pour* et le *contre*, et s'être étonné lui-même de l'importance qu'il y mettait, il exécuta sa première intention.

Madame de Belrose était dans le salon, revêtue de son costume de cour, à l'exception des paniers; le chapelain, le père Leclerc, avait sa soutane; le vieux baron un habit de velours et un gilet brodé; enfin Mathilde portait une robe de soie unie, sem-

blable pour la forme à celle que nous voyons dans le tableau de Raphaël, appelé « la belle jardinière. » Ses longs cheveux étaient disposés comme une grosse rose derrière une tête gracieuse, et le seul ornement qu'elle portât était un petit bandeau de velours brodé que retenaient autour de son front deux agrafes fermées de deux petits portraits en miniature représentant son père et sa mère. Elle n'était ni grande, ni petite, mais bien proportionnée. Son front était large, ses traits délicats pleins d'expression et de forme grecque, ses yeux brillans et d'une heureuse expression, et sa carnation de cette teinte ravissante, que les peintres donnent à leurs figures idéales dans les œuvres de l'école italienne. Il y avait dans son ensemble quelques traits de cette beauté orientale rare dans nos climats septentrionaux; et sans doute cette particularité avait engagé son père à lui faire adopter pour le matin le costume sous lequel Eustace l'avait vue pour la première fois.

Il régnait dans cette ancienne famille, un usage que les progrès de l'intelligence ont réformé. Faut-il l'attribuer à la présomption des subordonnés, ou à l'orgueil des seigneurs? c'est une question que nos lecteurs décideront. Elle consistait à admettre à la table du maître tous ceux qui étaient au-dessus

du rang de domestique. La société du salon était choisie, mais dans la salle à manger il y avait une série de places graduées depuis le baron et sa sœur jusqu'à Bellegarde, le jeune indien dont nous avons parlé. Le chapelain, l'intendant, les maîtres de musique et de dessin étaient toujours admis. Au-dessous du chapelain, les sujets de conversation se bornaient au devoir de chacun des convives, et cette habitude avait l'avantage de faire connaître les volontés du maître sans avoir l'apparence d'ordres positifs.

Madame de Belrose avait été une beauté célèbre dans les cercles de Versailles et de Chantilly. Se souvenant d'avoir entendu dire que la grâce ne vieillit jamais, elle avait encore à cinquante ans un peu de cette aimable coquetterie, qui, dans un certain âge, donne aux hommes et aux femmes (en France du moins) le désir de plaire.

Le temps l'avait convaincue que l'heure des conquêtes était passée pour elle; et elle avait renoncé de bonne foi à la prétention d'inspirer cette passion qui séduit les jeunes femmes, flatte celles d'un âge raisonnable, et quelquefois étonne les hommes et les femmes encore bien conservés qui touchent à la cinquantaine. Mais quoique les roses de son teint eussent disparu, que les traces de plusieurs hivers

eussent blanchi ses cheveux; néanmoins elle était persuadée que la bonté et la bienveillance embellissent chaque époque de la vie humaine, plus particulièrement encore celle où l'on a perdu le pouvoir d'exciter l'intérêt et l'affection. Elle eut beaucoup d'attentions pour le jeune officier, s'entretint avec lui de tous les sujets qui pouvaient lui être agréables, et lui parla de sa famille, de son pays, de ses goûts, de ses amis.

De Courcy répondit avec candeur et politesse, mais assez brièvement, dès qu'il vit que Mathilde prêtait une oreille attentive à la conversation. La bonne dame aimait surtout à parler de la France et de son séjour dans ce pays, afin de pouvoir revenir sur des événemens dans lesquels elle avait pris une part active. Elle l'entretenait avec détails des fêtes magnifiques de Saint-Hubert à Chantilly où un membre de l'illustre maison de Condé dépensa *sept cent mille livres sterling* (1) pour ses écuries; elle parlait avec entraînement des pelouses et des forêts de cette résidence de prince que des routes et des avenues traversent en tout sens, pour faciliter les plaisirs de la chasse au cerf ou

(1) 17,500,000 francs.

au sanglier ; elle vantait même leurs agrémens pour les entrevues des amans qui recherchaient les occasions avec la même ardeur que les jeunes gens de ce siècle en mettent à profiter des priviléges et des licences que leur donnent les bals masqués.

Eustace, de son côté, s'étendait sur le plaisir d'une chasse au renard en Irlande, où des hommes intrépides et des chevaux vigoureux méprisent les avenues et les plaines unies. Il pensait que l'habitude de forcer les animaux était beaucoup plus noble que celle de chasser dans des allées unies et droites, que d'ailleurs le plaisir et l'excitation augmentaient avec le danger, quand on franchissait des obstacles tels que des murailles, de doubles fossés et des barrières hautes de cinq pieds. Il faisait entendre en outre que dans les chasses de France le gibier était plutôt assassiné que tué, puisqu'on ne lui laissait aucun moyen de défense.

— Je vois, monsieur, dit madame de Belrose, que dans votre pays les dames ne partagent pas tous vos plaisirs. Surtout j'ai entendu dire, mais sans le croire, qu'elles sont obligées de quitter la table aussitôt après avoir dîné, afin de laisser les messieurs parler et boire à leur aise.

Cette observation était satirique. Eustace n'avait pas approuvé les chasses de Chantilly, et madame

de Belrose était bien aise de lui rappeler qu'il y avait en Irlande des usages moins distingués encore que celui de chasser dans ces belles avenues où hommes, femmes et enfans peuvent goûter le plaisir de la chasse, sans courir risque de leur vie.

CHAPITRE X.

We would speak with thee farther anon.
SHAKSPEARE.

Un peu de causerie, s'il vous plaît?

La compagnie passa dans le salon où la conversation fut reprise sur le même sujet.

« Je désirerais, dit Eustace, connaître l'opinion de mademoiselle, sur les mœurs et l'habitude des différens pays dont nous avons parlé à dîner.

— Par goût, répondit Mathilde, je préfère votre manière de chasser dans un pays où il y a des obstacles à vaincre et des dangers à courir, à celle d'attendre à l'affut, dans les défilés d'un bois, le cerf ou le sanglier pour les tuer au passage; mais

j'avoue que je ne puis approuver votre usage de séparer les deux sexes durant cette partie du jour, qui, dans tous les pays civilisés, est consacré à la conversation. J'ignore pourquoi les femmes seraient jugées incapables de faire partie, dans leur propre maison, d'une société raisonnable. J'ai lu que, dans les pays barbares, où la faiblesse n'a rien à attendre de la justice ni de la morale, les femmes sont traitées comme des esclaves, indignes de l'amitié ou de la société des hommes; mais dans un pays qui vante sa justice et sa civilisation, c'est une chose bien étrange que d'adorer une femme comme un ange, et de l'exclure aussitôt après des plaisirs d'une agréable conversation.

— On ne peut se rendre compte d'une pareille inconséquence, dit Eustace, à moins qu'elle n'ait pour but de bannir le goût et le sentiment; et d'ailleurs l'éducation qu'on donne ordinairement aux femmes leur fait prendre peu d'intérêt aux discussions qui s'élèvent, au cours que prend la conversation vers la fin du repas. Cette dernière observation suffit pour ramener le baron sur son sujet favori.

— Je ne connais, dit-il, qu'une seule espèce d'hommes qui évite d'avoir les femmes pour modestes témoins de leurs conversations favorites;

elle est composée de tous les jeunes et vieux débauchés qui cachent leurs excès et leur libertinage au milieu de l'immense population des grandes villes. Ces malheureux n'ont d'autre science que le mensonge, la bassesse et la perfidie; ils n'oseraient tromper les hommes et se jouer d'eux comme ils se jouent des femmes, et leur conversation est nécessairement indigne de celles qui sont leurs dupes ou leurs victimes.

Au lieu de donner aux femmes une éducation qui les rend faibles et ignorantes, donnons-leur en une conforme à leur rang et aux devoirs qu'elles ont à remplir, et l'avantage sera égal des deux côtés. La sphère d'action que notre tyrannie leur a assignée est sûrement beaucoup trop limitée pour celles dont l'intelligence est au moins égale à la nôtre, et qui savent mieux que nous sentir et penser; aussi est-il étonnant que, malgré tant de désavantages, un si grand nombre d'entre elles se soit distingué dans les arts, les sciences et la littérature.

La physionomie de Mathilde exprimait tout l'intérêt qu'elle attachait aux remarques de son père, et de Courcy, qui observait attentivement l'éloquente expression de ses yeux, se hâta d'approuver toutes les observations du baron sur un sujet si intéressant.

— Je crois, monsieur, dit-il, que fort peu d'hommes de sens et de jugement s'écarteraient de votre opinion sur des vérités aussi évidentes. Les arts et la religion, qui ont apporté tant de changemens dans nos mœurs et dans nos usages, n'ont rien fait pour les femmes : aujourd'hui, comme sous la féodalité, elles sont forcées de suivre leur mari à la guerre, et si elles refusent de le faire, elles perdent tous les droits et les priviléges que la loi leur accorde.

— Tout cela est très-flatteur pour notre sexe, dit madame de Belrose. A Chantilly, j'avais alors quelques années de moins...

— Prenons notre café, dit le baron. Mais il ne put échapper la vieille histoire qu'il avait entendue tant de fois.

— Vous voyez, capitaine de Courcy, continua-t-elle, que mon frère a des idées à lui sur l'éducation des femmes : il ne veut pas croire que tous les priviléges qu'il voudrait nous accorder peuvent être compensés par un peu de ruse et d'adresse de notre part. Honneur à la guerre, fidélité en amour, disait notre cher prince de Condé en partant pour la chasse, accompagné de toutes les belles et de tous les braves de sa cour ! Ces braves portaient comme une faveur la couleur favorite de leur maîtresse. Le hasard les réunissait durant le tumulte de

la chasse, et là ils formaient des projets de bonheur pour eux, leur famille et leurs amis. Je n'ai jamais été convaincue de la nécessité de changer notre ancienne manière d'agir. Croyez-vous, monsieur, que mademoiselle de La Vallière, madame de Montespan, et toutes les beautés célèbres qui ont orné et embelli la cour de Louis-le-Grand, auraient jamais captivé et gouverné ce fier monarque, si on les avait élevées dans la simplicité rustique que mon frère vante tant; si on ne leur avait appris qu'à monter à cheval, à nager, et à cultiver des fleurs comme de simples paysannes?

—Peut-être non, madame; mais permettez-moi de vous demander l'utilité qu'il peut y avoir à élever de jeunes personnes de qualité, de manière à devenir les favorites d'un monarque. Les rois n'épousent pas leurs sujettes, et les jeunes filles de mon pays ne regarderaient pas comme un sort digne d'envie celui de partager leur affection avec tout autre qu'un mari.

— C'est vrai, monsieur, c'est vrai, il n'y a pas de doute; mais, ainsi que l'aimable mademoiselle de Clermont avait l'habitude de me le dire, (vous savez, monsieur, qu'elle se maria secrètement, qu'elle fit, ce que nous appelons en France une mésalliance): ma chère Belrose, me disait-elle

donc, le roi est sur la terre le représentant visible de la Divinité; aussi, monsieur, la beauté qui devient l'objet de son choix est regardée comme la plus heureuse des mortelles. Toutes les femmes l'envient, princes, cardinaux, tous les grands dignitaires de l'État sont à ses pieds; elle distribue les faveurs de la couronne, elle dispose des grades de l'armée, des bénéfices du clergé; le trésor public est *à sa disposition*, et elle rend des services éminens à tous ses amis. Voilà, monsieur, dit la bonne dame d'un air triomphant, quels étaient les usages de mon pays, et rien n'y paraissait plus ridicule que de faire des remarques malignes sur de pareils sujets.

— Ou plutôt rien n'y était plus dangereux, madame; car, si je ne me trompe, les époux, les pères ou les frères qui osaient se plaindre étaient jetés à la Bastille.

— Il est vrai qu'il y en eut quelques-uns d'envoyés en exil ou en prison; mais le roi finissait toujours par leur pardonner, et leur accorder quelques faveurs.

La sévère moralité d'Eustace ne pouvait apporter aucun changement dans les opinions auxquelles mademoiselle de Belrose était attachée depuis cinquante ans. Ses idées étaient celles de la société avec qui elle avait passé sa jeunesse; elle regardait

comme une chose reconnue qu'il n'y avait pas plus de déshonneur à être la maîtresse d'un roi qu'à devenir la seconde ou troisième femme d'un sultan. On retouvait en elle un échantillon des mœurs de la plus haute classe, et de celles des dames françaises avant la mort de Louis XV, mais dont aujourd'hui on trouverait à peine une trace dans le faubourg Saint-Germain même, asile des priviléges et du droit divin.

Madame de Belrose avait été élevée dans un couvent jusqu'à l'âge de quinze ans; elle n'en était sortie que pour se marier à un colonel de cavalerie, premier aide-de-camp du prince de Condé, chez qui elle apprit que le premier devoir d'une femme est de plaire, le second d'inspirer une passion violente, et le troisième..... de dénouer une intrigue avec le plus d'adresse et le moins d'éclat possible. C'était une maxime, dans cette classe de la société, de considérer l'offense qu'une infidélité conjugale fait à la morale comme rien, et la découverte de cette infidélité comme une faute, sinon comme un crime. L'enfant spartiate qui étouffa le renard était un héros dans l'opinion de ces dames, non pas parce qu'il l'étouffa, mais parce qu'il lui laissa déchirer ses entrailles, plutôt que de découvrir son vol en ouvrant son manteau pour le laisser

échapper. L'offense que l'adultère fait à la morale et à la religion a été traitée avec une légèreté impardonnable par les philosophes de l'école française; et l'autorité de Lafontaine qui dit que l'adultère n'est rien s'il n'est pas découvert, et presque rien s'il l'est, a souvent été citée en défense du plus pernicieux de tous les vices qui détruisent le bonheur social. Mais, ainsi que le vieux baron le soutenait fermement, c'était une conséquence simple et naturelle d'un mauvais système d'éducation, et de l'usage établi de ne consulter dans le choix d'un époux que les avantages que présentaient sa fortune et sa position sociale. Conduite d'un couvent où elle n'avait appris qu'à broder, dessiner, et faire un peu de musique, une jeune fille était amenée à l'autel comme une innocente victime, pour jurer amour et fidélité à un homme qu'elle voyait pour la première fois, qui souvent était assez âgé pour être son père, et qui, en vertu d'un engagement où le cœur n'avait point de part, était autorisé à briser d'une main rude ce voile qui ne devrait être soulevé par que un amour timide, respectueux et sincère. Douce, soumise et obéissante, elle ne s'apercevait pas qu'un tel engagement violait et outrageait, et la délicatesse de sa nature, et toutes les sources de la vertu, l'amour et l'enthousiasme qui

dormaient au fond de son cœur ; mais hélas! elle ne tardait pas à s'en apercevoir. Elle ignorait l'amour et ses terribles émotions ; elle ne savait pas quels étaient ses droits et ses priviléges, et les premières leçons qu'elle recevait d'une société corrompue lui apprenaient seulement à ne considérer le mariage que comme un simple arrangement de famille, qui n'avait d'autre but que de former une union convenable qui augmentait la fortune des deux époux, mais par laquelle elle ne pouvait être moralement engagée, puisqu'elle ne l'avait point contractée de sa propre et libre volonté.

Elle continuait cependant à se soumettre aux devoirs qui lui étaient imposés jusqu'au jour où elle s'apercevait que son mari, ennuyé de l'intérieur de son ménage, cherchait des distractions ailleurs. Elle commençait par se plaindre, et elle entendait alors, pour la première fois, ce que son maître et mari appelait le langage de la raison. — Hélas! la mauvaise humeur d'un mari, ce n'est rien moins, dit l'éloquent auteur de *Corinne*, que la destruction de toutes les illusions de la vie. Aimée avec une passion apparente pendant deux ou trois mois, et persuadée que sa société seule rendait son mari le plus heureux des hommes, elle finissait par reconnaître qu'elle ne lui inspirait plus que froideur et

ennui ; et tandis qu'on lui faisait un devoir de repousser comme une injure les hommages et l'amour de ceux qui l'environnaient, on lui donnait à entendre que son mari pouvait user sans contrainte, au mépris des engagemens qu'il avait solennellement jurés à l'autel, des privilèges que l'on refusait au sexe le plus faible.

Cruel et barbare traité ! Source de perfidie, de dissimulation et de désespoir ! Telle était, néanmoins, la situation à laquelle les femmes se trouvent réduites à l'époque dont nous parlons, lorsqu'elles avaient contracté *un mariage de convenance*. La séduction de l'exemple, et les distractions qui consolent ou qui égarent, venaient alors assaillir une jeune femme, abandonnée par son protecteur naturel ; elle cédait à l'attrait des plaisirs, ou s'abandonnait à une extrême dévotion qui la livrait au ridicule, tandis qu'elle n'entendait parler autour d'elle que du bonheur qu'offraient l'amour et la galanterie ; bonheur dont s'enivraient les personnes les moins scrupuleuses de sa société, qui n'en étaient pas moins estimées pour cela.

L'opinion de madame de Belrose n'était donc pas aussi blâmable qu'Eustace le supposait, lorsqu'elle disait que cet ordre de choses était tout naturel, et « que les choses devaient aller ainsi. »

C'est le triste sort de tous ceux qui sont invités à passer la soirée dans une famille française, d'être condamnés à entendre un concert d'amateurs, et comme il est tout naturel que les musiciens s'amusent en cherchant à amuser leurs amis, cette source de plaisir qui n'en est plus un, vu son imperfection, et qui met ordinairement à l'épreuve, pendant trois longues et mortelles heures, la patience des assistans.

Eustace était passionné pour la musique; mais comme il n'aimait pas la médiocrité, il vit avec peine que Mathilde et son maître s'occupaient à chercher quelques-uns de ces airs qu'elle avait l'habitude de chanter à son père après le dîner. Eustace jouait très-bien de la flûte; mais il comptait si peu sur le talent musical de la jeune amazone, qui ne s'occupait une grande partie du jour que de ses épagneuls et de son jardin, qu'il s'abstint de faire partie du concert; mais il fut bien surpris de voir que l'exécution brillante de Mathilde tenait plus de l'artiste que de l'amateur. Sa voix était belle, étendue, sonore, et sa méthode pleine d'ame et d'expression. Elle chantait italien, parce que, disait-elle, la musique française exigeait de tels effets de voix qu'elle ne tardait pas à la priver de sa douceur et de son étendue. En France on ne chante pas, on s'époumone.

La soirée fut très-agréable pour notre jeune voyageur, surpris et charmé du bon goût et de l'élégance qu'il trouvait dans ce désert, où il avait cru ne rencontrer que la simplicité de la vie pastorale.

Il se retira, l'ame remplie de l'image de Mathilde. Cette charmante fille, se dit-il, semble ignorer sa supériorité ; elle réunit en elle des qualités remarquables et contradictoires : la plus grande douceur à la plus grande énergie; la plus douce simplicité et les plus beaux talens. Il ne réfléchissait peut-être pas que le charme attaché à toutes les paroles et à toutes les actions de Mathilde venait de ce pouvoir indéfinissable que la nature à donné à la beauté et à l'innocence, pour attirer et captiver les cœurs. Une adroite coquette n'aurait point séduit de Courcy; il ne désirait pas le plaisir, mais le bonheur, et, pour la première fois, le sentiment du bonheur avait pénétré dans son ame sous une autre forme que celle de la gloire militaire. Il pensait au bonheur domestique; il était convaincu que sa famille aimerait la jeune fille du Canada, et, bercé par les songes de son imagination, il finit par s'endormir au milieu de sa douce rêverie.

CHAPITRE XI.

Il tombe : le cor sonne ; et la mort qui s'apprête
L'enflamme de fureur. L'animal aux abois
Se montre digne encore de l'empire des bois.

ROUCHER.

Le jour commençait à peine, qu'Eustace fut arraché à ses songes de bonheur par un grand bruit qui se faisait sous ses fenêtres. Bellegarde, entouré de la meute et d'une troupe de jeunes Indiens, préparait tout pour la chasse, et mettait les bateaux en état de transporter les chasseurs de l'autre côté du lac, où l'on avait envoyé des chevaux pour les attendre. Quand Eustace descendit dans la cour, il trouva le baron avec son habit et son ceinturon de chasse, et le couteau déjà à la main. Mathilde

avait son habit oriental, qu'elle mettait pour la première fois; ses petits pieds étaient renfermés dans de jolis mocassins ornés des dépouilles du porc-épic et de franges d'or, ses cheveux noirs étaient retenus sous une toque de velours, et elle tenait à la main un léger mousquet. Bellegarde était à quelques pas d'elle, avec ses deux épagneuls favoris. Il était armé d'un tomahawk léger, qui avait servi d'épée à un célèbre guerrier indien, tué dans une bataille par le père adoptif d'Eustace, le chef des Algonquins, et conservé comme un trophée dans sa famille, jusqu'à la fête solennelle qui eut lieu lors de l'initiation de Bellegarde : alors il le reçut des mains du vieillard, symbole de virilité et de courage.

— Durant la paix, mon fils, dit le vieux chef, conserve cette épée sans tache, et assez brillante pour qu'elle puisse, durant la nuit, servir de guide à un enfant. Ne la teins jamais que du sang de tes ennemis; laisse-la tomber sur eux comme la foudre qui abat le chêne.

Bellegarde n'avait pas encore eu l'occasion de mettre en usage la maxime du sauvage; il ne connaissait d'ennemis que ceux qui pouvaient être hostiles à la maison d'Argenteuil; et, comme il accompagnait toujours le baron et sa fille dans toutes leurs courses, il ne manquait jamais de porter cette

arme, avec laquelle il aurait puni le moindre regard qui leur aurait promis l'insulte ou la menace.

La tournure gracieuse de Bellegarde, ses traits réguliers, ses doigts longs et délicats, peints en rouge; son œil noir et brillant, lançant des regards menaçans, son teint bronzé, ses longs cheveux noirs ramassés en tresses qui pendaient jusqu'à sa ceinture, attiraient l'attention de de Courcy. Ce jeune homme, se disait-il, serait admirable dans un tableau, et il complimenta Mathilde sur le choix qu'elle avait fait d'un pareil serviteur. Bellegarde, qui ne reconnaissait au-dessus de lui que le baron et sa famille, sentit que l'étranger avait méconnu son rang et son caractère; et, comme il n'avait pas appris à dissimuler, il se hâta de répondre :

—Si je suis auprès de mademoiselle, c'est autant par mon choix que par le sien. Les lacs et les forêts où mes pères conduisaient leurs compagnons à la chasse ne sont point fermés devant moi; le fils du Grand-Ours n'est pas un serviteur mercenaire.

— Ce fier jeune homme, dit Mathilde en lui donnant un petit coup sur la joue, est mon loyal chevalier, toujours prêt à rompre une lance à mon commandement. Allons, Bellegarde, va prendre ton arc et tes flèches : que le capitaine de Courcy puisse aujourd'hui juger de ton adresse, tandis que

nous traverserons le lac : tu n'auras pas de peine à nous abattre un épervier.

Le jeune homme, toujours avide de plaire à sa maîtresse, parut bientôt avec les mêmes armes que les sauvages employaient à la chasse, avant que les Européens eussent introduit chez eux l'usage des armes à feu.

Après le déjeuner, les chasseurs descendirent sur le bord du lac, où les bateaux étaient préparés pour les conduire sur le lieu de la scène. Les chevaux, les domestiques, tous les équipages de chasse les attendaient sur l'autre rive, et le coursier favori de Mathilde annonçait par ses hennissemens son impatience de voir sa maîtresse, qui n'avait pas oublié de porter avec elle le morceau de gâteau qu'elle avait l'habitude de lui donner. Dès qu'il l'aperçut, il baissa les oreilles, enfla ses naseaux de joie, et frappa du pied la terre. Eustace, le voyant si fougueux, crut que sa compagne ne pourrait l'approcher sans danger; le jeune Indien sourit, et Mathilde l'assura qu'elle était accoutumée à recevoir ces marques de satisfaction toutes les fois qu'elle montait cet animal, compagnon constant de toutes ses courses.

Les chiens furent lances, et, bientôt après, le son du cor annonça que la chasse avait commencé.

— A cheval, à cheval, s'écria Mathilde, en s'élançant sur le sien avec l'agilité d'un écuyer : et, partant au grand galop, elle se dirigea vers un lieu éloigné où elle supposait que la chasse devait passer. Bellegarde la suivait à pied, bondissant auprès d'elle comme un lévrier sauvage.

Le baron, qui allait au pas, recommanda à son compagnon de courir en avant, dans la direction que sa fille avait prise.

— Elle essaie toujours, dit-il, de porter le premier coup, et, vu la vitesse de son cheval, elle est toujours sur la même ligne que la meute.

— Mais ne craignez-vous pas quelque danger pour elle? demanda Eustace, en la voyant s'exposer ainsi à la furie d'un cerf ou d'un sanglier qu'elle pouvait rencontrer dans le défilé d'un bois.

— Il peut bien y avoir quelque danger, monsieur, mais Bellegarde a le coup d'œil si juste et la main si sûre, qu'il ne manque jamais de terrasser ou de tuer l'animal; il est si léger à la course, si prompt dans ses mouvemens, qu'il est toujours près de ma fille au moment du péril.

— Je n'ai jamais vu de sanglier, dit Eustace, et, si vous me le permettez, je vais assister à sa mort.

— Allez, monsieur, et soyez prudent : la bête est déjà lancée.

Ainsi autorisé à rejoindre Mathilde, sans craindre de paraître la rechercher, de Courcy fit sentir les éperons à son cheval, et, se dirigeant vers l'endroit où il entendait les cris de la meute, il eut bientôt atteint un étroit défilé qui conduisait du bois dans la campagne. Là, il aperçut à une grande distance un énorme sanglier qui courait vers lui écumant de rage, et poursuivi par les chasseurs et les chiens avec de grands cris. De Courcy était armé d'une carabine et d'un couteau de chasse, et, dans l'intention d'en finir promptement, il sauta de cheval, l'attacha à un arbre, et se plaça en face du sanglier qui venait vers lui. Nous n'avons pas besoin d'informer ceux de nos lecteurs qui connaissent la chasse que les personnes accoutumées à cette espèce de petite guerre n'attaquent jamais leur ennemi de front. Mathilde aperçut le danger qu'il courait, et, présumant qu'il ignorait ce danger, elle l'appela de toutes ses forces, lui faisant signe de laisser passer le sanglier ; mais Eustace était trop occupé de sa chasse pour qu'il pût voir ou entendre autre chose ; il arma sa carabine, et attendit, pour faire feu, que l'animal ne fût plus qu'à quelques pas de lui. La balle passa à travers l'œil et le cou

du sanglier, et lui fracassa l'épaule ; mais sa force et la rapidité de sa course étaient si grandes que cette blessure mortelle ne l'empêcha pas d'arriver jusqu'à Eustace et de se précipiter sur lui avec tant de violence que le jeune homme tomba en même temps que l'animal qu'il avait tué. Il se releva aussitôt, et voyant le sanglier expirant, il tira son couteau de chasse, et d'un grand coup il eut bientôt séparé la tête du corps.

—Bravo! bravo! s'écria Mathilde, vous vous en êtes noblement tiré. Ne savez-vous pas, capitaine de Courcy, qu'un adversaire de cette trempe est rarement abattu du premier coup, et qu'il ne manque jamais de blesser la personne qui tente de l'arrêter au passage ?

— J'ai donc été plus heureux que prudent, dit Eustace, car je ne suis tombé que par le choc que j'ai reçu.

Bellegarde, qui voyait sa botte déchirée, en conclut qu'il voulait cacher sa blessure, et lui dit à voix basse de se retirer un moment, tandis que Mathilde parlait avec son père qui venait de rejoindre la compagnie. Il aida de Courcy à tirer sa botte, et trouvant qu'une des défenses du sanglier lui avait déchiré la jambe, il la lui banda avec un

mouchoir, et courut vers Mathilde l'informer que le capitaine avait reçu une légère blessure.

— Les sangliers ne font pas de légères blessures, s'écria Mathilde, et, quittant à l'instant son père, elle se dirigea vers de Courcy, qui commençait à ressentir de vives douleurs et s'appuyait contre un arbre. L'anxiété avec laquelle elle lui demanda s'il était sérieusement blessé était vive et sincère.

— Ce n'est rien, dit Eustace, et je m'en félicite puisqu'elle me rend un instant l'objet de votre intérêt.

— Nous allons retourner à la maison, dit Mathilde, et l'on pansera votre blessure.

—Je vous en prie, ne renoncez pas aux plaisirs de la journée pour un si petit accident; je vais remonter à cheval; nous aurons tout le temps de panser ma blessure quand nous retournerons au château pour dîner.

— Bellegarde, amenez le cheval de monsieur.

Bellegarde, au lieu d'obéir, transmit à un palfrenier l'ordre qu'il venait de recevoir.

— Pourquoi n'exécutez-vous pas mon ordre? dit Mathilde avec vivacité.

—Je ne sers que ma maîtresse, répondit le fier Indien; il y a des laquais et des domestiques pour les autres.

— Je n'oublierai pas cela, Bellegarde.

— Puisque l'égratignure que l'Anglais a reçue lui inspire tant d'intérêt, murmura l'Indien, je tâcherai de me casser la jambe à la première occasion.

Ce jeune homme à demi-sauvage, ayant ainsi soutenu ce qu'il croyait être sa dignité personnelle, s'abandonna de nouveau à la bonté de son cœur, et tâcha de racheter sa désobéissance par ses attentions pour Eustace. Il l'aida à arriver jusqu'au bateau, plaça un lit de fougère sous sa jambe, et se donna tant de peines pour le soulager, que Mathilde lui avait déjà pardonné avant qu'on fût arrivé au château.

Quoique Bellegarde se fût repenti un moment d'avoir désobéi à sa maîtresse, il n'en approuva pas moins sa conduite après y avoir réfléchi, et cette manière de penser était peut-être naturelle à un fier et ignorant jeune homme. C'était cependant la première fois qu'il éprouvait de la répugnance à exécuter un ordre que sa maîtresse lui donnait; il croyait, à la vérité, que cet ordre l'aurait fait déroger à sa dignité, à laquelle il tenait d'autant plus qu'il se trouvait dans une position dépendante. Suspendu entre l'amour, le dévouement, l'orgueil et la douleur, les larmes lui vinrent aux yeux; il

les dévora en se voyant dans le bateau, devant un étranger. Sa fierté étouffait le tribut involontaire que sa sensibilité payait à l'idole qu'il adorait. Bellegarde était trop jeune pour examiner la véritable cause de ses émotions; il n'avait jamais pensé à regarder sa jeune protectrice comme son égale; il la servait comme il avait servi l'image de la madone, à la chapelle de Sainte Anne, quand, dans les jours de fête, il jetait des fleurs devant ses reliques. Il était jaloux de toutes les personnes qui approchaient Mathilde; il aurait frappé de son poignard celui qui aurait osé se permettre de remplir la moindre de ses fonctions.

Il n'y a là rien d'exagéré dans le portrait de Bellegarde: quoique ses pieux instructeurs eussent tâché de lui inspirer des sentimens d'humanité, et de lui apprendre à vaincre les penchans vindicatifs de sa tribu, l'esprit de sa race demeurait en lui; il était constamment excité par les discours hautains des vieux guerriers qui continuaient toujours à estimer le courage comme la plus haute vertu, et la vengeance comme la plus noble devoir. Il avait appris du vieux cuisinier de la maison des missionnaires le secret de sa naissance; et depuis qu'il avait été instruit du sort de sa famille, il nourrissait le vague dési de réunir un jour les restes épars du

peuple dont son père avait été le chef. Il se sentait humilié de se voir adopté par des étrangers, et cherchait, par tous les moyens possibles, à se rendre supérieur aux jeunes gens de son âge. Il étudiait avec la plus grande assiduité ; jamais un moment d'oisiveté. Il approfondissait tout ce qu'il entreprenait de savoir. Tandis que les autres jeunes gens jouaient, Bellegarde s'exerçait au maniement des armes. Il plaçait un but sur l'arbre le plus élevé, et y lançait des flèches jusqu'à ce qu'il l'eût atteint d'une main sûre; quoiqu'il ne connût rien à la théorie des projectiles, il acquit par la pratique assez d'adresse pour donner à sa flèche un angle d'élévation correspondant à la distance de l'objet auquel il visait. Il passait des jours entiers à lancer son poignard ou sa hache contre un sapin, jusqu'à ce qu'il pût être sûr de le traverser. Il était également agile à courir et à nager ; et quoiqu'il ne se fût jamais montré cruel ou féroce, il était un objet de terreur pour les jeunes gens de son âge, et d'admiration pour les guerriers de la contrée. Les tribus des Indiens ont coutume de donner à chacun le nom correspondant aux qualités qui le distinguent; celui de Bellegarde était *Serpent à corne*, animal fabuleux, dont on suppose que le poison est contenu dans une substance calleuse qui forme la pointe de

sa queue, dont la piqûre fait, dit-on, mourir d'une manière subite tous les êtres vivans; on assure même que les plantes périssent et que les arbres perdent leurs feuilles, s'ils sont frappés par ce formidable reptile. Les Indiens prétendent que nager comme un poisson, courir comme un lièvre, grimper comme un écureuil, ne sont pas des moyens suffisans pour se soustraire à la fureur du serpent à corne, lorsqu'il poursuit sa victime. Et comme personne n'osait le disputer à Bellegarde dans tous les exercices dangereux, le nom indien qu'il reçut était fort bien appliqué. Il était fier de la considération dont il jouissait parmi les gens de sa nation, et bien que dévoué à la famille d'Argenteuil par penchant et par reconnaissance, rien de bas ou de servile n'entrait dans les sentimens qu'il avait pour elle.

CHAPITRE XII.

> Qu'un ami véritable est une douce chose!
> Il cherche vos besoins au fond de votre cœur.
>
> La Fontaine.

Quand on eut regagné le château, Bellegarde se retira dans sa chambre, pour méditer sur le malheureux incident qui avait provoqué le mécontement de sa maîtresse. Il était dans un état moral de vive souffrance, et il aurait volontiers échangé la blessure que son cœur avait reçue contre celle que le sanglier avait faite; car les attentions de Mathilde pour l'étranger avaient inspiré au pauvre jeune homme des sentimens de jalousie qui trou-

blaient son ame, jusqu'alors si tranquille. Si j'avais été blessé, se disait-il, aurait-elle ordonné à l'étranger d'amener mon cheval? m'aurait-elle montré autant d'intérêt? non sans doute. Elle me regarde comme son inférieur, et pourquoi? Qu'a-t-il fait, et que pourrait-il faire pour elle que je ne sois prêt à faire à l'instant. Il a tué le sanglier; mais s'il n'a pas péri, il doit son salut bien plus au hasard qu'à son adresse, et d'ailleurs, combien n'en ai-je pas tué moi-même! Combien n'en ai-je pas rencontré dans des endroits où la fuite aurait été impossible, sans autre but que de recevoir d'elle un regard d'approbation! Mais, hélas! elle m'a humilié; son air courroucé a plongé le poignard dans mon sein. Fuis, Bellegarde, quitte ces hommes blancs; l'ombre de ton père te fait des signes de mépris, et l'épithète honteuse de *vieille femme! vieille femme!* retentit à tes oreilles! Mais non; tu feras bientôt de si grandes choses que tes envieux même publieront tes louanges, et quand tu t'élanceras dans l'arène, tes premiers pas seront marqués par des ruisseaux de sang!

Le pauvre jeune homme extravaguait, et quand la cloche du dîner sonna, il était dans son lit avec une fièvre ardente et un grand mal de tête.

Ni le baron ni Mathilde ne s'aperçurent qu'il

n'avait pas paru à table; mais le digne chapelain, qui l'aimait beaucoup, le demanda dès que la famille se réunit dans le salon de compagnie.

Le jeune homme lui expliqua en partie la cause de son chagrin, et le prêtre entreprit de le consoler en l'assurant qu'il s'était entièrement mépris sur les intentions de sa maîtresse. Dans une semblable circonstance, assurait-il, elle aurait donné ses ordres à la personne qui se serait trouvée le plus près d'elle, quels que pussent être d'ailleurs son rang et sa condition. Mais le sang du fier Ontario n'était pas facile à calmer, et le chirurgien du château, étant venu pour panser la blessure de de Courcy, jugea nécessaire de faire à Bellegarde une forte saignée au bras.

Le lendemain matin, il était parfaitement rétabli, et il se présenta chez Mathilde selon son ordinaire, pour lui demander si elle avait quelques ordres à lui donner.

Mathilde avait appris du père Leclerc la cause de l'absence du jeune homme pendant le dîner, et, le jugeant assez puni, elle lui répondit avec bonté:

— Je ne veux pas que vous quittiez votre chambre aujourd'hui, mon bon Bellegarde: le chapelain m'a dit que vous aviez été indisposé; prenez soin de

votre santé. Si je monte à cheval, Saint-Marcel m'accompagnera.

— Saint-Marcel, mademoiselle, ne se hasardera pas à faire mon service, tant que je puis et que je veux le faire moi-même.

— Et pourquoi, Bellegarde, si je le lui commande?

— Mettez-le à l'épreuve, mademoiselle, si vous ne voulez pas me croire.

— Vous êtes mystérieux, Bellegarde: n'ai-je pas une autorité entière sur mes serviteurs? Il n'oserait pas désobéir.

— Il lui en coûterait trop cher d'avoir pris ma place auprès de ma maîtresse, tandis que je suis en état de la suivre.

— Tu es fou, enfant, de me tenir un pareil langage ; si je voulais choisir un autre à ta place, comment prétendrais-tu t'opposer à ma volonté?

— Je prétends faire en tout la volonté de ma maîtresse; mais nul ne pourrait me ravir le privilége que sa bonté m'a accordé, sans courir le risque de perdre la vie.

Mathilde dissimula le déplaisir qu'elle éprouvait de l'audace du jeune Indien. C'était un zèle outré, un dévouement sans bornes, et d'ailleurs il était trop jeune et d'un caractère trop violent pour écou-

ter le langage de la froide raison sur un point auquel il attachait son bonheur. Il était à peu près du même âge qu'elle, et l'habitude l'avait rendu assez familier avec Mathilde pour qu'il osât exprimer ses sentimens sans réserve et sans contrainte.

Il prononça les derniers mots que nous avons rapportés d'un ton de voix si résolu, que Mathilde sentit qu'il ne serait pas sage de le pousser à bout. Elle n'ignorait pas qu'elle avait affaire à un tigre apprivoisé, dont le naturel féroce était recouvert du vernis de la civilisation; car quoique Bellegarde fût sous tous les rapports supérieur aux jeunes gens de sa tribu, c'était toujours un Indien.

— Je n'ai aucune idée de te remplacer, Bellegarde, lui dit Mathilde, et je ne monterai pas à cheval aujourd'hui. Ainsi tu peux suivre le régime que t'a ordonné le docteur.

En disant ces mots elle s'éloigna pour s'abandonner de nouveau aux réflexions que Bellegarde avait interrompues un moment. Elle venait de quitter sa tante Belrose, et cherchait à se rendre compte de la répugnance que cette bonne dame montrait à faire une visite à de Courcy, que l'inflammation de sa jambe et une fièvre légère forçaient de garder la chambre. Le baron avait déjà été le voir et lui avait porté quelques livres propres

à charmer sa solitude. Les dames avaient fait de la charpie pour penser sa blessure, et Mathilde avait employé en vain son éloquence pour engager sa tante à visiter le malade.

— Pouvez-vous être, ma chère, assez ignorante des usages de la société pour me faire sérieusement une pareille proposition? lui dit madame de Belrose.

—J'ignore les usages du monde, ma tante, mais je sais ce que les lois de l'humanité exigent. Le capitaine de Courcy est notre hôte et l'ami de mon père, titres qui justifient tout ce que nous pouvons faire pour lui.

—Mon Dieu, ma chère nièce, que vous vous intéressez promptement à ce jeune homme! Ne savez-vous pas qu'une demoiselle ne doit pas avoir d'autres amis que sa famille tant qu'elle n'est pas mariée?

—Et, dit malicieusement Mathilde, conformément aux lois infaillibles du code de Chantilly, elle peut avoir tous ceux qui lui plaisent, puisqu'il n'arrive jamais que le mari d'une femme soit son ami.

— Ces choses-là, ma chère, sont réglées par l'usage, auquel vous devez vous conformer; et d'ailleurs si mon idée ne me trompe pas, le jeune homme lui-même trouverait notre conduite étrange.

— Si par étrange vous voulez dire contraire aux usages de son pays, il aurait assez de bon sens pour s'apercevoir que nous sommes, au Canada, plus humains et plus affables qu'on ne l'est en Irlande.

Peu satisfaite des opinions de sa tante, Mathilde se promenait sur la terrasse, et cherchait les meilleurs moyens d'amener son père à faire ce qu'elle désirait, lorsqu'elle rencontra Bellegarde, dont la conversation que nous avons rapportée ne contribua pas à diminuer les contrariétés de la matinée.

Bellegarde et ma tante me sont tous les deux sincèrement attachés, se dit l'innocente jeune personne: mais l'un frapperait de son poignard quiconque oserait le remplacer dans ses fonctions, et s'est déjà montré jaloux des égards de bienséance que j'ai eus pour le capitaine de Courcy; l'autre m'impose l'obligation de m'abstenir des devoirs ordinaires de l'hospitalité. Je comprends que la manière d'agir de Bellegarde soit le résultat de son inexpérience et de son exaltation; mais que ma tante soumette ma conduite aux règles arbitraires d'une société si différente de la vie simple et naturelle de ces forêts solitaires, où nous n'avons pour guide que notre conscience qui ne nous trompe jamais, c'est chose absurde et tyrannique. Comme j'ai toujours trouvé les idées de mon père en opposition avec celles de

ma tante, je le consulterai sur la convenance d'avoir pour le capitaine de Courcy, toutes les attentions qui peuvent contribuer à rendre supportable la chambre d'un malade.

Elle trouva le baron enfermé dans son cabinet, avec le médecin du château, qui ne tarda pas à les laisser seuls.

— Ma chère enfant, dit le baron, notre jeune ami va mieux; et m'a chargé de vous exprimer le regret qu'il éprouve d'être privé de notre compagnie.

—Il doit s'ennuyer tout seul, répondit Mathilde; ne serait-il pas de notre devoir de le distraire par notre conversation et nos lectures, et de tâcher enfin de lui faire oublier ses souffrances?

—Il ne serait peut-être pas convenant de transporter notre salon de société dans la chambre du malade; mais nous lui devons au moins une visite de bienséance.

— Nous ne la lui ferons pas tous ensemble: car ma tante ne veut pas y aller, ni même consentir à ce que je vous accompagne.

— Elle veut d'abord consulter les archives de l'étiquette de Chantilly, dit le baron; mais nous autres, habitans du lac des Deux-Montagnes, nous sommes libres de nous conduire d'une manière

plus convenable à nos besoins et à notre position. Ainsi je proposerai à notre hôte de nous recevoir après notre dîner.

De Courcy y consentit avec joie; il désirait déjà beaucoup revoir l'aimable et intéressante Mathilde.

Tandis que cela se passait, Madame de Belrose, soupçonnant que cette importante question (et quelle misère est sans importance dans un château éloigné des scènes bruyantes de la vie?) serait discutée pendant le dîner, résolut d'avoir, s'il était possible, le chapelain de son côté. Dans cette intention elle fut lui faire une visite d'ami; mais elle avait à peine prononcé quelques mots que le prêtre était déjà sur ses gardes.

— Voyez maintenant, mon cher père, dit la dame d'un air sérieux, ce qui résulte de n'avoir pas suivi mes conseils dans l'éducation de notre chère Mathilde. J'ai toujours dit à mon frère qu'un temps viendrait où il serait convaincu qu'élever une jeune fille comme un officier de cavalerie légère était une erreur dont il aurait à se repentir.

Le prêtre ôta ses lunettes, jeta sur elle un regard scrutateur, et lui demanda si quelque chose de nouveau était venu la troubler.

— La plus singulière des propositions, mon cher

père; elle choque toutes mes idée de convenances. La jeune fille est trop heureuse que nous ne soyons pas soumis à l'inquisition des voisins; elle serait l'objet de la censure générale; personne ne voudrait épouser une demoiselle ignorante de la dignité de son sexe! Mais tout cela est l'ouvrage de mon frère, on ne doit blâmer que lui. Mademoiselle de Clermont qui, comme vous le savez, était du sang royal, et avait par là le privilége de faire tout ce que bon lui semblait, sans que personne y trouvât rien à dire, n'aurait jamais proposé d'aller rendre visite à un jeune homme quelconque, à moins que ce ne fût son frère. Maintenant, monsieur, je dois vous apprendre que Mathilde a insisté pour que je l'accompagnasse à la chambre de l'officier malade.

Le prêtre prit du tabac. Il n'aimait pas à être pris pour juge des différends qui s'élevaient entre le baron et sa sœur. C'était ce qu'on appelle en France mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. D'ailleurs il savait que si Mathilde s'était mis en tête de rendre une visite à l'officier, elle trouverait bien le moyen d'obtenir le consentement de son père

— Je devine, madame, répondit-il, que Mathilde a de spécieuses raisons à offrir. Elle soutient

que visiter les malades est un des principaux moyens d'obtenir la miséricorde divine, et probablement elle ne met aucune distinction entre ceux qui portent un uniforme et ceux qui n'en ont pas. D'ailleurs, madame, comme vous l'avez sagement observé, nous n'avons pas autour de nous de censeurs assez mal intentionnés pour blâmer un généreux sentiment; ainsi la proposition qu'elle a ne peut lui faire aucun tort. Avez-vous consulté le baron, madame?

Voyant que, malgré son pathétique appel, elle n'avait pu réussir à se faire de l'ecclésiastique un chaud partisan, elle changea de ton et lui répondit avec dédain :

— Non, monsieur l'abbé, si j'avais consulté le baron, c'est à lui seul que je me serais adressé : mais je me suis adressée à vous dont le devoir est d'apprendre à votre élève qu'une jeune fille ne saurait être trop réservée dans sa conduite.

—Mon devoir, madame, est d'inspirer en tout des sentimens de vertu et de piété, et ce devoir, je l'ai toujours rempli envers la fille de mon ami. Je connais ses pensées et ses inclinations les plus secrètes, et je puis répondre de leur pureté; mais pour ce qui regarde l'étiquette, et ce qui est convenable ou

non dans la société, je ne l'ai jamais examiné que sous un point de vue moral. D'ailleurs, madame, vous devez penser que les mœurs et usages de Chantilly ne doivent point être soumis au contrôle d'un pasteur spirituel.

— Ainsi, monsieur l'abbé, je dois conclure que vous ne blâmez pas la proposition de ma nièce.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer, madame, que la religion nous fait un devoir de visiter les malades; mais vous avez des scrupules que je dois respecter.

— Très-bien, monsieur; nous irons tous visiter le jeune officier : ainsi la responsabilité d'une telle démarche ne tombera pas sur Mathilde.

— Comme Mathilde ne prétend faire qu'une action méritoire, elle sera sans doute charmée d'être accompagnée par vous et par son père.

Ainsi se termina, à la satisfaction du prêtre et au grand mécontentement de madame de Belrose, une de ces petites intrigues domestiques qui troublent si souvent la tranquillité de la vie champêtre.

Madame de Belrose avait un bon cœur et un bon caractère, mais un esprit faible. Elle était fortement attachée aux préjugés qu'elle avait acquis

dans sa jeunesse, au milieu d'une société dont les habitudes et les opinions avaient vieilli.

Les révolutions qui ont renversé l'ancien gouvernement français avaient déjà changé les mœurs et les usages qui formaient autrefois le caractère national, ce qui rendait une personne telle que celle dont nous venons de parler bien difficile à rencontrer.

A dîner, Mathilde garda le silence; Bellegarde conserva son air farouche; le chapelain, assis à la tête de la table, parut ne prendre aucune part à la conversation, et le baron se montra plus prévenant que jamais auprès de sa sœur, comme pour l'indemniser d'avance de ce qu'il se proposait d'exiger d'elle. Quand le café fut servi, il dit à Mathilde, d'un ton d'autorité : — Ma fille, envoyez votre album au capitaine de Courcy, pour l'amuser jusqu'à notre arrivée. Je l'ai prévenu que j'avais l'intention de lui faire une visite ce soir; et je m'étonne, ma sœur, que vous n'ayez pas eu l'idée d'aller voir notre jeune malade.

— Mathilde y a pensé pour moi, mon frère; mais j'ai cru qu'il serait plus convenable que vous nous accompagnassiez.

— Très-bien, ce sont là de vos idées de Paris; vous vous rapportez au temps où une dame n'o-

sait pas aller seule chez sa modiste pour choisir un chapeau, vu le peu de confiance que ses parens et ses amis avaient en elle. Même de nos jours, les demoiselles des classes moyennes, qui ne peuvent se faire traîner dans une voiture escortée par deux laquais, sont accompagnées de leur cuisinière ou de leur femme de chambre, pour mettre leur réputation à couvert ou pour surveiller toutes leurs démarches.

— C'est la faute des hommes, dit madame de Belrose, qui les suivent et s'arrêtent pour les regarder, comme si elles étaient des bêtes curieuses échappées de la ménagerie.

— Et cependant, ma sœur, vous êtes continuellement à nous vanter la politesse et l'esprit chevaleresque des Français, et en comparaison d'eux, vous regardez tous les autres peuples comme peu éloignés d'un état de barbarie. Comment des hommes peuvent-ils s'appeler civilisés, quand leur conduite dans la rue force une femme modeste à sortir sous la protection d'un laquais armé d'une canne (si elle est assez riche pour payer une telle escorte), ou (si elle est pauvre), d'arracher le seul domestique de sa famille à ses occupations, pour la garantir des insultes qu'elle peut rencontrer dans la rue?

— En vérité, mon frère, je suis bien loin d'approuver de pareilles choses; et j'ai souvent senti le désagrément d'être femme, quand je me promenais dans le jardin des Tuileries ou dans le parc de Versailles. J'ai été suivie parce que j'avais un petit pied, et particulièrement par les officiers de cavalerie qui ne manquent jamais de rôder autour d'une femme et de la regarder jusqu'à lui faire perdre contenance, comme s'ils cherchaient à reconnaître une vieille connaissance.

— Pensez-en ce que vous voudrez, ma bonne sœur, des officiers tels que ceux que vous venez de décrire, assez lâches pour incommoder une femme dont la faiblesse leur assure l'impunité, feraient une triste figure en présence de l'ennemi; car les hommes qui montrent beaucoup de courage là où il n'y a pas de danger sont ordinairement les plus mauvais soldats. Les hommes braves sont modestes, et les hommes modestes protégent les femmes, et ne les insultent jamais. Si j'étais législateur, ces petites offenses seraient punies par la loi; et si j'étais femme, un homme convaincu de s'en être rendu coupable trouverait ma porte fermée, quels que fussent d'ailleurs son rang et sa position dans la société.

— La question de culpabilité, dit madame de

Belrose, devrait être décidée par un tribunal où les femmes seraient juges, et sur le simple témoignage de la partie offensée.

— Sans doute, reprit le baron; ils seraient traités comme ces cochers de fiacre qui sont arrêtés pour leur insolence sur la plainte de la première personne assez amie du bon ordre pour les traduire devant la justice.

— Si vous étiez souverain de Paris ou de Londres, mon frère, vous priveriez un grand nombre de vos sujets de leur principale occupation.

— Dieu merci! répondit le baron, nous vivons au Canada où de pareilles impertinences recevraient leur châtiment.

Madame de Belrose, déterminée à ne pas le céder à son frère, lui répliqua :

— Lorsque vos Canadiens vont à Paris, tout corrompu que vous le supposez, leurs parens et leurs amis ont beau leur parler dans leurs lettres du bonheur de la vie champêtre, et de la liberté des forêts, ils pensent que l'Opéra, le Palais-Royal, les jardins publics, les caricatures et les petits pieds qu'ils admirent sont choses bien plus agréables que les austères, délices de leur pays natal.

Le baron ne pouvait conscienscieusement rien

répondre à cela; car les séductions de cette ville enchanteresse, où l'on peut se procurer tout ce que l'on désire, l'avaient retenu loin de sa famille pendant plusieurs années de sa jeunesse, années dont il avait depuis bien souvent regretté la perte.

ch
me
ble
ten
sai
plu
cic
de
Hu

CHAPITRE XIII.

Oh ! shame to manhood, and opprobrium
More to France than all her losses and defeats.
COWPER.

Honte des ames viriles ! Outrage pour la France, plus cruel que ces pertes et ses défaites !

Les habitans du château se rendirent dans la chambre d'Eustace : ils le trouvèrent d'une humeur fort gaie, malgré la douleur causée par sa blessure à la jambe. La conversation ne roula longtemps que sur cet événement, et Mathilde paraissait disposée à louer le courage du jeune officier plus encore que son adresse dans ce genre d'exercices. Ce fut une occasion pour madame de Belrose de renouveler la vieille histoire des chasses de saint Hubert, de parler de l'ancien temps, et d'entre-

tenir ses auditeurs des anecdotes d'une cour où elle avait vécu. Une fois, dit-elle, elle avait attiré l'attention du roi, mais son amie, madame d'Etioles, mieux connue sous le nom de duchesse de Pompadour, l'avait préservée par sa présence des importunités du monarque.

Des contemporains ont attribué la liaison de cette dame avec Louis XV à des intrigues de cour, et ils ont défiguré toutes les circonstances qui y donnèrent lieu ; mais madame de Belrose, alliée de M. d'Etioles, et amie de sa femme, avant sa grande fortune, se proposa de corriger toutes ces erreurs, en rapportant les faits dont elle-même avait été témoin. Le baron était fatigué d'avoir entendu déjà raconter ces histoires trois ou quatre fois. Mais il pensa que ce bavardage pourrait distraire de Courcy, et il engagea lui-même madame de Belrose à commencer sa narration. Cette anecdote est une forte preuve du pouvoir d'un monarque absolu en France, de l'impunité avec laquelle, au mépris de tous les droits, il peut violer les convenances les plus sacrées ; nous la rapporterons donc telle que madame de Belrose la raconta.

Lenormand d'Etioles, l'un des hommes les plus heureux de France, avait une fortune considérable, un esprit généreux, élevé et hospitalier.

Aucune dépense ne lui coûtait pour rendre sa maison agréable; et comme elle était située sur le bord de la forêt du Lys, où les princes de Condé chassaient habituellement le cerf et le sanglier, d'Etioles avait quelquefois l'honneur de les recevoir avec les nobles gentilshommes de leur suite. C'était un charmant lieu de rendez-vous, et les convives illustres y venaient sans cérémonie, regardant leur visite comme un acte de condescendance qui indemnisait amplement leur hôte des dépenses occasionées par ses collations magnifiques. D'Etioles n'était pas noble, et ne pouvait par conséquent recevoir à son tour, des chasseurs aristocrates, cette hospitalité qu'il leur prodiguait. Néanmoins ces jeunes gentilshommes étaient sûrs de trouver en lui un ami dont la bourse leur était toujours ouverte, quand leur revenu ne pouvait suffire à leurs dépenses. Ils dînaient chez lui secrètement; et pour que ces visites ne fussent pas la cause de quelques critiques d'étiquette, ils recommandaient à d'Etioles d'acheter à la cour une place de *pousse-fauteuil* ou de *valet-de-garderobe*. Mais celui-ci n'était pas ambitieux; l'indépendance de la vie privée lui plaisait, et il ne voulut même pas rechercher une alliance qui lui donnât plus de prétentions à la noblesse que sa naissance ne lui per-

mettait d'en avoir. Le premier gentilhomme d'une famille n'était pas, selon lui, plus noble que ses ancêtres; son père avait été banquier; il résolut donc de rester dans la classe où il était né, et où il avait fait fortune. Plusieurs partis lui furent présentés; il aurait pu épouser la fille du marquis de***, qui n'avait pas de fortune et qu'un léger défaut dans la taille et des marques de petite vérole empêchaient en outre de trouver une alliance convenable à son rang. D'Etioles préféra s'unir à une femme de son choix, et bientôt la beauté et les perfections de mademoiselle Poisson le décidèrent en sa faveur. Assurément si la grâce, les talens et la beauté peuvent suppléer aux quartiers de noblesse, mademoiselle Poisson les possédait à un degré bien rare en notre pays.

Mon mari était parent éloigné de M. d'Etioles, et comme nous les voyions souvent, j'eus l'occasion d'admirer cette femme brillante, même à sa toilette, où les beautés et les défauts ne peuvent se dissimuler. Elle était gaie et capricieuse; ses grands cheveux châtains descendaient jusqu'à ses pieds, souvent elle s'amusait à les laisser retomber autour de sa personne, et elle les appelait alors son écran. Réellement ils ressemblaient à un écran de soie, aussi brillant que de l'or poli. Ses grands yeux

étaient de la couleur de ceux que les poètes donnent à Minerve; sa peau était blanche comme du satin, sa voix douce et harmonieuse. Il y avait quelque chose de fier dans sa bouche et dans son nez. Madame d'Etioles était la plus belle personne de France, et notre bonne mademoiselle de Clermont avait coutume de dire que, si elle eût été *bien née*, rien ne lui aurait manqué.

Son mari possédait un vaste domaine et un beau château près de Melun, sur les bords de la Seine. Ce domaine touchait à la forêt de Sénart, où le roi venait souvent chasser le cerf; et quoique M. d'Etioles n'osât jamais paraître à ces fêtes sans être invité, néanmoins les dames avaient la permission de suivre la chasse dans leurs voitures. Un jour madame d'Etioles était placée à l'entrée d'un bois au moment où le roi passait : ce fut l'origine de sa faveur.

Quatre magnifiques chevaux gris étaient attelés à son carrosse, et attirèrent d'abord l'attention de sa majesté de notre côté. Le roi jugeait sans doute, à la vue d'un aussi bel équipage, qu'il appartenait à l'un des princes. Il vint vers nous, et était même sur le point de me parler, car il m'avait souvent vue chez le prince de Condé, dont le comte de Belrose était aide-de-camp. Mais bientôt toute son at-

tention se reporta sur madame d'Etioles, à laquelle il dit : « Je ne savais pas, madame, que la présence de la beauté honorerait aujourd'hui notre chasse.

— Sire, nous sommes sans doute des indiscrètes. » Telle fut sa courte réponse, mais en parlant elle avait montré les plus belles dents qu'on puisse imaginer.

Le roi s'était éloigné en parlant à voix basse à son écuyer. Un instant après, celui-ci se dirigea au galop vers notre carrosse, et demanda le nom de madame d'Etioles. Cette circonstance suffit pour me convaincre que le roi avait été réellement frappé de sa beauté, et à notre retour j'adrèssai à ce sujet des complimens à M. d'Etioles qui parut moins content que je ne l'aurais cru. Dix jours après, une réunion nombreuse avait été invitée à dîner chez lui. J'en faisais partie, avec mon mari, qui était comme je vous l'ai dit, parent éloigné de d'Etioles; car, malgré la noblesse de M. Belrose et la différence de notre rang, je pouvais, sans blesser les convenances, être liée avec sa femme. Les manières et le ton de celle-ci n'étaient plus les mêmes qu'autrefois, et elle traitait ses convives avec un air de protection qui convenait mal à une personne de sa classe. Elle parlait de la routine ennuyeuse de la

vie domestique, et du bonheur de ceux qui étaient admis à la société intime du roi. Enfin, personne ne pouvait deviner la véritable cause de ce changement; moi seule je la connaissais, ne l'attribuant cependant qu'aux remarques du roi, excitées autant par la beauté de ma parente que par son brillant équipage. M. d'Etioles s'amusait des folies de sa femme, croyant qu'elle ne cherchait qu'à tourner en ridicule des usages de la classe supérieure. Plusieurs fois elle m'appela « *ma chère*; » et, comme la duchesse de Clermont me l'a souvent répété après la publicité de ce grand événement, j'aurais dû voir, si j'eusse été plus fine, que déjà elle pressentait la faveur royale, et que la tristesse de M. d'Etioles en était une preuve évidente; dans la suite j'eus la conviction que le pauvre homme n'avait pas été consulté.

— En effet, dit Eustace, la réserve dans cette circonstance était essentielle à l'exécution des projets du roi.

— Au contraire, répondit madame de Belrose; d'Etioles aurait montré moins de répugnance, si le roi lui avait fait l'honneur de le consulter; mais sa majesté n'avait l'intention de lui donner aucun titre, quoiqu'il voulût faire sa femme duchesse. Enfin, la journée se passa fort agréablement; et,

comme le lendemain était un jour fixé depuis longtemps pour une chasse du roi dans la forêt de Sénart, madame d'Etioles nous retint pour voir sa majesté.

Je remarquai, avant notre départ, qu'elle avait tout disposé pour que chaque dame se rendît à la chasse dans sa voiture, et que l'ordre fut donné aux domestiques de se diriger vers un lieu de rendez-vous situé dans un endroit de la forêt, fort éloigné de celui où nous avions déjà vu le roi. Nous entendîmes le son des cors et les cris de la meute, mais le roi ne vint pas. Après avoir longtemps attendu, et quand tout fut rentré dans le silence, nous revînmes au château.

Nous arrivâmes plus tard qu'à l'ordinaire; M. d'Etioles et quelques-uns de ses amis nous attendaient avec impatience; on servit immédiatement le dîner. Madame d'Etioles était la seule qui manquât. Son mari parut de mauvaise humeur: au moment où il allait envoyer un seigneur pour aller la chercher, le carrosse de Madame rentra par la porte du parc. Quelques minutes après ce même carrosse passa devant les fenêtres du salon, mais il était *vide!* D'Etioles, alarmé, sortit pour demander des nouvelles de sa femme; tout le monde avait les yeux fixés sur cette voiture; chacun put voir dis-

tinctement le cocher, qui mit ses doigts sur sa bouche en recommandant le silence à son maître, et passa rapidement sans autre réponse. Aussitôt d'Etioles rentra d'un air de triomphe; et, après avoir salué ses convives, il dit à haute voix : « Madame d'Etioles vous prie d'excuser son absence; *elle dîne avec le roi*, et elle est allée à Versailles dans la voiture de sa majesté.

Nous l'entourâmes aussitôt pour apprendre les particularités de cet événement extraordinaire. Le comte de Belrose, mon mari, fils de l'ancien gouverneur de la Bastille, était un homme d'une grande finesse; et, pour que M. d'Etioles n'oubliât pas cette prison réservée aux maris jaloux, il lui demanda, d'une manière significative, s'il avait été depuis peu de temps dans le faubourg Saint-Antoine. Cette phrase imposa silence à chacun, et l'on se mit à table, en causant de sujets tout-à-fait étrangers à l'événement de la journée.

J'ai souvent entendu louer mon mari, continue madame de Belrose, de la présence d'esprit qu'il avait montrée en cette occasion, et la duchesse de Clermont m'a répété que le prince son frère ayant été instruit de cette preuve de sagesse et de jugement, ne fit plus rien sans l'avoir consulté.

— Vous avez remarqué, dit Mathilde à sa tante,

que M. d'Etioles, parent de mon oncle Belrose, n'avait choisi sa femme que pour sa beauté; telle est sans doute la cause de l'indifférence avec laquelle il supporta sa perte.

— Au contraire, il l'aimait passionnément, et pendant plusieurs mois il refusa de voir ses amis, et s'enferma dans son château. Toutes ses connaissances blâmèrent le roi. L'affliction de ce pauvre homme était si profonde que la nouvelle de son chagrin parvint à Versailles : long-temps ce fut le seul sujet de conversation dans les cercles de la cour. Mais les agens secrets du roi trouvèrent bientôt un remède à ses maux. D'Etioles reçut l'ordre de se passionner pour un nouvel objet, ou au moins d'affecter une grande tendresse pour quelque personne connue. Une danseuse de l'Opéra, fort en réputation, lui fut indiquée comme devant remplacer madame d'Etioles, et bientôt il eut le choix ou de prendre cette femme ou de passer le reste de sa vie à la Bastille; le premier lui parut plus convenable. Il eut de cette fille de l'Opéra deux enfans, qu'il fut obligé de légitimer.

— Et comment des enfans nés hors du mariage peuvent-ils être rendus légitimes? demande Mathilde avec naïveté.

—Très-facilement, ma chère : cette danseuse était

allemande; dans ce pays il suffit d'avoir un petit jardin pour être baron, et elle trouva sans peine un pauvre baron de sa famille qui l'épousa : moyennant une somme considérable payée par d'Etioles, consentit même à se déclarer le père de ses deux enfans. Ils furent donc enregistrés sous son nom sur l'état civil de l'église de Royaumont.

— Mais nous arrivons à la partie la plus intéressante de l'histoire de ce pauvre d'Etioles.

Allons, très-bien, dit le baron qui s'était presque endormi, pendant que les jeunes gens prêtaient la plus grande attention à cette histoire.

— Cette Allemande était d'une beauté remarquable, et trois ou quatre ans après sa liaison avec d'Etioles, sa bonne conduite et son attachement pour celui-ci et pour ses enfans, enfin, sa grâce et l'élégance de ses manières, lui firent une sorte de réputation. Peu à peu ce pauvre homme oublia sa femme. Les dames ne venaient jamais à ses réunions : cependant sa maison était remplie d'artistes, d'hommes de lettres, et de toutes les personnes à la mode. Il passait, comme à l'ordinaire, quelque mois de l'automne dans son château de Melun. Se promenant un jour en voiture découverte dans les avenues de la forêt, il vit le roi passer, suivi d'une foule de

gentilshommes. La plupart connaissaient d'Etioles, et ils s'arrêtèrent sous prétexte de lui parler, mais dans le seul but d'examiner sa maîtresse. Chaque favorite a toujours des ennemis à la cour, et bientôt ceux de madame de Pompadour déclarèrent que sa beauté ne pouvait pas être comparée à celle de la femme que d'Etioles avait choisie pour la remplacer.

Une période de quatre années était bien longue pour captiver un homme tel que Louis XV, et comme madame Pompadour se souvenait d'avoir lu dans un bon livre « qu'il ne fallait pas croire à la parole des rois, » elle s'alarma lorsque sa majesté exprima le désir de voir cette fille de l'Opéra, cette femme si admirée. Elle envoya un messager à d'Etioles pour l'avertir qu'il n'avait plus d'autre chance pour conserver sa maîtresse que de se retirer à son château de Baillon, en disant dans le public qu'il retournait à la ville. Il eût pu profiter de cet avis, mais il aimait mieux contrarier sa femme. Il répondit au messager qu'il serait heureux de contribuer une seconde fois aux plaisirs du roi, et qu'il ne quitterait pas son château.

Néanmoins il décampa, et vécut dans la retraite jusqu'à la mort de sa majesté.

— Le roi était un monstre, et d'Etioles un poltron, dit Mathilde.

— Louis XV a perdu le Canada, ajouta le baron en poussant un soupir.

— Cependant, mon cher baron, dit Eustace, votre condition actuelle ne me paraît pas devoir être regrettée. Ne préférez-vous pas un gouvernement de liberté rationnelle, et sous lequel votre honneur et votre dignité sont à l'abri de ces violences outrageantes que madame de Belrose vient de décrire ?

Madame de Belrose, à laquelle cette observation était indirectement adressée, et piquée d'ailleurs de cette comparaison entre un roi anglais et français, se disposait à défendre les enfans de Saint-Louis.

— Votre roi, dit-elle, est un bon *bourgeois*, sans pouvoir et sans représentation, si je ne me trompe, et ses sujets ne sont pas aussi dévoués que le peuple français.

— Notre affection pour le roi, répondit Eustace en souriant, n'est pas exagérée en Angleterre comme en France. Comme le premier de l'état, son rang et son pouvoir sont déterminés par la loi ; et comme particulier, il ne pourrait aussi impunément violer le toit sacré d'une chaumière. Un paysan

anglais exercerait lui-même sa vengeance sur l'homme qui aurait insulté sa femme ou sa fille, quel que fût d'ailleurs son rang, et sans craindre d'être mis dans une bastille.

— Dans chaque pays, dit Mathilde, il y a des individus qui prennent soin de veiller eux-mêmes à leur honneur; car on ne peut outrager impunément l'homme qui n'est pas effrayé de mourir en défendant sa dignité personnelle. Si les hommes voulaient en général résister à l'exercice immoral du pouvoir, ceux qui sont destinés à gouverner la société deviendraient plus circonspects dans l'usage qu'ils font de leur autorité.

— Ma chère enfant, répondit le baron, cela dépend surtout des usages et de l'éducation d'un peuple. De ce qu'un roi n'a pas au-dessus de lui d'autre pouvoir, de ce que dans un gouvernement libre, comme celui de l'Angleterre, les droits individuels sont respectés, il ne faut pas en conclure que le chef de l'état est un despote. Les disciples fanatiques de la liberté ont produit plus de maux dans une seule année, qu'un seul tyran tel que Néron. Les victimes du despotisme sont peu nombreuses, en comparaison de celles d'un gouvernement furieux, anarchique, composé des élémens les

plus grossiers de la société, dirigé seulement par les passions, et ne respectant aucune supériorité. Nos pères en France n'ont pas toujours été sages et vertueux; mais, en comparant la masse générale du bonheur dont a joui notre peuple avec celui des époques les plus glorieuses des gouvernemens républicains ou démocratiques, nous ne devons pas regretter d'avoir la France pour patrie. Il n'y a pas de tyrannie plus atroce que celle de ces marchands de systèmes, qui, médecins empiriques, traitent la société comme des animaux sur lesquels ils feraient des expériences, au nom de ce qu'ils appellent *principes*. Leurs fausses théories sacrifient le bonheur du moment à un espoir incertain et éloigné de perfectionnement. Qu'en pensez-vous, capitaine de Courcy? L'Angleterre n'était-elle pas aussi puissante et son peuple aussi heureux sous les règnes d'Alfred et d'Elisabeth que du temps de là république? Et vos paysans sont-ils moins malheureux depuis qu'ils peuvent se vanter de ne plus dépendre du seigneur voisin? Les rois ont-ils donc créé l'inégalité des conditions, et ceux qui leur font ce reproche ne devraient-ils pas plutôt s'en prendre à la Providence? Si chaque chose dans la nature est composée d'élémens divers et inégaux, les maux qui sont la conséquence de cette organi-

sation peuvent-ils donc être éloignés par ceux qui cherchent à réunir toutes ces inégalités autour d'un étendard commun? La différence des conditions est peut-être un mal, mais il faut la mettre au rang des autres infirmités auxquelles l'homme doit se résigner.

— Mon frère, dit madame de Belrose, vos opinions sont celles que le prince de Condé exprima un jour en entendant ses gentilshommes critiquer la conduite d'un maréchal de France. Celui-ci menaça Baron, le fameux acteur, d'administrer sur ses épaules vingt coups de canne, s'il persistait dans son refus de réciter des vers devant un cercle assemblé pour l'entendre; effrayé de la menace, Baron se prêta de bonne grâce à ce qu'on lui demandait, et chacun fut enchanté.

Cette citation heureuse excita un rire général, et madame de Belrose le regarda comme une marque d'approbation pour ses opinions favorites.

Le petit cercle se sépara vers la fin de la soirée. Mathilde se retira pour réflechir aux différens sujets qui avaient été discutés, et son premier sentiment fut celui de la reconnaissance pour son père, qui l'avait instruite de ses devoirs d'après un système plus éclairé que celui de sa tante.

CHAPITRE XIV.

Physicians wisely make a speech,
Or to the food their fingers reach,
When silence would increase the ill,
Or abstinence their patients kill.

ROSE GARDEN.

Le médecin juge-t-il que l'abstinence va tuer son malade, ou que le silence aigrira sa douleur? Il se hâte de lui donner des alimens ou de lui faire un beau discours.

Les manières polies et élégantes du capitaine de Courcy laissèrent dans l'ame de Mathilde une impression agréable, sinon profonde. La description que fait Goldsmith du maître de la terre, lorsqu'il dit que l'homme porte l'orgueil sur son front et la domination dans ses yeux, eût convenu au jeune capitaine, si beaucoup de bon sens, de calme, de douceur et d'affabilité, ne s'étaient pas mêlés à ces nuances mâles et fortes.

Pour les plaisirs et l'agrément des salons, se dit

Mathilde, je préfère mes concitoyens; ils étudient d'une manière plus assidue l'art de se rendre agréables; ils attachent plus d'importance aux manières aisées, gracieuses et polies, et leur éducation est surtout dirigée vers les connaissances brillantes; ils sont enfin formés pour la société; mais pour compagnon de chaque jour, pour la constance et le dévouement dans toutes les différentes positions de la vie, je choisirais un Anglais bien élevé et d'une haute moralité

Les anciens préjugés de Mathilde, en faveur de ses concitoyens, cédaient pour la première fois à l'influence que le jeune homme exerçait sur elle.

Tandis qu'Eustace occupait ainsi sa pensée, le jeune Anglais tâchait de se rendre compte des impressions qu'elle lui avait fait éprouver pendant la soirée. Elle possède, se disait-il, l'élégance et les grâces de sa nation, jointes au bon sens et aux vertus solides des femmes de mon pays; si son cousin, qui semble destiné à être le compagnon de sa vie, est capable de l'apprécier, il sera un heureux mari; s'il est au contraire stupide ou vicieux, elle sera pour lui une femme bien incommode.

Il éprouvait la curiosité la plus vive de connaître toutes les particularités relatives à cet heureux cousin, et s'il n'avait pas craint d'exciter les soupçons

et de s'abandonner à la discrétion d'un homme imprudent et bavard, il aurait écrit à son ami Thornword, qui connaissait tous les habitans de la colonie et les affaires de chacun d'eux. Mais il ressentait déjà un trop grand respect pour Mathilde pour l'exposer à devenir le sujet des propos qu'on pourrait tenir sur son compte; et rien peut-être ne saurait prouver plus hautement l'amour qui commençait à naître dans son cœur, que la crainte qu'il avait d'entendre prononcer le nom de Mathilde par une bouche indigne.

Le premier effet d'un amour tendre et vertueux est d'éveiller dans l'ame toutes les émotions délicates et généreuses, et le philosophe qui prétendait qu'un homme sérieusement amoureux devenait incapable de commettre une action basse, n'était pas éloigné de la vérité. Quoique Eustace eût pu facilement obtenir toutes les informations qui l'intéressaient, relativement à la famille d'Argenteuil, et à la personne choisie par le baron pour devenir l'époux de sa fille, il ne pouvait se résoudre à livrer ses secrets sentimens au vulgaire. Bellegarde, qui ne soupçonnait pas même que l'indisposition de l'officier étranger pût être un motif pour suspendre les courses habituelles de sa maîtresse, se présenta selon sa coutume pour recevoir ses ordres. Il la

trouva pensive et préoccupée; mais elle lui répondit avec tant de douceur et d'affabilité qu'elle ne se sentait aucune disposition à sortir qu'il osa insister un moment.

— Il fait beau temps, madame; tout vous annonce une promenade agréable; votre cheval et vos épagneuls sont prêts.

— Je ne monterai pas à cheval aujourd'hui, Bellegarde: mon père a besoin de moi; j'ai des lettres à écrire, et d'ailleurs je ne me sens nullement disposée à me distraire.

L'Indien s'inclina profondément, et sortit.

Dès que Mathilde se trouva seule, elle se mit à s'examiner elle-même. Pourquoi, se dit-elle, suis-je triste et inquiète? Je n'ai aucun motif pour interrompre mes occupations ou mes amusemens habituels; je n'ai aucun devoir à remplir; je ne puis être d'aucune utilité au jeune officier, je ne puis pas même le visiter jusqu'à ce soir. Mais c'était en vain qu'elle cherchait à détourner sa pensée de la chambre du malade, elle revenait sans cesse sur les expressions, les regards et les opinions du capitaine de Courcy. C'était le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu, et peut-être le seul qui eût jamais fait un moment impression sur elle. Peu accoutumée à interroger son cœur, elle était incapable de

se rendre compte de ses sensations. L'intérêt que lui inspirait sa famille et les objets qui l'entouraient, dans un lieu aussi solitaire que le lac des Deux-Montagnes, n'avait jamais suspendu un seul moment ses courses, ses promenades et ses études; ce n'étaient donc pas eux qui l'avaient rendue sérieuse, pensive, mélancolique et désireuse de repos. Elle n'avait pas une idée distincte de sa situation; c'étaient les premiers effets d'un sentiment nouveau et inconnu.

Mathilde avait fait, à l'aide de bons maîtres, de grands progrès dans la littérature. Elle avait une excellente mémoire, un goût délicat, et une imagination poétique. Elle en avait donné plusieurs preuves par des odes qu'elle avait composées pour célébrer les anniversaires de la naissance de sa tante ou de son père; mais quoique le baron fût enchanté par la grâce et l'harmonie de ses vers, il n'encourageait jamais de semblables efforts, et y répondait toujours par ces paroles froides d'un académicien français: Qu'est-ce que cela prouve? Il dirigea sa fille vers des études plus sérieuses, et à dix-huit ans elle était déjà versée dans les littératures française, anglaise et italienne; et elle pouvait citer, dans toutes les occasions, des passages propres à rendre la conversation agréable et instructive. Mais tout

cela avait cessé de lui plaire, et le temps qu'elle n'employait pas à converser avec le jeune étranger qui lui semblait si aimable et si accompli, lui semblait perdu.

Dans les rapides momens qu'Eustace avait passés auprès d'elle, il avait eu peu d'occasions de déployer toute les ressources d'un esprit hautement cultivé; mais il y avait dans ses expressions une éloquence, et dans ses raisonnemens une force et une variété qui ne pouvaient manquer de lui plaire et de la captiver. Elle désirait que les heures s'écoulassent rapidement et amenassent l'instant de se réunir.

Nous laissons à deviner à nos lecteurs la cause de ce changement subit dans les habitudes de notre jeune et innocente habitante du château d'Argenteuil. Nous craignons bien que l'amour n'ait ému ce cœur jusqu'alors accessible seulement à l'affection filiale, et à un sentiment général de bienveillance. Les Indiens nous apprennent que, quand un daim a reçu une légère blessure, il quitte le troupeau, cherche la solitude et vit dans la tristesse. Nous sommes loin de vouloir établir un parallèle; mais il est certain que Mathilde demeura dans son appartement seule et pensive le reste de la journée.

Elle jetait les yeux sur son album, essayait de lire

et changeait souvent de livre : peut-être s'abandonnait-elle à ses réflexions, et en était-elle elle-même effrayée ; peut-être, en s'éveillant de sa rêverie, était-elle peu satisfaite des songes de son imagination. Mais ce sont là des secrets de boudoir dans lesquels il n'est pas nécessaire de s'initier pour l'intelligence de notre histoire.

Eustace s'abandonnait à des réflexions de même nature, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée du chirurgien du château, qui venait panser sa blessure. La curiosité et le caractère liant et communicatif du docteur égalaient au moins son talent, et procurèrent au malade une heure entière de distraction.

Il parla avec un air de supériorité des cures qu'il avait faites, et de la vénération que tous les habitans du pays avaient pour lui ; mais il s'étendit surtout sur ses rapports avec le baron et sa famille. On eût pu croire que, par son jugement et sa sagacité, il était devenu le guide de toutes les actions de la vie du vieux gentilhomme.

— Avec l'aide de Dieu, capitaine, dit le docteur, j'ai depuis vingt ans conservé toute la famille en bonne santé, et sans mes soins la jeune demoiselle aurait depuis long-temps suivi sa mère au tombeau. Elle était très-délicate quand elle était en-

fant, et notre climat, capitaine, est très-pernicieux pour les jeunes filles; elles sont sujettes à toutes sortes de maladies et à la phthisie pulmonaire. Elle eut, à la mort subite de sa nourrice, une attaque d'*atrophia ablactarorum*, et ces attaques, capitaine, sont souvent fatales.

— Docteur, dit Eustace, l'efficacité de vos ordonnances est hautement prouvée par la santé brillante de la jeune demoiselle.

— Vous avez raison, capitaine; mais j'ai tout fait par amitié pour le baron, et j'espère vivre assez long-temps pour soigner les enfans de sa fille.

Ces dernières paroles ramenaient la conversation vers un sujet qu'Eustace s'empressa de saisir.

— Il est très-probable, docteur, que vous soignerez ses enfans, à moins qu'elle n'ait une aversion pour le mariage; car elle est maintenant d'un âge à rendre la chose possible avant votre mort. Et cependant il me semble que, dans un lieu aussi retiré, il ne sera pas facile de trouver un parti digne de cette jeune personne.

— Oh! quant à cela, capitaine, le parti est déjà trouvé.

— Déjà! Elle est bien jeune, docteur, pour avoir pris une résolution pareille.

— Capitaine, elle n'a jamais rien décidé là-des-

sus; elle n'a même jamais été consultée. Le baron l'accoutume à croire qu'une jeune personne de qualité ne prend un mari que pour conserver son rang dans la société et soigner sa fortune : aussi, comme il n'a pas de fils, il a adopté son neveu, qui est destiné à devenir l'époux de Mathilde et à perpétuer le nom et les priviléges de sa famille. Ce jeune homme est maintenant en Angleterre. Il n'aime pas la solitude et les plaisirs de la vie champêtre; c'est ce que vous appelez un joyeux compagnon.

Eustace était déjà beaucoup trop intéressé à la conversation, et s'apercevant que le docteur n'avait besoin que d'être encouragé, il poussa ses questions un peu plus loin.

— Le jeune cousin destiné à devenir l'époux de Mathilde, demanda-t-il au docteur, est-il tel que son père le désire?

— Le baron ne manifeste pas son opinion à ce sujet, répondit le chirurgien. Il est nécessaire que cette union ait lieu; car il n'a pas d'héritier, comme je vous l'ai déjà dit, et si les vœux intéressés de son neveu étaient exaucés, le mariage ne serait pas longtemps retardé; mais il y a quelques obstacles que le temps aplanira.

— Quelques différences par rapport à la fortune,

dit Eustace, dont la curiosité n'était pas satisfaite.

— Je vois, répondit le docteur, que vous avez entendu parler de ce jeune homme à Mont-Réal : soit dit sans vous offenser, capitaine de Courcy, il a emprunté aux militaires les goûts les plus insensés. Dissiper une belle fortune en chevaux de course, en paris de boxeurs et en bons dîners, c'est là tout ce qu'il sait. Il regarde ses propres concitoyens comme des gens grossiers : aussi donne-t-il ce qu'il appelle de nobles repas aux officiers de sa connaissance. Après avoir perdu son argent au jeu, il est devenu l'humble compagnon d'un homme d'un rang distingué qui lui donne l'espérance d'obtenir une place en Angleterre, où il vit maintenant comme il peut. Le pauvre jeune homme a répandu le bruit qu'il quittait sa patrie pour aller occuper un poste éminent en Angleterre; mais la vérité est que M. de Bertinval était honteux de l'état de pauvreté auquel il s'était réduit, et qu'il ne se décida à partir que parce qu'il ne pouvait pas trouver plus long-temps les moyens de continuer à vivre d'une manière brillante avec les jeunes officiers de Mont-Réal. Il espère aujourd'hui acquérir de nouvelles habitudes, et profiter des leçons que l'adversité et un état médiocre doivent donner dans un pays étranger. A ces conditions, son oncle réalisera tou-

tes les promesses qu'il lui a faites relativement à son héritage et au mariage projeté.

— Permettez-moi de vous le demander, docteur, dit Eustace, la jeune personne connaît-elle les particularités qui concernent son futur époux?

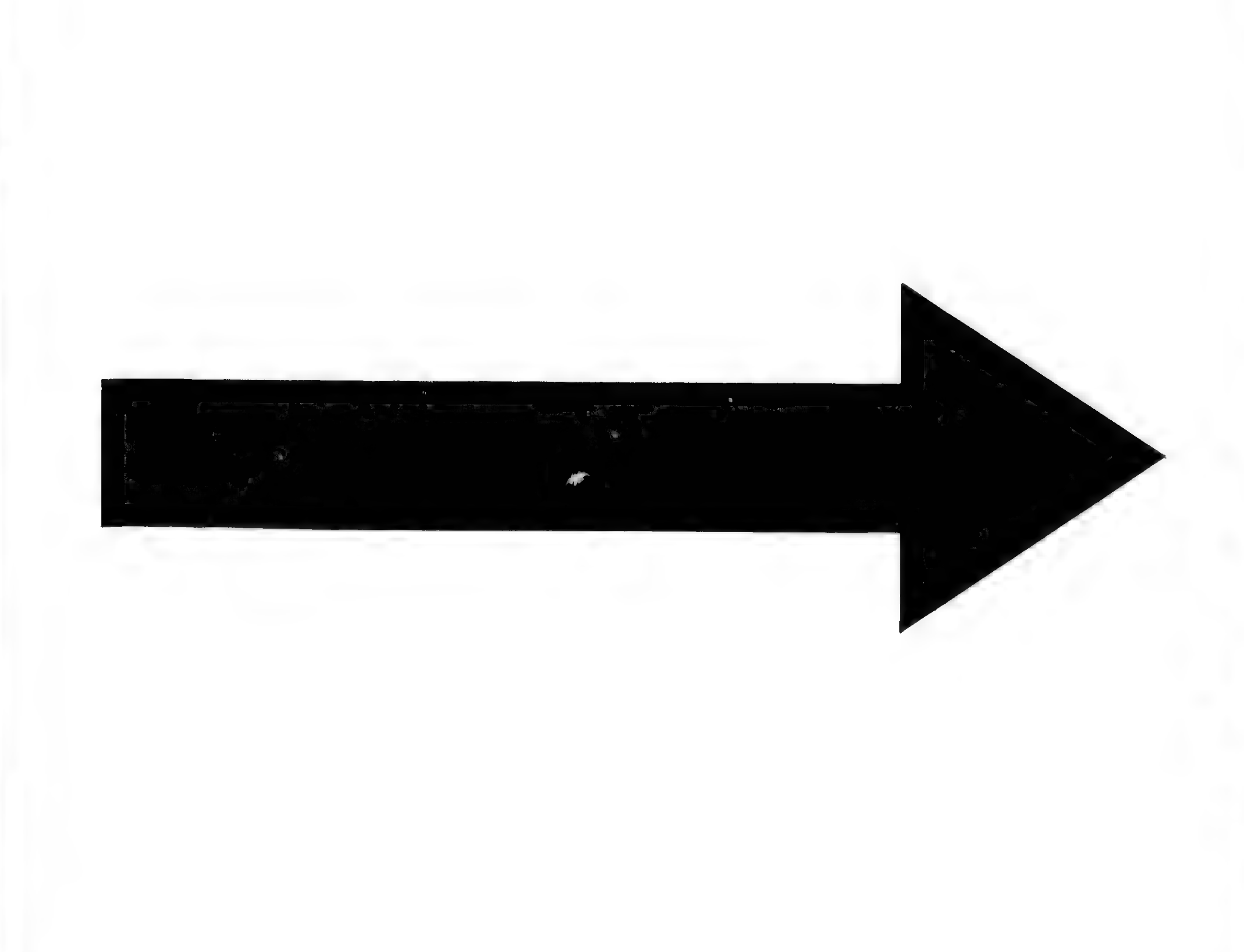
— Elle sait seulement qu'il a dissipé sa fortune ; mais elle n'a eu aucune occasion de juger de son caractère et de ses penchans. Le baron lui-même n'en est que très-imparfaitement instruit, vu sa vie retirée et son peu de méfiance. Le neveu est venu rarement au château depuis qu'il est sorti d[illegible] fance; mais depuis plusieurs années on a [illegible] lui des lettres très-satisfaisantes pour la famil[illegible]

— Ainsi donc, docteur, son manque de fortune ne semble pas un empêchement aux yeux de la jeune personne ?

— Non, capitaine, elle ne ferait aucune attention à sa pauvreté, si elle trouvait en lui des qualités de cœur; mais elle lui abandonnerait la moitié de l'héritage de sa famille plutôt que de l'épouser si elle concevait une mauvaise opinion de ses principes.

— Sans doute elle l'aime, puisqu'elle ne s'oppose pas au projet de son union avec lui ?

— Je ne saurais vous le dire, capitaine. C'était un bien beau jeune homme avant qu'il partît pour



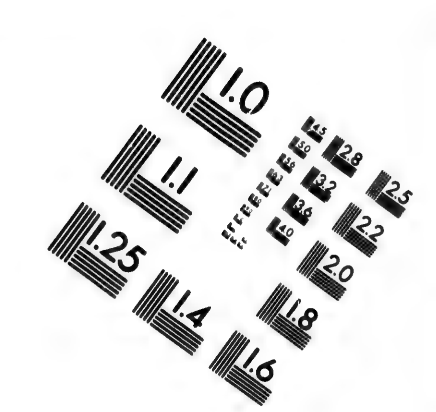
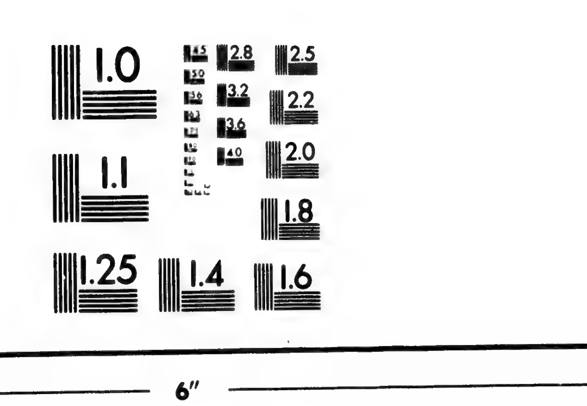


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

l'Europe ; mais comme elle était alors trop jeune pour penser qu'il serait un jour son époux, il est probable que la conquête de son cœur reste encore à faire.

— Bien certainement le jeune cousin est aimé de tous les autres membres de la famille ?

— Oui, capitaine, à l'exception du chapelain le père Le Clerc, qui hausse toujours les épaules quand il l'entend nommer ; mais comme le baron est décidé à mettre son projet à exécution, le chapelain ne sera pas consulté.

Eustace, ayant obtenu toutes les informations dont il avait besoin, remercia le docteur de sa longue visite, et lui promit de suivre ses ordonnances pour le traitement de sa blessure.

Seul, il s'abandonna de nouveau à ses réflexions. Quel dommage ! se dit-il, qu'une si belle et si intéressante créature devienne la propriété d'un pareil homme, par le simple droit d'un contrat, où probablement, quoi qu'il en puisse être, ses goûts et ses affections ne doivent entrer pour rien. Ma position ne me permet pas de songer au mariage ; si elle me le permettait, je ne désirerais rien tant que de me rendre digne d'un pareil trésor ; car je trouverais bien difficilement une compagne qui m'aimerait, qui sympathiserait avec moi et me conso-

lerait durant le cours de la vie; dont l'estime et l'approbation seraient la plus douce récompense de mes efforts, et dont la société ferait le plus grand charme de mon existence.'

Mais mon métier est la guerre; mon épée est le seul bien que je possède, et elle n'a encore moissonné aucun laurier qui me rende digne de posséder Mathilde d'Argenteuil. Je ne suis qu'un étranger dans la maison de son père; et la société de cet ange pourrait bientôt éveiller en moi des émotions peu conformes à mon honneur, à ma position et à mes devoirs envers une famille dans laquelle je suis traité avec tant de bonté.

Il y a faiblesse à céder à une passion quelconque; mais céder à l'amour serait un crime dans ma position, surtout si je croyais possible de faire partager mes sentimens. Eh quoi! pourrais-je prononcer un mot ou former un désir qui pûtdéranger les projets de cette noble famille? Loin d'Eustace de Courcy cette indigne pensée. Je suis leur ami, et dans mes rapports avec eux, leur bonheur et non le mien doit être mon guide; ce sentiment est mille fois plus élevé, plus pur et plus désintéressé que celui que toute autre femme peut inspirer.

Je serai avec Mathilde circonspect et réservé;

mon amour sera sans danger pour elle; il ne paraîtra qu'une simple amitié.

Eustace combattait par cette héroïque résolution le premier effet d'une passion à laquelle il était difficile, sinon impossible, qu'il échappât, à son âge, et devenu l'ami, le commensal de la jeune fille.

CHAPITRE XV.

> Aud hope, life's checkering moonlight, smiled asunder
> Tho doubts, that cloud-like, o'er luin songht to roll.
>
> BULWER.
>
> L'espérance argentait de ses rayons pâles les nuages qui s'amoncelaient sur sa vie, comme les clartés de la lune se jouent sur les flots qu'ils bigarrent

Après le dîner, toute la famille passa dans la chambre d'Eustace, et Mathilde, devenue maintenant plus familière avec lui, prit une grande part à la conversàtion. Voulant corriger ou rectifier ses propres opinions, elle compara la littérature de son pays avec celle de l'Angleterre.

—Je préfère vos poètes aux nôtres, capitaine de Courcy, lui dit-elle, à l'exception cependant de vos auteurs dramatiques. J'admire Shakspeare, mais ses beautés peuvent à peine racheter les choses gros-

sières et triviales auxquelles elles sont mêlées. Il est pénible et dégoûtant de chercher des diamans dans la boue, dont une partie s'attache toujours aux mains, quelque peine qu'on prenne pour l'enlever. Je suppose que vous donnez à Milton le premier rang parmi les génies qui ont illustré leur pays, et cependant il y a dans son grand poème des passages indignes de lui et du sujet même. Comment peut-il envoyer le Messie chercher dans une armoire du ciel un compas pour tracer son ouvrage? Comment peut-il déguiser Lucifer en crapaud, et faire tirer le canon dans le ciel! Vient ensuite le mariage de la mort avec le péché, et les serpens qui naissent de cette belle union. La vanité nationale peut orner de pareilles choses des plus belles couleurs, mais elles sont ignobles en dépit des préjugés et de la popularité. Je ne trouve aucune de ces licences grossières et barbares dans les écrits de nos premiers poètes français. Ils ont, si vous voulez, moins de majesté, moins d'étendue de génie, ou peut-être leur langue leur offre moins de ressources que la vôtre, plus riche et plus grave, n'en fournit à vos écrivains. C'est pour cela, sans doute, que nous manquons de monument littéraire dans l'ordre le plus élevé de la poésie, à moins que vous ne nous permettiez d'appeler *la Henriade* un poème épique. Pope est

de tous vos poëtes celui que l'on aime le mieux en France; son vol est élevé et soutenu, et dans les divers sujets qu'il a traités, il a toujours acquis la plus grande gloire littéraire. Si une femme ne devait savoir qu'une seule langue, je choisirais l'anglais, particulièrement pour sa littérature romancière, qui exerce une si grande influence sur les mœurs de la société. Vos contes sont fort supérieurs aux nôtres, qui sont à la fois ennuyeux et indécens, et qui, loin de contribuer à former l'esprit, ne servent qu'à le corrompre. Une femme ne peut avouer qu'elle les a lus, sans rougir comme si elle avait commis une offense contre les bonnes mœurs et la religion; tandis que la plus grande partie de vos écrivains de romans s'appliquent à inspirer la vertu, et à la faire triompher dans toutes les circonstances où ils la mettent aux prises avec le vice et les passions. Mais je vous fais part des idées de mon père, bien plus que des miennes propres sur les romans français; il m'a toujours dit que les mieux écrits d'entre eux étaient grossiers et indécens; et comme nous ne recherchons pas ce que nous ne désirons pas connaître, j'en ai à peine quelques-uns dans ma bibliothèque.

—Je ne puis mieux défendre notre poëte national contre ce que vous en pensez, répondit Eustace,

qu'en vous citant ce que dit un de nos plus grands moralistes anglais, qui appelait ses défauts des taches dans le soleil. Shakspeare vivait dans un temps où les mœurs autorisaient une grande partie de ce qui est répréhensible dans ses écrits. Le vice alors était sans voile et n'en était que plus hideux. S'il avait violé les lois de la décence littéraire, sanctionnée ou plutôt imposée par le goût et l'opinion du public, il n'aurait pas été l'auteur favori d'une reine pudique, par l'ordre exprès de qui il écrivit une de ses pièces les plus remarquables. Quant aux passages puérils du *Paradis perdu*, Milton, comme Homère et Virgile, sommeillait quelquefois. Horace même, le plus correct de tous les anciens poètes, nous parle des mauvais dîners qu'il fit durant son voyage, et de la querelle qu'il eut avec le grossier Popilius, dont les paroles sont, dit-il, de *pus* et de vinaigre; et quand il dit à César que, s'il le place parmi les poètes lyriques, il frappera les étoiles de son front sublime, nous devons lui pardonner de pareilles absurdités échappées à sa plume dans l'ardeur de la composition.

Mathilde, comme toute femme bonne et bien élevée, désirait complaire à son hôte; elle s'était cependant aventurée sur un terrain glissant, car il est presque aussi dangereux d'attaquer les auteurs

favoris que l'honneur national; mais il y avait dans sa critique un tel esprit de bonne foi et d'impartialité, qu'Eustace oublia dans son admiration pour elle toute susceptibilité nationale.

Pendant tout le temps que dura l'indisposition d'Eustace, ses amis passèrent les soirées dans sa chambre, et lorsque sa blessure fut guérie, il était déjà devenu aussi intime avec eux que s'il était né dans le château. Chaque entrevue qu'il avait avec Mathilde laissait dans son ame une impression plus profonde. Cette jeune fille le charmait et le captivait chaque jour davantage. Il tâchait de se convaincre lui-même, par tous les sophismes que l'amour nous suggère pour nous mieux tromper, que ce qu'il éprouvait pour elle n'était que de l'amitié. Néanmoins, il était triste, inquiet et irrésolu; car le temps qu'il pouvait raisonnablement passer au château approchait de sa fin. Dans de pareilles circonstances, un homme peut se rendre facilement compte de ce qu'il éprouve; mais Eustace avait résolu de n'être pas amoureux, et ne voulait seulement pas s'avouer à lui-même que sa répugnance à quitter le château avait quelque cause plus forte que sa volonté et sa raison. Il sentait qu'il avait beaucoup perdu de sa gaieté et de son enjouement; il devenait embarrassé quand il parlait à Mathilde,

son esprit s'écartait souvent du sujet de la conversation; et ses discours décousus et irréguliers étaient trop fréquemment ce qu'on appelle à si juste titre en France à bâtons rompus. Mathilde ne tarda pas à s'apercevoir de l'effet que sa présence produisait sur le jeune officier. Dans l'intention d'éloigner toute espèce de doute de son esprit, elle tâcha de l'amener à parler de sa maison, de sa famille, et de sa profession; mais rien ne put le déterminer à s'expliquer librement, et il osa encore moins laisser entrevoir la cause de ses distractions et de sa mélancolie. Il était dans une fausse position. Il résolut enfin d'en sortir en faisant un effort sur lui-même, et comme on avait annoncé que son régiment serait passé en revue la semaine suivante, il déclara courageusement qu'il était indispensable pour lui d'y paraître à la tête de sa compagnie.

Cette décision soulagea un instant son cœur, et, fier de son triomphe, il descendit le grand escalier et entra dans le parc. C'était sa première sortie hors des murs du château depuis qu'il avait été blessé; il fut gaiement complimenté par Bellegarde à qui il communiqua l'intention où il était de se rendre à Mont-Réal. Le brave Indien avait oublié les sentimens de jalousie nés des préférences que Mathilde avait semblé avoir pour Eustace, et il

lui proposa de le conduire dans son canot par les *rapides* de la rivière Noire, comme le moyen de transport le moins fatigant et le plus commode. De Courcy accepta la proposition avec plaisir, et pendant la conversation d'une heure qu'ils eurent ensemble en se promenant dans le parc, il conçut une haute opinion de l'intelligence et des principes du jeune sauvage, qui se sentit, de son côté, disposé à aimer et à admirer le jeune officier beaucoup plus que tous les autres blancs qu'il avait vus chez son protecteur.

Madame de Belrose ne tarda pas à venir le rejoindre. Elle entra en conversation avec Eustace, en lui parlant du malheur qui l'avait privé des plaisirs ordinaires de la campagne.

— Il a mis fin aux plaisirs de la chasse, répondit de Courcy, mais il a plus fait que m'en indemniser en m'attirant les bontés et les attentions des aimables habitans de ce château.

— Je suis fâchée que le rétablissement de votre santé ne serve qu'à nous priver sitôt de votre compagnie.

— Un plus long séjour, madame, ne me rendrait notre séparation que plus cruelle, et comme militaire, je dois être honteux de la répugnance avec laquelle je retourne à mes devoirs.

—Très-bien, monsieur, c'est fort aimable de votre part, d'autant plus que notre genre de vie n'offre aucune distraction.

— Il est conforme à mes goûts et à mes penchans, madame, et, comparé à la routine monotone d'une ville de garnison, c'est un vrai paradis.

— Un paradis un peu désert; mais dans quelques mois il sera un peu plus animé; et, maintenant que vous êtes l'ami de la maison, je vous en dirai la cause.

— Je la devine, peut-être, dit Eustace vivement agité, et s'efforçant pour cacher son émotion.

— C'est très-probable, capitaine. Chacun connaît les intentions de mon frère; mais s'il m'avait permis de conduire ma nièce en France, j'aurais trouvé un bien meilleur parti pour une jeune personne de son rang et de sa fortune.

—Si le choix que son père a fait s'accorde avec ses goûts et ses inclinations, elle peut, madame, jouir d'un bonheur plus réel dans ce lieu retiré où elle exerce une autorité presque royale avec tant de bonté et de douceur, que dans le cercle plus étendu d'une vie brillante, où la vertu est tournée en ridicule, et où le plaisir et l'intrigue bannissent le contentement et la tranquillité du cœur d'une femme vertueuse.

— Vraiment, capitaine de Courcy, vos idées sont de l'autre monde : les jeunes filles se marient pour jouir de leur liberté, pour éviter de donner du scandale, et entrer dans la société; et je suis bien sûre que mon neveu ne se résoudra jamais à passer sa vie dans cette Arcadie du nord, à dîner avec le curé et le docteur du village, à régler les différends survenus entre ses fermiers, et à élever de petits citoyens pour sa majesté britannique. Mais voici Mathilde, je vous laisse achever votre promenade.

— Vous nous quittez donc après-demain, capitaine de Courcy, dit l'aimable jeune fille; le lac des Deux-Montagnes n'a pas assez de charmes pour vous retenir plus long-temps sur ses bords.

—Ma destinée en a ainsi ordonné, mademoiselle, et cependant je vous prie de croire que je les quitte avec beaucoup plus de regrets que ne devrait en avoir un homme à qui sa profession semble interdire toute espèce d'affection.

— Mais vous reviendrez bientôt, dit-elle en effeuillant une rosesur laquelle elle avait les yeux fixés tandis qu'elle parlait.

— Un militaire ne peut jamais se flatter de jouir long-temps de la société de ses amis. Mille événe-

mens peuvent disposer de moi d'une manière toute différente de celle que je voudrais, et cependant, dit-il en hésitant, si je pouvais faire ce que je désire, je passerais ma vie ici. C'est une existence digne d'envie.

— C'est ce que j'ai dit mille fois à ma tante; mais elle soupire après la France, elle compare l'aspect de nos forêts et notre vie sauvage avec les jardins enchantés de Versailles et de Chantilly, et l'année passée, elle ne nous a parlé que de son désir de reprendre un jour ses habitudes favorites.

—Elle m'a donné quelques raisons de croire que c'est ce qu'elle fera, sinon tout de suite, du moins avant quelques années. Elle suppose que des arrangemens de famille la forceront à quitter le Canada; mais jusque-là, elle pense que son devoir est de rester auprès de sa nièce.

Ce moment était plein d'intérêt; et Eustace, regardant attentivement Mathilde, cherchait à découvrir ce que sans doute il aurait été malheureux d'apprendre.

—Elle est trop bonne, trop inquiète sur mon sort, dit Mathilde, et l'un des effets de sa sollicitude est de tourmenter sa nièce et de se tourmenter elle-même pour rien.

Ce n'était point là précisément la question sur laquelle Eustace désirait que Mathilde s'expliquât. Il fit un grand effort sur lui-même, et dit :

— Il est impossible, mademoiselle, qu'elle se montre indifférente sur un sujet d'une aussi grande importance que votre futur établissement.

— Mais je suis l'être le plus heureux de la terre, et ma tante devrait réfléchir qu'il ne peut y avoir de motif pour changer une condition où l'on n'a rien à désirer. Mon père me laisse entièrement maîtresse de mes actions. Dans cette retraite, je ne suis pas obligée de régler ma conduite d'après les mille et une lois que la société a imposées à ceux qui la composent. Je ne puis, il est vrai, espérer que mes parens vivront toujours, et c'est ce qu'ils font valoir pour m'engager à épouser mon cousin que je connais à peine; mais tout cela, selon mon opinion, doit se rapporter à mon bonheur, et je n'en connais pas encore de plus grand que celui dont je jouis.

— Ainsi, lui dit Eustace, votre cœur semble peu porté à seconder les projets de votre famille?

— Mon cœur n'est pour rien dans tout cela. Mon cousin Bertinval m'est entièrement indifférent. J'ai été habituée à croire qu'il serait un jour mon époux,

et que mon cœur ne devait pas être consulté sur un pareil sujet; mais je me rappelle à peine la personne de mon cousin, et je n'ai pas encore examiné sérieusement si je dois adopter ou rejeter ce dogme de l'autorité paternelle qui donne le droit de disposer d'un enfant comme de tout autre objet dont on est propriétaire. Tout ce que je sais est que je suis parfaitement contente, et qu'aussi long-temps que je resterai dans la même position, je ne serai pas du tout portée à risquer un bien positif à la poursuite d'un bien imaginaire.

— C'est penser très-sagement, dit Eustace, et si j'avais le bonheur d'être votre frère, je vous seconderais de tout mon pouvoir.

— Vous avez donc assez d'amitié pour moi pour consulter ma satisfaction personnelle plus que les vues froides, mais peut-être raisonnables, de mon père?

— Bien certainement, si j'ose prendre la liberté de l'avouer.

— Et pourquoi n'avoueriez-vous pas ce que vous pensez? dit la franche et innocente jeune personne.

— Votre père pourrait désapprouver une pareille indiscrétion, et y attacher une importance que vous n'y voyez pas.

— Ainsi donc, monsieur, personne ne doit s'intéresser à moi, qu'il n'ait au préalable demandé la permission de ma famille. Cela est trop rigoureux. Mon père vous a présenté comme son ami, j'approuve son choix, et quand vous retournerez à votre garnison, n'oubliez pas les habitans de ce lieu sauvage.

Il prit sa main et la porta à ses lèvres : il était trop vivement ému pour parler, il craignait d'en trop dire pour le repos de l'être angélique qu'il avait sous les yeux, et d'ailleurs la pureté de ses intentions lui imposait le silence.

Peut-être quelques-uns de nos lecteurs seront-ils assez sévères pour blâmer Mathilde de la manière dont elle se comporte avec de Courcy; nous les prions de se rappeler le caractère plein de franchise et l'éducation libérale de la noble fille de d'Argenteuil, à qui l'on n'avait pas appris à déguiser ses pensées. Lorsque nous considérons l'impression favorable que l'esprit et la personne d'Eustace avaient faite sur elle, nous devons être étonnés qu'elle ait gardé tant de réserve. Mais il est probablement dans la nature de la femme, quelque simple et innocente qu'elle puisse être, de se montrer avare des preuves de tendresse qu'elle est le plus portée à donner. Elle en avait dit assez pour empêcher le désespoir de s'emparer de l'ame de de Courcy; et où

le désespoir ne peut entrer, l'espérance commence à naître.

Le caractère indépendant de Mathilde, sa profonde indifférence pour le succès du plan que son père avait conçu pour son établissement, et la possibilité que bien des accidens imprévus vinssent s'y opposer, formaient dans un horizon éloigné un arc-en-ciel dans les couleurs duquel Eustace apercevait de quoi se réjouir et prendre courage. Etrange contradiction du cœur humain, que de rechercher ce qu'il n'oserait accepter si on le lui offrait, que de soupirer après une position totalement incompatible avec celle où nous nous sommes volontairement placés nous-mêmes, et de demander au ciel ce *cruel quelque chose* après lequel on soupire, et dont la possession ne manquerait pas de nous inspirer de nouveaux projets et de nouveaux désirs!

Eustace avait blâmé les officiers ses confrères de s'être mariés; il regardait l'état militaire comme incompatible avec la vie domestique, et leurs devoirs comme étant diamétralement opposés; il s'était fait à lui-même l'application de ses principes; il avait résolu de chercher la gloire dans la carrière des armes : et cependant les charmes de l'intéressante Mathilde lui avaient fait oublier toutes ses sages résolutions. Il croyait ne ressentir que de l'amitié

pour elle; mais à vingt-deux ans ces deux sentimens ne se confondent-ils pas? Une pareille erreur est si commune, que nous devons excuser de Courcy; il n'est pas le premier dont les bonnes intentions aient fait capitulation fort dangereuse avec l'amour.

---

de
ca
ch
au
de
co
In
re
vie

CHAPITRE XVI.

Row, brothers, row, the stream runs fast,
The rapids are near, and daylight's pass'd.
MOORE, *Canadium boat-song*.

Ramez, frères, ramez! le courant est rapide! le jour fuit! le péril approche; la cataracte est voisine.

De Courcy prit congé de la famille d'Argenteuil de la manière la plus amicale, et se plaça dans un canot sous la direction de Bellegarde, d'un vieux chef de sa tribu et de deux hommes accoutumés au maniement des pagaies, qu'on emploie au lieu de rames sur les rivières du Canada, comme plus convenables aux bateaux légers et peu solides des Indiens, que le mouvement des rames ferait chavirer, quelque adroitement qu'on pût s'en servir. Le vieux chef donna le signal en agitant sa pagaie au-

dessus de sa tête, et la légère barque fendit la surface des eaux avec une rapidité incroyable. Ces bateaux sont facilement submergés : aussi Eustace s'aperçut-il bientôt qu'il ne pouvait, sans le plus grand danger, faire le moindre mouvement; il voyait au loin le château se perdre dans l'horizon, et tournait les yeux avec un tendre intérêt vers les dernières chaumières qui ornaient les bords du lac. Plus d'une fois il soupira, en regrettant que la Providence ne lui eût pas donné une de ces modestes habitations avec Mathilde pour compagne, et un cœur exempt d'ambition pour rendre une pareille existence digne d'envie; mais il tâchait de réprimer ses propres désirs comme indignes de l'un et de l'autre, et s'abandonnait à des réflexions propres à le réconcilier avec son état. Il passa quelques heures plongé dans sa méditation, sans paraître entendre les chants de bateliers, ni s'apercevoir des progrès de leur course, jusqu'au moment où il fut rappelé à lui-même par la rapidité du courant, et le bruit des vagues qui se brisaient autour de la frêle embarcation, avec autant de rapidité que cent ruisseaux qui se précipiteraient dans le même bassin. Le courant semblait animé d'un esprit de destruction, et comme l Indien qui était placé au devant de la barque en tournait la

proue contre chaque vague qui roulait vers elle, et menaçait de s'y briser, sa course semblait être arrêtée par une force qui la pressait également de tous les côtés; elle paraissait renfermée dans un cercle, du centre duquel elle paraissait ne pas pouvoir sortir. Bellegarde était assis à l'extrémité du canot, et comme le péril et le bruit des vagues paraissaient, aux plus intrépides Indiens, suffisans pour mettre à l'épreuve le plus ferme courage, le malin jeune homme observait attentivement la contenance de de Courcy pour tâcher d'y découvrir quelques signes de crainte; mais il paraissait immobile comme une statue de bronze. Au milieu de ce danger, la barque fut poussée en avant à travers les vagues par le cours naturel de la rivière, qui semblait réagir sur elle avec une nouvelle force, et, au bout d'une cruelle demi-heure, le péril était passé; ils suivirent enfin le courant redevenu paisible, comme des hommes qui se réveilleraient d'un songe terrible.

— Nous avons eu une rude traversée, dit Eustace.

—Je m'étonne, lui repondit Bellegarde, que vous vous soyez montré si indifférent aux périls que nous avons courus. Avec des gens étrangers à la navigation de ce passage, ou avec un bateau assez

pesant pour ne pas obéir de suite à l'impulsion de la pagaie, ce serait s'exposer à une mort certaine que de vouloir le tenter. Plusieurs de vos concitoyens, plus téméraires que prudens, sont maintenant des débris de cadavres ballottés au milieu des gouffres et des rochers de ce dangereux passage; mais nos Indiens y sont habitués, et il leur arrive rarement de périr en le traversant. Plus loin la rivière se précipite avec encore plus de rapidité, et nous ne devons pas même approcher de ce lieu; il y a tout à côté un petit havre où nous aborderons, et d'où nous transporterons notre barque jusqu'au pied de la cataracte. J'espère que nous l'atteindrons avant la nuit.

Tandis que la barque continuait à sillonner la surface unie des eaux, Eustace ordonna aux Indiens de se rafraîchir, et leur abandonna les diverses provisions qu'il avait apportées avec lui. Bellegarde ne voulut pas s'opposer aux libéralités de de Courcy; mais il n'en montra pas moins son mécontentement de voir la bouteille de rum abandonnée à la discrétion des bateliers. Ils burent sans ménagement, causèrent bruyamment et finirent par se calmer. L'Indien placé à la tête de la barque pour découvrir l'entrée du petit havre s'était endormi, et Bellegarde, se confiant dans sa vigilance, resta dans

un état de sécurité jusqu'au moment où il s'aperçut que le canot était emporté avec la rapidité de l'éclair. Il avait souvent fait le voyage, et ne se rappelait pas avoir rencontré le moindre courant rapide après avoir passé les tournans; mais bientôt, convaincu par le bruit lointain de la cascade que tout n'était pas dans l'ordre, il appela le guide pour lui demander s'il était près du port. Le malheureux, réveillé en sursaut, s'aperçut qu'il en avait dépassé l'entrée, et, un nuage qui cachait la lune s'étant dissipé, il vit ses rayons se réfléchir sur la terrible cataracte dont l'approche entourée de rochers faisait jaillir des flots d'écume; il jeta un cri perçant, et, dans la secousse que la rapidité de son mouvement donna au bateau, il tomba par-dessus le bord et disparut. Ses deux compagnons, qui se virent alors entraînés à une perte inévitable, firent des efforts désespérés et vains pour résister à l'impétuosité du courant. Ils ne pouvaient que ralentir et non arrêter la marche du canot, et dans l'affreuse conviction que, la minute suivante, ils auraient cessé de vivre, ils laissèrent tomber les pagaies de leur mains déjà paralysées par la crainte.

— Nous sommes perdus, dit Bellegarde. Capitaine de Courcy, donnez-moi votre main, que

nous ne nous séparions pas. Eustace, sans rien lui répondre, saisit la sienne avec fermété.

— La barque touche! suivez-moi à l'instant! s'écria le brave jeune homme; nous devons nous arrêter où nous trouverons du fond. Et ils s'élancèrent aussitôt.

Un roc pointu avait percé le centre du canot, et la force du courant le faisait tourner tout autour comme sur un pivot. Les deux amis, car le danger commun les avait rendus tels, se cramponnèrent aux bords escarpés du roc qui s'élevait seulement de quelques pouces au-dessus de la surface des eaux, et là, se voyant en sûreté, ils tentèrent d'arrêter la barque ou d'attirer à eux les deux hommes; mais ces malheureux avaient perdu la tête, et ne pouvait s'aider d'aucune manière, ils furent entraînés vers l'abîme qui les engloutit, et la chute du canot, mêlée à leurs cris et au bruit de la cascade, parvint aux oreilles d'Eustace et de son compagnon.

Le roc sur lequel ils s'étaient réfugiés était d'une forme conique; et, s'étant un peu remis de leur émotion, ils s'y assirent pour se reposer. Les eaux, comme nous l'avons observé, n'étaient pas profondes, le temps était très-chaud, et s'il s'était offert à leur imagination quelque moyen d'atteindre le ri-

vage, leur position aurait été supportable. De Courcy fut le premier à rompre le silence.

— Comment vous trouvez-vous, Bellegarde, après avoir si miraculeusement échappé à la mort?

— A la fois malheureux et coupable d'avoir perdu le vieux chef de la tribu, et de vous avoir proposé de retourner par eau plutôt que par terre. C'est un bien triste événement. Notre peuple me blâmera d'avoir permis à ces hommes de boire des liqueurs spiritueuses, au moment où ils avaient besoin de tout leur sang froid pour éviter un grand danger. Je perdrai ma réputation, et comment oserai-je jamais me présenter devant ma maîtresse et le baron, supposé (ce qui, pour moi-même, m'est fort indifférent) que nous réussissions à trouver un moyen de nous sauver?

— Brave jeune homme, dit Eustace, je partage la douleur que vous éprouvez de la mort de votre vieux chef et de celle des deux jeunes gens; mais les hommes meurent partout, et quand leur mort est le résultat de leurs vices ou de leurs folies, nous devons les plaindre, sans en faire tomber le blâme sur nous-mêmes. D'ailleurs, ne suis-je pas, dans cette circonstance, plus coupable que vous? J'ai donné de l'eau-de-vie à ces hommes sans me rappeler que les Indiens ne mesurent la capacité

qu'ils ont d'en supporter les effets, que d'après la quantité qu'ils peuvent en obtenir. Mais laissons là les discours de morale et songeons à notre salut. Y a-t-il sur ces rivages quelques habitans qui puissent venir à notre secours?

— Oui, mais comment nous tireraient-ils d'ici? Je pourrais peut-être nager jusqu'au rivage, en dépit de la rapidité du courant; mais je vous ai donné ma main, je vous ai dit que nous mourrions ensemble, et je ne vous quitterai pas, lors même qu'il me serait possible de me sauver.

—Il n'en sera point ainsi, mon brave ami, lui répondit Eustace : si par votre adresse à nager vous pouvez sauver votre vie, et que je me trouve incapable de vous suivre, je me soumets à la volonté du ciel, qui a permis que ce malheur m'arrivât, peut-être dans des vues sages que je ne puis pénétrer.

— Jamais, dit Bellegarde d'une voix forte et pleine d'énergie, jamais Bellegarde ne déshonorera ses ancêtres et n'emportera le nom de lâche dans la tombe, en abandonnant l'homme qui s'est confié à lui. J'ai lu que des commandans de vaisseaux anglais se sont fait couler à fond avec le navire qu'ils ne pouvaient sauver, après avoir vu l'équipage en sûreté dans les chaloupes. Hélas! que ne

m'a-t-il été permis de sauver mes compagnons et d'aller rejoindre les ames de mes braves aïeux, qui n'auraient alors aucun reproche à faire à leur indigne fils.

En disant ces mots, il paraissait suffoqué de douleur, et Eustace, pour le consoler, lui déclara qu'il aimerait mieux périr avec lui que de faire violence à des sentimens aussi exaltés que généreux.

— Attendons jusqu'au jour, ajouta-t-il, nous pourrons mieux juger alors notre position, et la résolution que nous devons prendre.

Suivant l'exemple de plusieurs auteurs renommés, nous pourrions laisser nos deux jeunes amis dans cette situation périlleuse, et appeler l'attention de nos lecteurs sur des scènes moins intéressantes, dans le but de rendre notre histoire plus dramatique; mais nous narrons des faits réels et non des choses imaginaires; et nous sommes ennemis de toute cette tactique littéraire qui lasse la patience du lecteur sans ajouter le moindre intérêt à la narration.

Les eaux n'étaient pas assez froides pour mettre en danger la vie de deux jeunes gens pleins de force et de vigueur. Ils supportèrent leur mésaventure avec patience jusqu'au point du jour, et alors ils tournèrent avec impatience leurs regards vers le

rivage. Le pays était peu habité : ils n'aperçurent rien que l'ombre immense des forêts. En face d'eux écumait la cataracte, et le courant se précipitait si rapidement de chaque côté qu'il aurait été impossible, même à un épagneul de Terre-Neuve, de gagner le rivage avant d'avoir été ballotté par le premier jet de la cascade. Que faire? La Providence semblait les avoir abandonnés. La matinée s'écoulait sans leur offrir une lueur d'espérance. Bellegarde était morne, silencieux, et par fois irrité; il revenait sans cesse sur la faute qu'il avait commise, bien innocemment sans doute, mais dont il ne se blâmait pas moins. A la fin, il se tourna vers son compagnon, et lui dit d'un ton déterminé :

— Capitaine de Courcy, ma résolution est prise; je veux tenter de gagner le rivage; mon succès dépend d'une expérience qui n'a pas encore été faite. Si la rivière est trop profonde pour me permettre de parvenir à gué un peu plus haut, où je pourrai prendre une direction qui me conduira au rivage, ma dernière heure est arrivée, et je vais rejoindre mes compagnons; mais si je puis remonter le courant seulement de trente pas, je suis sauvé. J'ai mesuré la distance de l'œil; je connais mes forces, et maintenant je vous supplie de me permettre de vous dire adieu.

De Courcy connaissait assez ce jeune homme extraordinaire pour être convaincu que (selon l'expression des Indiens, lorsqu'ils ont résolu de tenter une action périlleuse) il avait *fait l'abandon de son corps;* et comme son projet était le plus raisonnable que l'on pût concevoir, dans une position qui ne permettait pas de choix, il lui tendit la main en signe de consentement. Bellegarde la prit, la serra avec affection, et la pressa contre ses lèvres, en le regardant d'un air ému; mais ce regard n'exprimait que de la pitié pour de Courcy. Il se laissa ensuite glisser doucement le long du rocher: il trouva du fond. Les eaux formaient un reflux bien au-dessus de la place qu'il venait de quitter, aussi n'eut-il aucun obstacle à vaincre, et continua-t-il de marcher avec la plus grande précaution, ayant de l'eau jusque par-dessus les épaules; mais étant parvenu à un second rocher, autour duquel se repliaient les deux courans, il trouva la résistance trop grande pour en triompher. Eustace le suivait de l'œil avec anxiété, et le voyant disparaître sous les eaux, le désespoir s'empara de lui et lui ôta presque les forces de se soutenir; mais Bellegarde n'avait plongé qu'à dessein, et en dépit du courant il avait atteint le second rocher: il gravit, et agitant son bras au-dessus de sa tête, il s'écria :

— Victoire !

— Pas encore, pas encore, mon brave compagnon ! dit Eustace, soyez prudent.

Bellegarde s'arrêta un moment pour reprendre ses forces et examiner les différentes chances de salut qui se présentaient à lui. L'eau lui parut s'élever moins haut, et il continua à marcher en évitant soigneusement les courans qui coulaient avec rapidité de chaque côté. Quand il se fut avancé d'environ vingt pas, il n'aperçut plus de rochers ; la rivière devenait plus profonde, et son cours précipité vers la cascade s'opposait à tous les efforts qu'il faisait pour avancer. Alors, cherchant à découvrir le point du rivage le plus rapproché, il réunit toutes ses forces, s'élança vers cet endroit, nagea avec une célérité qui étonna Eustace, et atteignit la rive avant que de Courcy fut revenu de la surprise et de l'admiration que ces efforts de courage et d'adresse avaient excités dans son ame.

Bellegarde disparut, et revint au bout d'une heure, suivi de tous les habitans d'un village voisin. Tandis que les hommes s'empressaient de préparer un canot, et de lier des cordes ensemble, les femmes et les enfans imploraient le ciel à genoux pour la délivrance de de Courcy, qu'ils regardaient encore comme très-incertaine.

Quand on eut préparé une corde d'une longueur suffisante, et qu'on en eut fortement attaché une extrémité au canot, et l'autre à un petit arbre qui se trouvait sur le rivage, Bellegarde s'efforça de persuader à quelques hommes du groupe de l'accompagner pour l'aider à diriger l'esquif vers l'endroit où se trouvait de Courcy; mais ni les menaces, ni les offres d'une magnifique récompense ne purent en engager un seul à s'aventurer dans une expédition aussi périlleuse. Ils alléguaient que la corde pouvait casser, et que le canot pouvait être brisé contre les rochers par la force du courant. Quelques-uns s'imaginèrent qu'en poussant la barque à vide dans différentes positions, elle finirait par atteindre le lieu désigné. Bellegarde voulut retourner seul. La foule tenta de s'y opposer, et particulièrement quelques Indiens qui le connaissaient et qui pensaient qu'ils se rendraient dignes de sa reconnaissance, et de celle de sa tribu, en le forçant d'abandonner une entreprise aussi téméraire.

Il les écouta d'abord patiemment; mais quand il vit qu'ils allaient lancer le bateau sans lui, il tira son poignard et menaça d'en frapper le premier qui tenterait de s'opposer à son dessein. Un cri d'approbation s'éleva parmi les femmes, dont l'en-

thousiasme est toujours plus facilement excité que celui des hommes, et Bellegarde demeura libre de suivre sa volonté, et plaça une longue perche dans son canot; ayant donné la corde à tenir aux hommes qui paraissaient les plus forts, en leur recommandant de manœuvrer comme il le leur ordonnerait du geste et de la voix, il poussa au large. Il dirigea sa barque avec son adresse ordinaire, et, avec l'aide de la perche, il gagna la direction du courant qui coulait près de la roche sur laquelle était de Courcy. A un signal donné, les hommes tirèrent la corde, et Bellegarde, à l'aide de sa perche, fixa son bateau contre la roche, de sorte que Eustace put facilement descendre. Les hommes tirèrent alors la corde avec assez de vitesse pour le ramener à terre, en dépit du courant, qui néanmoins était près d'entraîner la barque.

Les spectateurs de cette scène terrible étaient aussi profondément émus que les acteurs eux-mêmes. Les bois retentissaient au loin des prières qu'ils adressaient à Dieu; et quand le canot toucha le rivage, cent bras s'ouvrirent pour recevoir les deux intrépides jeunes gens. Les bons Canadiens accablèrent Bellegarde de leurs caresses, et les marques d'admiration qu'on lui donna furent la douce récompense de sa noble conduite.

— Vous voilà sauvé, capitaine de Courcy, dit-il, et mon malheur est moins grand que je n'avais lieu de le craindre au lever du soleil.

— Je dois ma vie à ton courage et à ton adresse, brave Bellegarde, lui dit de Courcy, en lui prenant la main; désormais soyons frères et amis, je m'honore de ton affection, et toute ma vie je me trouverai heureux de te prouver combien je t'estime et je t'apprécie.

Des larmes de tendresse brillèrent dans les yeux du jeune Indien, et sa contenance jusqu'alors fière et énergique reprit sa grâce et son aménité naturelles. Les bons Canadiens leur offrirent de venir se rafraîchir et prendre du repos; ils acceptèrent, et la joie brilla pendant le repas. Mais Bellegarde, craignant que la famille du baron ne s'inquiétât d'une plus longue absence, s'empressa de partir pour le château d'Argenteuil, et Eustace ne tarda pas à trouver un guide et des chevaux qui le conduisirent à Mont-Réal.

---

so
et
pé
ba
gr
fid

ho
d'

CHAPITRE XVII.

One while, he spred his arms him fro,
One while ha spred them nye;
And aye! out winne chut lady's love,
For dole now i mun dye.

OLD BALLAD.

Tantôt ses bras se rapprochaient, tantôt ils s'éloignaient. — Hélas ! hélas ! criait-il, pour l'amour de cette dame, faut-il donc que je meure ?

La première chose dont s'occupa de Courcy, à son arrivée à Mont-Réal, fut d'envoyer de l'argent et des cadeaux aux familles des Indiens qui avaient péri dans la traversée. Il envoya à Bellegarde une bague avec un petit médaillon sur lequel était gravé un cœur avec cette devise : « Intrépide et fidèle. »

« Tu mérites bien, de ma part, brave jeune homme, lui écrivit-il, une marque d'estime et d'attachement. Je suis fier de t'appeler du nom

d'ami. Si tu es ambitieux et que ma voix puisse arriver jusqu'au roi que je sers, ton mérite éminent ne restera plus enseveli dans un village obscur, qui est à peine connu au-delà des limites de ton lac favori. Mais continue à veiller sur tes protecteurs ; l'estime et l'amour d'une pareille famille sont probablement plus chers à ton cœur généreux que tout ce que le roi et les gouvernemens pourraient t'accorder ou t'offrir. »

De Courcy s'appliqua de nouveau à remplir sérieusement ses devoirs militaires ; il croyait avoir sacrifié sur l'autel de la gloire l'amour qu'il avait pour Mathilde, et cette idée augmentait son attachement pour sa profession, qui, d'après les événemens politiques, lui promettait d'offrir un plus vaste champ à son ambition, la guerre venant d'être ouvertement déclarée entre l'Angleterre et les colonies américaines du nord.

On avait reçu l'ordre d'exercer les soldats. Tout son temps s'écoulait en marches, contre-marches, exercices à feu, et dans toutes les manœuvres qui préparent les troupes à entrer en campagne.

L'espoir de se distinguer bientôt sur le champ de bataille faisait bouillonner son sang dans ses veines. Il était infatigable dans les soins qu'il apportait à rendre sa compagnie aussi parfaite que

la discipline et le bon ordre pouvaient l'exiger. Peu semblable à la plupart des officiers ses confrères, il avait consciencieusement étudié ses devoirs militaires, et il aurait rougi de se voir dirigé comme une machine, sans savoir pourquoi ni comment. Il ne s'arrêtait pas à examiner si son pays demandait qu'il versât son sang pour une bonne ou pour une mauvaise cause, il s'était engagé à obéir à sa voix, exprimée par l'organe de la constitution; son désir était de mourir ou de se distinguer; et comme les apparences lui promettaient qu'il en aurait bientôt l'occasion, il travaillait avec ardeur pendant le jour, et rêvait la nuit d'amour et de gloire. Je ne tarderai pas, se disait-il à lui-même, à me signaler par quelque action d'éclat, et mon nom parviendra jusqu'à celle que j'aime, environné de nouveaux titres à son estime; elle connaît à peine son cousin, et elle ne l'aime pas; il peut même lui déplaire, et son père ne voudra pas sans doute la tyranniser. De semblables réflexions occupaient sans cesse son esprit, quoique la raison cherchât à les en bannir comme incompatibles avec sa position et ses espérances. Mais, on l'a dit depuis long-temps, là où l'amour établit son empire, la raison perd le sien.

Peu de jours après son retour du lac des Deux-

Montagnes, de Courcy trouva une occasion favorable de satisfaire le désir qu'il avait de connaître Bertinval. Un matin, tandis qu'il se livrait à ses occupations habituelles, il vit entrer chez lui le major, qui, d'un ton dégagé et joyeux, venait l'inviter à déjeuner. — Mon cher Eustace, lui dit-il, un de mes vieux amis vient d'arriver d'Angleterre, un bon, un excellent vivant, qui, comme vous le savez peut-être, a dissipé toute sa fortune en bons dîners et en parties de chasse ; il aime le luxe et la dissipation, et, croyez-moi, vous aurez du plaisir à lui entendre chanter un chanson de table.

— Et j'espère qu'il ne se moque pas de ses amis lorsqu'ils ne sont pas là pour se défendre, dit Eustace en souriant.

— Ah ! vous faites allusion à l'ancienne affaire. Sur mon honneur, de Courcy, vous êtes l'homme le plus mordant que j'aie jamais connu, et si vous n'étiez pas le meilleur camarade du monde, je ne vous pardonnerais pas de vous être fait un duel d'une affaire qui ne regardait que moi seul. Que je meure, si je n'aurais mis l'insolent en pièces ! Mais, en conscience, j'ai oublié ce qui me restait à vous dire. C'est que, voyez-vous, les devoirs de ma charge sont si compliqués !... Ah ! je me le rappelle maintenant ; je vous parlais de mon ami qui vient

d'arriver d'Angleterre; nous avons été bien liés, aussi intimes qu'on peut l'être. Pauvre Bertinval! il ne lui manquait qu'une ou deux qualités nécessaires. Aussi il eut bientôt coulé bas; mais, sur mon ame, il ne s'en affligea pas beaucoup, et il revient aujourd'hui pour épouser une riche cousine qui demeure au lac des Deux-Montagnes où vous avez été dernièrement.

— Que dites-vous? s'écria Eustace; le baron de Bertinval revient pour se marier?

— Eh quoi! mon cher ami, le connaîtriez-vous par hasard? Il vient épouser la jolie fille du vieux d'Argenteuil avec une belle fortune, dont il disposera dès que le vieillard aura fermé les yeux. Je connais tous ses secrets; nous vivions à Londres comme deux frères.

— Vous connaissez donc le père de la future épouse de votre ami, Thornwood?

— Mais oui, un peu. Je l'ai rencontré quelquefois dans le monde. On dit qu'il est orgueilleux comme Lucifer, et riche comme un juif; qu'il se nourrit mal, ne donne jamais à dîner, et mange seul tout le gibier qu'il tue, parce qu'il craint qu'on ne vienne lui enlever mademoiselle Marie (c'est ainsi, je crois, que se nomme sa fille). Bertinval, comme vous le pensez bien, mettra ordre à tout cela, échan-

gera les bois du vieux bon homme contre une belle habitation à Londres, et fera retentir le château des éclats d'une joie bruyante.

— La demoiselle que vous appelez Marie, monsieur Thornwood, est la plus aimable et la plus intéressante jeune personne que j'aie jamais connue, et son père est un parfait gentilhomme, que j'offrirais à tous mes amis comme un modèle de politesse et d'urbanité.

— En vérité, cela serait plaisant! Je dirai à Bertinval qu'il déjeunera avec un rival; il est homme à partager avec vous : laissez-lui prendre la dot, il ne vous disputera pas la demoiselle.

—Mon très-spirituel Falstaff, j'ai maintenant une grâce à vous demander. J'ai été traité de la manière la plus aimable par le baron d'Argenteuil et sa respectable famille, et je n'entends pas....

— Bien, voudriez-vous vous fâcher par hasard? Ne voyez-vous pas que je badine? Vous êtes trop susceptible.

— C'est possible, Thornwood, mais je vous prie de ne jamais prononcer mon nom en parlant de la famille d'Argenteuil, et de ne jamais en parler en ma présence d'une manière légère et inconvenante. Elle est trop respectable pour que l'on se permette de s'égayer à ses dépens à une table d'hôte, et un

homme qui, comme vous, connaît tous les habitans et tout ce qui les intéresse, doit être très-circonspect dans ses paroles, de peur de s'attirer, sans y songer, quelque mauvaise affaire.

— Tout au monde pour vous plaire, mon cher ami! Vous viendrez déjeuner chez moi demain matin, et vous y ferez la connaissance de Bertinval. Ah! j'oubliais de vous dire que j'ai dîné hier avec l'évêque de Québec, un homme très-malheureux, et qui se plaint beaucoup de ce qu'on ne peut trouver dans la colonie de la bonne petite bière; je désire de pouvoir m'en procurer quelque peu pour lui. C'est un gastronome qui reste trois heures à table. Oh! je veux vous le faire connaître.

— Je vous remercie, Thornwood, je ne suis pas gastronome, mais du moins je serai exact.

— Très-bien, sans adieu! Je dirai à Bertinval que vous avez connu son oncle et sa cousine.

— Et vous profiterez ainsi de la première occasion qui se présentera pour me désobliger, et manquer à votre promesse.

— C'est vrai, c'est vrai; je n'y songeais plus. Adieu.

J'aurai donc la satisfaction de voir son cousin, se dit Eustace, quand l'importun Thornwood fut parti. Dieu veuille qu'il ne ressemble pas au por-

trait qu'on vient de m'en faire! Car puisque je ne dois pas espérer de devenir l'époux de Mathilde, mon premier désir doit être que l'homme destiné à un pareil bonheur soit digne de la posséder.

Le lendemain matin, de Courcy se rendit chez le major où il trouva plusieurs officiers de son régiment et un inconnu que Thornwood lui présenta comme son ancien et intime ami le baron de Bertinval; c'était un homme d'environ trente ans, grand et mince, qui paraissait avoir été assez bien, mais une vieillesse prématurée pesait sur lui et flétrissait les grâces de son âge. Il y avait dans toute sa personne un air d'abandon et de nonchalance. A peine parut-il faire attention à Eustace, et après lui avoir rendu son salut, il étendit sa main sèche et maigre vers une tasse de thé qu'un mouvement convulsif lui permit à peine de porter à ses lèvres; sa tête était à demi chauve et le reste de ses cheveux était mêlé de mèches grises : son regard était éteint, et sa conversation celle d'un dandy. Thornwood, qui tâchait toujours d'attirer l'attention de la société sur lui et les personnes titrées qu'il voulait faire passer pour ses amis, entama une conversation avec Bertinval

— Dites-moi, je vous prie, baron, comment avez-vous laissé mon ami le duc? Hébert espè-

re-t-il sortir bientôt de prison et ouvrir les portes du château à ses vieux camarades?

— Je ne connais pas de duc que vous et moi ayons connu en Angleterre, et quant à Hébert, que vous n'avez vu qu'une seule fois dans ma maison d'Hanover-Square, il n'a jamais été en prison depuis que je le connais.

— Vous avez raison, baron, je voulais parler de lord William; mais je ne crois pas vous avoir fait faire sa connaissance.

— Je n'ai pas eu cet honneur, répondit Bertinval, en souriant d'un air dédaigneux, comme s'il avait craint de laisser croire à la compagnie que lui et Thornwood avaient toujours marché de pair. Puis il ajouta : Quelqu'un pourrait-il me donner des nouvelles de mon oncle et du lac des Deux-Montagnes? J'ai été si malade depuis mon arrivée que je n'ai pas pu m'en informer?

— La famille du baron d'Argenteuil se porte à merveille, monsieur, dit Eustace, j'ai eu dernièrement le plaisir de passer quelques jours au château.

— Mais, je vous prie, monsieur, comment avez-vous trouvé les mœurs et les manières de ses vieux habitans? J'oserais jurer que ma tante de Belrose ne vous a point fait grâce de ses histoires de Chantilly, et des chasses de la St-Hubert.

— J'ai trouvé que toute la famille offrait l'exemple de cette dignité et de cette vertu qui, je suis fâché de le dire, sont passées de nos mœurs, sans rien laisser qui les remplaçât. Je préfère l'affectation de manières et l'inflexibilité de principes, que nos pères portaient peut-être à l'excès, à la familiarité triviale et à la fausse bienveillance de notre société moderne. Autrefois les manières polies inspiraient quelque confiance, on savait qu'elles valaient quelque chose : aujourd'hui elles n'ont plus aucune valeur, on les considère comme de la fausse monnaie.

— Mon oncle est véritablement un digne homme, capitaine de Courcy; mais, avec une aussi belle fortune que la sienne, je ne conçois rien de plus singulier que son genre de vie.

—Oh! un peu de patience, dit Thornwood, quand nous serons maîtres du château, nous lui en ferons voir de belles, et nous ferons du jour la nuit !

— Mon cher Thornwood, dit Bertinval, j'ai changé mon plan de conduite ; je dois me corriger et me marier. Mais, je vous en prie, capitaine de Courcy, ma jolie cousine est-elle maintenant une grande fille? Voyons, elle doit avoir dix-huit ans et elle doit être fort jolie : aussi je veux me convertir et obéir à mon oncle.

— Votre cousine est très-jolie, monsieur, et je ne puis que vous féliciter sur le bonheur qui vous attend dans votre alliance avec elle.

— Oui, un délicieux bonheur que celui de la vie des champs, pour un homme qui a connu le monde et qui a mené un grand train ; mais, vogue la galère! comme nous disons quand nous poussons au large.

— Ne voyez pas les choses sous un si sombre aspect, Bertinval, dit l'officier-major, laissez-moi prendre soin de tout cela. Il y aura bonne compagnie au château dès qu'on y fera bonne chère, ainsi ne vous laissez pas aller à la tristesse, et prenez un morceau de cet excellent beefteak : cela réparera vos forces, et dans peu de jours vous aurez oublié les fatigues de votre voyage.

Nous sommes entrés dans les moindres détails de la conversation, afin que nos lecteurs fussent plus à même de juger des différens personnages et de leur caractère; et nous avons suivi en cela la maxime de ce sage Sancho Pança, qui dit que pour juger sainement des hommes il faut les laisser parler eux-mêmes. Celui qui est sincèrement amoureux éprouve toujours une sorte de gêne et d'embarras, quand les circonstances le forcent à parler ou à entendre parler de l'objet de ses affec-

tions. Au milieu d'une société, une seule femme captive bien toute son attention, mais c'est sous le sceau du mystère, et souvent c'est la personne dont il semble le moins s'occuper; elle est à ses yeux quelque chose de trop relevé, de trop divin pour la rendre le sujet d'une discussion familière. Eustace trouva donc le déjeuner fort ennuyeux, et, prétextant quelques affaires, il prit congé du major et du reste de la société. Il voyait en Bertinval un rival dont les prétentions étaient soutenues par le père de sa bien-aimée, mais ce qui le chagrinait bien plus encore, c'était la conviction qu'il avait que jamais un pareil homme ne pourrait faire le bonheur de Mathilde; il voyait cette fille charmante, brillante de jeunesse, d'innocence et de vertu, perdue, sacrifiée par son union avec son cousin que le vice et la débauche avaient flétri avant l'âge. Accablé par ces réflexions, il se jeta sur une chaise et de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

— Je ne puis me résigner, se dit-il, à lui voir épouser un homme incapable d'apprécier son mérite, et de comprendre ses goûts, ses habitudes, ses opinions; un homme envers qui la nature s'est montrée marâtre, et qui la plongera dans une atmosphère de vices et de corruption... Mais non,

cela ne sera pas, cela ne peut pas être! Si le baron d'Argenteuil accorde sa fille à un pareil homme, serait-il mille et mille fois son neveu, il est indigne de mon estime. Mais on le trompe, il ne connaît pas Bertinval. Je m'écarterai de la prudence et de la réserve qui ne sont bonnes que dans les circonstances ordinaires de la vie. Mon devoir, ma reconnaissance, mon amour s'opposent à une pareille union : je mourrai avant qu'elle s'accomplisse. Et, se promenant à grands pas, dans un état d'agitation qu'il n'avait jamais connu jusqu'alors, il sonna son domestique. Le pauvre garçon fut fort alarmé à la vue de son maître, et sa première idée fut qu'il avait reçu quelque insulte et qu'il allait en tirer vengeance.

— Va, lui dit-il d'une voix terrible, va dire au major de venir me trouver.

Bill Holebrook courut remplir les ordres de son maître, et soumis encore à l'influence de la première impression qui s'était emparée de son esprit faible et crédule, il crut qu'il devait demander des pistolets et un second. Le major sortait à l'instant même pour se rendre chez Bertinval, mais apercevant le domestique qui courait à perdre haleine vers sa maison, il s'arrêta pour lui demander où il allait.

— Je viens, monsieur, vous prier de me prêter vos pistolets et de venir à l'instant même chez mon maître.

— Des pistolets! des pistolets!... Mon brave garçon, dit le major, en le regardant d'un air égaré, qu'en veut.... qu'en prétend donc faire votre maître?...

— Sans doute distribuer à quelqu'un une dose de plomb, et comme il n'en n'a pas chez lui, si vous voulez me le permettre, j'emporterai les vôtres.

Le major passa la main sur son front et hésita un moment...—Êtes-vous bien sûr, Bill, qu'il a besoin de moi et de mes pistolets?

— J'en suis d'autant plus sûr, monsieur, qu'il me l'a répété deux fois.

— Bien, se dit le major, il n'est pas fâché contre moi puisqu'il me fait prier de passer chez lui. Bill, prenez mes pistolets, ils sont dans le tiroir de la table, faites mon compliment à votre maître. Je ne tarderai pas à me rendre auprès de lui.

Bill prit les pistolets, et tout en marchant, il admirait leur beauté. Jolis petits bijoux, disait-il en lui-même, votre maître ne vous garde bien certainement que comme un meuble qui en impose; car lorsque je vous ai demandés, il a paru aussi effrayé que la vache de ma mère, lorsqu'elle aperçoit un

chien étranger dans la basse-cour; mais avec le capitaine, mes chers petits, vous chanterez sur un autre ton; vous ne tarderez pas à casser la tête, les bras, les jambes de quelque insolent, et cela aussi sûr que je m'appelle Holebrook. Et l'espoir d'assister à un combat égayait tellement le pauvre garçon qu'il en sautait de joie en retournant vers son maître, et vérifiait ainsi le proverbe qui dit que l'Écossais est le seul de tous les peuples qui se bat pour s'amuser.

— Voici, monsieur, dit-il en posant les pistolets sur une table, voici de quoi servir à un honnête homme un friand déjeuner.

— Est-ce ainsi que vous remplissez mes ordres, drôle ? s'écria Eustace d'une voix terrible.

—Vos ordres... vos ordres.., monsieur, répondit le pauvre garçon, tout troublé.... ah!... je me les rappelle maintenant, c'était de dire seulement au major de venir vous trouver : je le lui ai dit ; mais vous ayant laissé dans une grande colère, j'ai cru que quelqu'un vous avait offensé et qu'il était de mon devoir de vous procurer des armes ; je l'ai donc prié de me prêter les siennes ; elles ne lui feront pas grande faute, car Keenaghan, son domestique, m'a assuré qu'il ne s'en servait que comme épouvantail.

Les dernières paroles de Holebrook égayèrent tellement Eustace qu'il ne put s'empêcher d'éclater de rire, et le pauvre garçon se joignit à lui de si bon cœur qu'il le désarma entièrement.

— La première fois que je vous commanderai quelque chose, Bill je vous prie de ne faire ni plus ni moins, et de vous en tenir strictement à mes ordres.

— Ainsi donc, dit Bill avec l'expression du regret et du désappointement, je n'ai pas besoin de préparer des balles.

Dès que le major eut perdu de vue Holebrook et les pistolets, il rentra chez lui pour réfléchir sur la singularité d'un événement qui pourrait bien avoir pour lui des conséquences désagréables; il ordonna à son domestique de dire qu'il n'y était pas, afin de pouvoir mieux méditer tout à son aise sur l'affaire qui le préoccupait, et, quittant sa canne, il se jeta dans un fauteuil, et commença le soliloque suivant:

— Cette tête brûlée de de Courcy a bien en quelque sorte le droit d'exiger que je lui rende le service qu'il réclame; mais je me suis fait une loi de ne défendre que mon propre honneur, et de ne jamais me mêler des affaires des autres. Il est vrai que je ne suis pas combattant; mais qu'importe, le témoin ne s'en tire pas toujours sain et sauf; et d'ail-

leurs je n'ai qu'à différer d'opinion avec un des lieutenans écossais, sur la distance et la pose des combattans, ou seulement sur le compte qui sera rendu du duel, et je m'en attire un malgré toutes mes précautions... Dieu m'en garde! dit-il en jetant un coup d'œil sur une glace et en apercevant sa large corpulence, ils auraient trop beau jeu... Mes pistolets sont bien à son service, mais pour moi, je suis major de la ville; mon devoir est de maintenir le bon ordre et d'arrêter ceux qui le troublent, et je ne m'exposerai pas à recevoir une égratignure pour qui que ce soit.

Armé de cette sage résolution, il sortit pour se rendre auprès d'Eustace.

—Mille pardons, mon cher ami! dit-il en entrant. Je serais venu plus tôt; mais j'ai été obligé de m'arrêter chez le colonel pour une affaire de service. J'espère que vous n'avez rien de sérieux à démêler; et s'il en était autrement, vous devriez en faire un secret au major de la ville, car vous l'exposeriez à perdre sa place s'il ne remplissait pas son devoir, et vous savez, mon cher ami...

— Mon étourdi de domestique vous a induit en erreur, major; l'affaire dont-il s'agit, quoique ce soit une affaire d'honneur, n'est point de la nature que vous supposez. Bien au contraire elle est essentielle

à mon repos. Je vous ai envoyé chercher pour obtenir de vous des renseignemens que, mieux que personne, vous êtes à même de me donner.

— De quoi s'agit-il, capitaine? s'écria le major reprenant courage. Vous savez bien que je vous suis dévoué de cœur et d'ame; parlez, il n'est rien que je ne fasse pour vous.

— Très-bien, major. Commencez par me donner votre parole d'honneur que jamais un seul mot de notre conversation ne sortira de votre bouche, et que vous répondrez sans la moindre réserve et le moindre détour aux questions que je vous ferai.

Le major, prenant aussitôt une attitude théâtrale et risible, comme le font la plupart de nos membres du parlement, leva la main et dit :

— Je le jure!

— Depuis quand connaissez-vous le baron de Bertinval?

— Le baron de Bertinval!...

— Oui, Thornwood, dites-moi tout ce que vous savez sur son compte : point de scrupule, point de réticence, je vous en conjure. J'ai bonne opinion de votre cœur, et je présume que vous attachez plus de prix à mon amitié qu'à celle de Bertinval; ainsi faites-moi connaître son caractère, ses penchans et ses habitudes.

— En vérité, capitaine de Courcy, je ne saurais avoir de secrets pour vous; je vous dirai franchement tout ce que je sais sur son compte, je vous en donne ma parole d'honneur. Je l'ai connu à Londres, il y a environ sept ans : c'était alors un joyeux camarade, passionné pour les plaisirs; et il a dissipé sa fortune comme la plupart des jeunes gens sans expérience.

—Vous m'avez déjà donné à entendre qu'il s'était ruiné au jeu, major. Je sais que c'est là que vous vous êtes rencontrés et que vous avez fait sa connaissance.

— En vérité, je crois que vous avez raison; mais tout cela est entre nous, comme vous le pensez bien. Nous jouâmes quelquefois l'un contre l'autre, mais en tout bien et tout honneur, et il est resté me devoir une bagatelle.

— Qu'appelez-vous une bagatelle, major?

— Mais environ mille livres sterling, ce qui n'est véritablement pas grand chose pour l'héritier du baron d'Argenteuil. Tous ses créanciers attendent le moment où il épousera sa cousine. Alors il fera honneur à ses engagemens; jusque-là ils se contentent de le veiller de près, et il faudra que je tâche d'empêcher quelques-uns des plus impatiens de donner l'alarme au vieux gentilhomme et à sa fille.

— C'est très-bien de votre part, major, et si ja-

mais le vieux gentilhomme et sa fille viennent à apprendre la peine que vous vous êtes donnée pour aider un misérable débauché à hériter de tous leurs biens, on ne saurait trop prévoir jusqu'où leur reconnaissance pourra s'étendre.

— Cela m'importe peu, comme vous le pensez bien; et d'ailleurs, mon cher ami, si je trahissais Bertinval je ne serais jamais payé: pourvu qu'il s'acquitte envers moi, qu'il mène grand train et donne de bons dîners, je ne me mêle pas du reste.

—Mais s'il ne peut réussir à obtenir la main de sa cousine, vous perdrez donc vos mille livres sterling.

— Oh! je n'ai aucun doute là-dessus. Une jeune fille fait ce que son père lui commande. Il a, comme vous le savez, la parole du vieux baron; et si l'on a attendu jusqu'à présent, c'est que sa cousine était encore trop jeune. D'ailleurs il m'a fait, pour le montant de ce qu'il me doit, un billet en bonne et due forme, et je suis parfaitement tranquille.

—Maintenant, major, pour vous récompenser de vos confidences, permettez-moi de vous faire part d'un secret: jamais Bertinval n'épousera la fille du baron d'Argenteuil; ainsi consolez-vous d'avance de la perte de votre argent. Non, non; la jeune, l'aimable, l'intéressante Mathilde ne sera pas trompée et sacrifiée, tant qu'Eustace de Courcy vivra pour

la protéger. Je n'aime pas à faire ce que vous appelez de tragiques discours; mais, pour la sauver, je foulerai aux pieds amis et ennemis, rien ne m'arrêtera !

Ici il jeta sur le pauvre Thornwood un regard qui le fit trembler.

— Que le ciel me protége! s'écria le major..... De grâce, capitaine de Courcy, ne me compromettez pas; ne me brouillez pas avec Bertinval; j'ai mille raisons pour le ménager.

— Tranquillisez-vous, major, gardez sur tout ceci un profond silence, et reposez-vous sur ma discrétion.

— Mais cependant, capitaine, puis-je me résoudre à perdre mon argent? une dette d'honneur, et sur le paiement de laquelle je comptais pour me faire un sort dans mes vieux jours?..

— On trouvera moyen de vous satisfaire; mais n'espérez rien de Bertinval.

— Bien! bien! mon cher ami, je m'abandonne à vous; pourvu que je sois payé peu m'importe d'où me viendra l'argent.

Ici le major affecta d'être extrêmement pressé par l'heure et se retira en mordant ses lèvres, de rage d'avoir si légèrement dévoilé des secrets qui pouvaient nuire à ses intérêts les plus chers. Maudite

soit ma bêtise! se dit-il en lui-même; si le plan de Bertinval manque par mon indiscrétion, adieu tout espoir d'amélioration dans ma fortune; mais aussi, si je n'avais rien fait pour satisfaire ce sauvage, j'aurais bien certainement passé un mauvais quart-d'heure.

C'est ainsi que, toutes les fois que le major s'attirait, par son imprudence, quelque désagrément, il s'efforçait d'y trouver une compensation à ses propres yeux. Il avait trahi par faiblesse ou par timidité le secret d'un homme qu'il appelait son ami; mais il s'en consolait en pensant qu'il s'était tiré sain et sauf des mains d'Eustace, et qu'il pouvait tranquillement faire encore un bon dîner, et vider avec délices une large coupe de vin d'Espagne. Pour lui, le danger présent était le pire de tous les maux; c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. La timidité seule, et non un sentiment de bienveillance, l'avait rendu l'ami de tous les hommes; et quoiqu'il n'eût pas assez de vertu pour résister à la tentation de commettre une mauvaise action qui lui aurait procuré quelque avantage, il avait néanmoins assez de bon sens pour savoir apprécier la valeur d'une réputation sans tache. C'était un de ces hommes qui flottent, indécis, entre le vice et la vertu, sans avoir assez de caractère pour pouvoir faire un

choix; leur conduite vacillante trompe souvent l'œil de l'observateur vulgaire qui les confond avec les honnêtes gens, dont ils ont toute l'apparence aussi long-temps qui ne sont point mus par la crainte ou par l'intérêt. Ils vivent et meurent sans avoir jamais eu aucun principe fixe de conduite; car ils adoptent, pour le moment, les opinions et les préjugés des personnes dont ils désirent se concilier l'amitié. Ils sont bien reçus partout et ne sont estimés nulle part. On les voit s'introduire dans toutes les familles où l'on gagne toujours un bon dîner à se montrer servile et complaisant; ils ne parlent jamais aux domestiques sans les appeler monsieur ou madame, et ils leur souhaitent même le bonsoir, si les maîtres ne sont pas là. Ils insistent pour ne prendre à table que la dernière place et pour n'être servis que les derniers; ils ont toujours dans leurs poches quelques petits cadeaux pour les enfans, et une médisance à raconter au dessert. Ils ont toujours soin de rendre leurs visites aux heures du repas, et quoiqu'ils acceptent sans beaucoup se faire prier, ils ne manquent pas de dire qu'ils viennent de refuser plusieurs invitations. Ils sont polis et affables envers les étrangers qu'ils supposent riches, et affectent surtout un respect, une déférence sans bornes pour tous ceux qui ont un rang et un titre :

tel était le major. Avec de semblables qualités on, ne doit pas s'étonner qu'il se soit élevé de l'humble condition de garçon de maison de jeu au point de devenir le camarade de bons gentilshommes, et officier de sa majesté britannique.

Thornwood avait mis Eustace trop avant dans les secrets de son ami Bertinval pour s'en tenir à une première confidence, et, incapable d'éluder les questions pressantes d'un homme amoureux, il finit par en dire assez pour alarmer de Courcy, sur le sort de cette jeune et intéressante créature, et pour le décider à instruire sa famille du sort qui semblait la menacer.

Nous devons lui rendre la justice de croire qu'il n'entrait, dans cette résolution, rien qui lui fût personnel, et qu'il n'était mu que par un sentiment généreux d'indignation contre le misérable qui méditait de sang-froid la ruine de toute une famille.

Il ne s'arrêta pas à examiner l'inconvenance qu'il pouvait y avoir pour lui à s'ingérer dans une affaire aussi délicate. Il ne pouvait se décider à attendre que les événemens vinssent lui fournir une occasion toute naturelle de servir l'objet de son amour; car il craignait que le baron d'Argenteuil ne se laissât engager trop avant pour qu'il lui fût

possible de reculer; il lui adressa donc la lettre suivante :

« Monsieur,

» Les marques d'estime et d'amitié dont j'ai été honoré par vous et votre aimable famille, durant mon séjour au lac des Deux-Montagnes, ne me permettent pas de demeurer indifférent à ce qui intéresse votre bonheur et votre prospérité.

» L'honneur et la reconnaissance me font un devoir de vous signaler le danger qui vous menace, sans m'arrêter à examiner si mon zèle m'entraîne trop loin en me faisant aborder une question sur laquelle vous êtes le seul et souverain juge; mais je suis convaincu que vous interpréterez ma conduite en cette occasion de manière à rendre du moins justice aux motifs qui m'animent.

» Une conversation qui a eu lieu, en ma présence, entre un officier de notre garnison et M. votre neveu, le baron de Bertinval, m'a appris qu'il y avait entre lui et mademoiselle votre fille un projet de mariage, auquel on dit que vous tenez beaucoup.

» J'ai de bonnes raisons pour croire que M. de Bertinval est entièrement ruiné, et a contracté des habitudes qui ne pourront que détruire les espérances de bonheur que vous avez conçues pour

mademoiselle votre fille. Il a perdu au jeu des sommes considérables, pour le paiement desquelles il a engagé sa parole, et il compte sur la dot de sa cousine pour y faire honneur, et recommencer un genre de vie qu'il n'a quitté qu'à regret, et auquel il ne peut s'abandonner de nouveau sans détruire le bonheur et l'indépendance de votre maison. La personne dont j'ai obtenu les renseignemens que j'ai l'honneur de vous transmettre est elle-même intéressée au succès du plan de M. Bertinval.

» Tout me porte à croire qu'il n'y a rien d'exagéré dans les faits que je vous communique, avec un chagrin aussi vif, aussi grand, que l'eût été la joie que j'aurais ressentie à trouver dans la personne destinée à devenir votre gendre un homme digne de votre alliance et capable de faire le bonheur de votre fille. »

Dès que cette lettre fut partie pour le lac des Deux-Montagnes, Eustace se sentit soulagé d'un grand poids; il avait servi la femme qu'il aimait, et s'était acquitté envers le vieux baron de ce qu'il regardait comme un devoir sacré pour lui. Quelques jours après il reçut la réponse suivante.

« Je vous remercie sincèrement, mon cher capitaine, de l'intention amicale qui a dicté votre lettre. Je connaissais en partie les étourderies de

mon neveu, et je crois que l'état de sa fortune est à peu près tel qu'on vous l'a dépeint; mais je ne pense pas comme vous, que sa conduite passée doive faire craindre pour son avenir. Le mariage est un grand réformateur, et nos lois nous donnent les moyens de mettre à l'abri de ses extravagances et de ses folies la fortune que je destine à sa femme.

» L'intérêt que vous nous avez témoigné me porte à vous faire connaître les motifs qui me font désirer que ce mariage s'accomplisse. Bertinval est le seul rejeton mâle de ma famille : en devenant mon gendre, il empêchera mon nom de s'éteindre, et ma fille de choisir un époux étranger à mon sang et à mon pays, lorsque j'aurai fermé les yeux.

» J'espère avoir bientôt le plaisir de recevoir de vous une nouvelle visite, quoique la guerre qui vient d'être déclarée aux provinces voisines, exigeant de vous un service plus actif, diminue les probabilités de votre retour au lac des Deux-Montagnes, où vous serez toujours le bien-venu.

» Ma famille se joint à moi dans les vœux que je forme pour votre bonheur. »

I
qu'
gen
mu
cell
du
qui
fille
—
j'ai

CHAPITRE XVIII.

Jactantius mœrent quæ minus dolent.

Proverbe.

La douleur emphatique est la douleur légère.

Eustace était aussi loin que jamais du résultat qu'il espérait obtenir par sa lettre au baron d'Argenteuil. Il était tombé dans l'erreur trop commune de juger de la manière de voir des autres par celle qui nous est propre. L'indifférence apparente du baron pour les qualités morales de l'homme à qui il était sur le point de confier sa fortune et sa fille unique le choquait et l'étonnait à la fois.

— Si j'étais le père de Mathilde, se disait-il, j'aimerais mieux la renfermer dans un cloître pour

sa vie que de la confier à un homme tel que Bertinval; mais hélas! d'Argenteuil ne considère un mari que comme une chose nécessaire dans le monde, il ne voit en lui qu'un meuble à deux pieds.

Découragé et embarrassé par le nombre infini de plans qu'il concevait et abandonnait successivement comme ridicules ou impraticables, il se décida enfin à écrire une lettre confidentielle au bon père Leclerc, chapelain de la famille, dans l'espérance de l'engager à amener le baron à observer plus attentivement le caractère et la conduite de son neveu. Durant son séjour au château d'Argenteuil, il avait eu plusieurs fois l'occasion de converser avec le père Leclerc et d'admirer le bon cœur et la haute intelligence de ce pieux et savant ecclésiastique, qui aimait Mathilde comme sa fille, et dont les idées avaient toujours été en harmonie avec celles d'Eustace, dans toutes les discussions qui s'étaient élevées. Il avait connu Bertinval dès sa plus tendre jeunesse, et n'avait jamais découvert dans sa conduite ni dans ses penchans rien qu'il lui fût possible d'approuver. Il s'était toujours opposé sans succès au projet du baron, sans avoir le pouvoir de le faire d'une manière efficace, et s'il n'inspirait pas à Mathilde du dégoût pour son cousin, il laissait

entrevoir du moins, quand on parlait de ce mariage, qu'il était loin de l'approuver. Son opposition était désintéressée et consciencieuse, fondée sur les soupçons qu'il avait conçus de l'immoralité de Bertinval, et sur la crainte qu'il ne pût jamais devenir un bon mari.

Eustace avait conclu de plusieurs mots que le chapelain avait laissé échapper qu'il était la personne la plus digne de sa confiance; il lui envoya une copie des informations qu'il avait déjà transmises au baron, et il y joignit une note qui exprimait tout le chagrin qu'il ressentait de ce que sa démarche en faveur de Mathilde eût été accueillie avec la plus grande froideur par son père.

Eustace continuait à visiter Thornwood, dans l'espérance de recueillir, de son indiscret bavardage, quelque particularité qui le mît à même de juger des progrès du mariage. Mais le major, qui n'avait pas oublié la situation pénible où sa dernière imprudence l'avait réduit, était devenu réservé et avait pris la ferme résolution de ne laisser échapper aucune parole qui pût l'exposer à de nouveaux dangers.

Les choses étaient, depuis plusieurs mois, dans cet état de doute et d'incertitude pour de Courcy,

lorsqu'un matin il reçut d'une main inconnue, un billet ainsi conçu :

« La plus noble et la plus vertueuse des créatures n'ignore pas l'intérêt que vous prenez à son bonheur. Elle n'attendait pas moins de l'homme pour qui elle a conçu la plus haute estime : elle n'hésiterait pas à mettre toute sa confiance dans ses sentimens d'honneur et de délicatesse, si elle se trouvait dans le cas d'y avoir recours ; elle peut être exposée à de rudes épreuves ; mais elle les envisage sans effroi, se reposant dans le secours de la divine Providence qu'elle ne cesse d'invoquer.

» Dans quelques semaines, l'auteur de ce billet se présentera chez le capitaine de Courcy. »

Notre lecteur a déjà deviné que cette lettre ne pouvait venir que du bon père Leclerc, l'ami et le confesseur de Mathilde.

Les prêtres qui sont placés à la tête d'une paroisse ou d'une mission, dans le district de Mont-Réal, sont soumis au contrôle et à la surintendance du séminaire de cette ville, dont la discipline leur impose l'obligation de visiter le vicaire général une fois tous les ans, pour lui rendre compte de l'état moral et religieux des fidèles confiés à leurs soins. Ils se retirent ensuite, pendant trente jours,

dans un appartement solitaire pour méditer en silence sur la manière dont ils ont rempli leurs devoirs sacrés. Durant le cours de ce mois de retraite, il n'est permis à personne de parler au prêtre ou d'entrer dans son appartement, à l'exception de la personne chargée de faire son service, et de lui porter le peu de nourriture que l'on prend dans de pareilles circonstances. C'est la que le prêtre passe sa propre conduite en revue, examine les motifs, les désirs, les pensées qui l'ont dirigé pendant le cours de l'année écoulée; à la fin des trente jours, il confesse au supérieur tous les péchés dont il s'est reconnu coupable, et communie ensuite. Alors il retourne à ses devoirs avec une nouvelle énergie, purifié par l'abstinence, la prière et la communion.

C'était au commencement du mois que le pieux père Leclerc consacrait à ce saint exercice qu'Eustace reçut la lettre qui lui promettait que, dans quelques semaines, il recevrait de plus longues informations. Il s'arrêta avec impatience sur ces derniers mots. Dans quelques semaines? murmurait-il, pourquoi me tenir si long-temps en suspens si je puis être utile? Ne suis-je pas assez malheureux de voir en péril l'objet de mon ardent amour?

Au temps marqué, il vit entrer chez lui le père Leclerc. Il ne put considérer sans le plus grand plai-

sir la physionomie ouverte et bienveillante de ce sûr et fidèle ami de Mathilde. Eustace était légèrement indisposé ; le chapelain s'assit près de son lit, prit du tabac, et après s'être informé de sa santé, il lui demanda avec un sourire malin s'il avait deviné l'auteur du billet. Il le remercia ensuite de l'intérêt qui l'avait porté à instruire le baron de ce qu'il avait appris sur le compte de Bertinval.

— Je ne pouvais attribuer ce billet, mon très-révérend père, dit Eustace, qu'à une de ces trois personnes : madame de Belrose, le médecin de la famille, et vous. L'écriture n'était pas celle d'une femme; le docteur pouvait à peine être informé du secret, et après avoir balancé toutes les chances de probabilités, j'arrivai naturellement à conclure qu'il ne pouvait venir que de vous qui étiez le confesseur et le conseiller de Mathilde.

— Votre conclusion était simple et naturelle, capitaine de Courcy, mais n'êtes-vous pas curieux de savoir si j'avais connaissance de votre lettre au baron avant que je reçusse celle que vous avez eu la bonté de m'écrire?

—Très-curieux, dit Eustace, car je puis à peine supposer que le baron se soit décidé à communiquer ce qui tendait à faire avorter son projet favori.

— Le baron ignore encore que sa fille en ait connaissance; mais vous devez bien penser que, dans une position aussi éloignée que la nôtre des scènes bruyantes de la vie, dans une position où tous les jours de l'année se ressemblent par leur uniformité, et où nous avons peu de rapports au-dehors, l'arrivée d'une lettre n'est pas une chose ordinaire et excite la curiosité de la famille. Quand la vôtre nous parvint, Mathilde jouait avec son épagneul favori dans l'avant-cour du château, tandis que Bellegarde préparait tout pour l'accompagner dans une excursion matinale. Ce fut à elle que le facteur la remit. Elle s'aperçut du premier coup d'œil que l'écriture, qui lui était inconnue, n'était point celle d'un Français, et sachant que son père n'avait point d'autre correspondant anglais, elle soupçonna aussitôt qu'elle venait de vous. Elle fut confirmée dans cette idée par la conversation que tint son père pendant plusieurs jours après l'avoir reçue. Il paraissait inquiet, parlait souvent de vous, et semblait désireux de connaître ce que sa fille pensait sur votre compte, ce qui ne fit qu'ajouter à son embarras; car jamais elle ne déguisait ses opinions, quand on l'invitait à les faire connaître. Lorsque le baron demandait à sa fille si elle ne serait pas bien aise de revoir de nouveau leur ami anglais, il y avait dans

son ton quelque chose d'affecté qui ne pouvait échapper à la vive pénétration de Mathilde; elle soupçonna que la lettre contenait quelque chose que son père ne jugeait pas à propos de lui communiquer, et sa curiosité fut vivement excitée.

La manière dont elle parlait de vous pouvait même porter le baron à craindre que vous ne lui eussiez inspiré un penchant beaucoup plus fort que celui qu'on éprouve ordinairement pour les personnes de connaissance.

Mathilde était devenue triste et pensive ainsi que son père, et nos réunions journalières étaient moins agréables que de coutume. Madame de Belrose semblait seule ne pas s'apercevoir qu'ils étaient absorbés par le désir de pénétrer quelque mystère qu'ils cherchaient à découvrir. Vous n'ignorez pas que ma position au château me rend le confident naturel de cette vertueuse famille, surtout lorsque quelque événement vient troubler les jours tranquilles de leur paisible existence. Mais vouloir demeurer fidèle à sa conscience est quelquefois une tâche bien difficile à remplir, surtout en cette circonstance, vu la différence d'opinions que je savais exister entre les parties intéressées. Je trouvai un guide infaillible dans ma conscience, qui ne pouvait me permettre de me prêter à l'union d'une

jeune et vertueuse personne comme Mathilde, avec un homme dont la conduite passée n'avait offert aucun gage, aucun indice d'une qualité solide ou agréable, qui pût lui offrir une chance de bonheur. Maintenant, monsieur, si ce que vous me marquez peut être prouvé, je suis presque sûr, ou de persuader le baron, ou d'engager du moins Mathilde à refuser sa main à Bertinval. Vous devez à présent vous rendre compte du motif de ma visite, capitaine de Courcy, et me donner les moyens de prouver que tout ce qui est allégué contre Bertinval est la vérité même.

— Hélas! ce n'est que trop vrai, dit Eustace, et quoique j'admire et j'estime mademoiselle d'Argenteuil, j'aimerais mieux la voir emporter au tombeau sa palme d'innocence que de la voir mariée à un homme tel que son cousin.

Le prêtre ajouta :

— Un nuage de tristesse obscurcit pendant plusieurs jours la physionomie du baron, et nous donna à tous beaucoup d'inquiétude. Mathilde me pressait de parler à son père ; j'hésitai d'abord, car je ne suis point disposé à rechercher une confidence qui ne m'est point librement offerte; à la fin les instances de Mathilde dissipèrent mes scrupules, et j'allai trouver le baron dans son cabinet. L'intimité dans

laquelle nous vivons m'autorisait à lui dire que je m'étais aperçu à son air triste que quelque chose lui avait donné du chagrin, et que le silence qu'il gardait à ce sujet ne pouvait manquer d'affliger ceux dont le bonheur était inséparable de sa tranquillité.

— Je suis hors de moi-même, me répondit-il, et j'ai raison de l'être. Je vous aurais déjà instruit de la cause de mes chagrins; mais je ne voulais pas donner un motif de triomphe à vos opinions qui sont contraires à mes désirs relativement au mariage de ma fille.

Il me montra alors votre lettre. Quand j'eus achevé de la lire, il me regarda fixement et me dit:

Je sais que vous n'êtes pas l'ami de mon neveu, et que vous êtes opposé à mes projets; cependant je fais consister mon bonheur à unir ces deux derniers rejetons d'une ancienne race, et à placer ma fille sous la protection de son plus proche parent, quand il plaira au ciel de la priver de la mienne. Il n'acheva point ces mots sans répandre des larmes. Je laissai la nature suivre son cours, et quand son émotion se fut un peu dissipée et qu'il me parut plus calme; j'abordai sérieusement la question.

— Vous êtes injuste à mon égard, mon ami, lui dis-je, si vous me supposez l'ennemi de votre neveu

ou d'un projet quelconque qui puisse assurer votre bonheur et celui de votre famille : dites plutôt que je suis l'ennemi de ses extravagances, de son peu de conduite, de ses opinions religieuses, et, si le rapport est vrai, de son immoralité ; mais à part cela, je dois être l'ami de l'homme que vous avez choisi pour l'époux de Mathilde.

Ici ses pleurs coulèrent en abondance, il me serra la main et me dit :

— Vous connaissez l'attachement que j'avais pour ma sœur, les promesses que je lui ai faites à son heure dernière, et les soins que j'ai pris de son fils, dont je voudrais faire le mien en l'adoptant et en le mariant à ma fille. Je ne puis maintenant, quoique je ne sois pas entièrement satisfait de sa conduite passée, le réduire au désespoir en l'abandonnant dans la détresse où il se trouve, et renoncer à un projet que j'ai long-temps chéri. Il ne serait pas le premier jeune homme qui, dans la fougue de l'âge, aurait été entraîné par les passions et les mauvaises sociétés, et qui serait ensuite revenu à la raison et à ses devoirs. D'ailleurs, quand il sera marié, il n'aura plus l'occasion de retomber dans ses habitudes vicieuses. Le mariage est un grand réformateur; il réveille toutes nos bonnes inclinations, et nous fait rougir des folies que nous avons commises lorsque

nous n'avions pas une salutaire influence pour nous corriger ou nous conduire.

Je répondis que si le mariage était un remède contre les mauvais penchans, il y aurait dans la société un plus grand nombre d'hommes bons et vertueux; car plus de dix-sept personnes sur vingt quittent, à certaine période de la vie, l'état de célibataire, et que tenter l'expérience dont il parlait, au risque de compromettre le bonheur et de corrompre les principes de sa fille unique, me semblait bien téméraire, et plus encore si elle méprisait personnellement son époux, et cédait en l'acceptant, non à ses propres inclinations, mais à la nécessité d'obéir à un père; ce qui ferait qu'elle n'aurait ni le pouvoir ni la volonté d'exercer sur son mari une salutaire influence. J'ajoutai que ce qu'il y avait de plus sage à faire était d'observer scrupuleusement jusqu'à quel point les rapports contre Bertinval pouvaient être vrais, et de ne rien décider jusqu'à son arrivée au château et jusqu'à son séjour, qui nous mettrait plus à même de le juger, et d'observer les progrès qu'il pourrait faire dans les bonnes grâces de sa future épouse.

Le baron, quoique toujours attaché au projet qu'il avait formé depuis si long-temps, et toujours prêt à repousser tout ce qui pouvait en empêcher

l'exécution ou la rendre douteuse, ne pût s'empêcher de convenir que mon conseil était raisonnable, et je me prévalus de mon annuelle retraite au séminaire pour mettre à exécution la première partie de mon plan.

—Je m'étais flatté, révérend père, lorsque je reçus votre lettre le mois passé, que mademoiselle d'Argenteuil avait quelque connaissance de ma démarche auprès du baron, et qu'elle approuvait l'intérêt que je prenais à son bonheur.

—Vous ne vous trompiez pas, capitaine; étant déterminé à la sauver, si cela est possible, je ne lui ai rien caché. Elle se conduira avec la plus grande fermeté. Je fus conduit à tout lui dévoiler par cette réflexion, que son père agirait, dans cette circonstance, d'après son propre jugement, qui, je le sais, est trop souvent influencé par son attachement et sa partialité pour son neveu, et que Mathilde deviendrait ainsi la victime de cette aveugle obéissance, qu'on lui a appris à regarder comme un devoir dans des choses d'une moins grande importance. Intimement convaincu, comme je le suis, que tout devoir peut être perverti par une inflexible et fausse application, j'ai voulu éclairer sa raison sur une chose aussi importante, aussi irrévocable que le mariage.

— La Providence fera le reste, dit Eustace avec vivacité, et vous êtes l'instrument qu'elle emploie dans sa miséricorde pour sauver la fille et épargner au père des années de chagrins et de regrets. Et comment, révérend père, reçut-elle l'avis qu'un étranger prenait un si grand intérêt à son bonheur?

— Avec reconnaissance, comme vous le pensez bien, et elle attend de la continuation de vos bons services les moyens d'éclairer le mystère qui enveloppe la conduite passée de son cousin, et de détourner peut-être son père d'encourager son amour, qu'elle semble pour le moment disposée à rejeter.

—Malheureusement, répliqua Eustace, les moyens que je pourrais avoir sont soumis à la volonté d'un homme qui a intérêt à cacher la vérité, et qui est peut-être fâché d'avoir si fort exposé un compagnon de ses vices. Si Bertinval obtient la main et la fortune de sa cousine, cet homme recevra, en paiement d'une dette de jeu, une somme d'argent pour le montant de laquelle il a un billet qui ne doit être acquitté que si le mariage a lieu.

—Je regrette, capitaine de Courcy, que vous ne puissiez pas nommer cette personne : car je lui achèterais le billet de Bertinval, et, armé d'une telle pièce, je puis presque répondre du succès de mes démarches.

—Non, je ne puis la nommer, révérend père; j'ai engagé ma parole, peut-être imprudemment; mais j'ai promis de cacher son nom.

J'ai dit dans ma lettre au baron tout ce que mon engagement et la bonne foi me permettaient de dire, et quoique je respecte peu la personne, et que je fasse peu de cas de lui déplaire ou d'exciter son ressentiment, je suis lié par ma parole jusqu'à ce que je trouve le moyen de la retirer, ce qui pourrait se faire selon toute probabilité par l'achat du billet de M. de Bertinval; car la personne en question n'estime que l'argent, et trahirait son secret s'il pouvait lui en résulter quelque avantage.

—Je saurai bientôt, dit le prêtre, quelle est la connaissance la plus intime de Bertinval. Il n'y a peut-être pas deux personnes à Mont-Réal qui l'aient connu en Angleterre; le cercle dans lequel il vit est si resserré, qu'il ne sera pas bien difficile d'obtenir toutes les informations dont j'ai besoin. Jusqu'à ce que j'y sois parvenu, permettez-moi de vous prier, capitaine de Courcy, de demeurer dans les mêmes dispositions amicales qui ont dicté votre lettre au baron, et si vous découvrez quelque chose propre à jeter un nouveau jour sur l'affaire qui nous intéresse, je serai heureux que vous me jugiez digne de votre confiance.

— Vous pouvez compter sur mon zèle, révérend père, dit Eustace en serrant la main du chapelain. Je n'hésiterai pas à pousser mes recherches aussi loin qu'il le faudra ; et je vous prie d'en porter l'assurance à l'objet de votre sollicitude.

Le père Leclerc prit congé du jeune officier en l'assurant de sa reconnaissance ; et Eustace, resté seul avec de nouvelles espérances de succès, se rétablit bientôt d'une indisposition qui tenait beaucoup plus du moral que du physique.

CHAPITRE XIX.

Embowell'd!-if thou
Embowell me to-day, i'll give you leave to powder me
Andeat me too, to-morrow.
SHAKSPEARE, *Henry* IV.

Ah! ah! m'ouvrir le ventre! si tu as ce bonheur là, je te permettrai, moi, de me saler demain et de me manger!
SHAKSPEARE.

No hay cosa mas facil que hacer mal
Ni cosa mas dificultosa que sufrirle.
MIREMBERG, *Spanish proverb.*

Quoi de plus facile que de mal faire! Quoi de plus difficile que de supporter le mal qu'on nous fait!
Proverbe espagnol.

Les derniers bâtimens arrivés d'Europe apportèrent à de Courcy des lettres de sa famille et de ses amis; parmi ces dernières il s'en trouvait une du colonel du régiment dans lequel il avait servi en Irlande. Cet officier, parvenu au rang de général, venait d'être nommé gouverneur d'Halifax, et désirant avoir Eustace auprès de lui, il lui offrait le

choix de diverses places ; mais de Courcy n'hésita pas un seul instant à refuser. La guerre venait d'être déclarée ; il était sur un théâtre où il pouvait y prendre une part active, et rien n'était moins conforme qu'une sinécure à son caractère ardent et ambitieux. De pareils postes, pensait-il, ne sont bons que pour des hommes comme Thornwood, qui ne possédent pas ce feu sacré qui anime un vrai soldat, et le porte à se battre pour l'amour de la gloire et de son pays. Outre le désir qu'Eustace avait de signaler son courage, il ne pouvait se décider à quitter une contrée où il espérait se rendre utile à l'objet de son affection. L'honneur seul était assez puissant pour lui commander de quitter le Canada ; cette voix seule était plus forte que celle de l'amour. Depuis long-temps il désirait de faire servir Thornwood aux recherches qu'il avait commencées en faveur de Mathilde ; une occasion des plus favorables vint lui en procurer les moyens. Cet homme, toujours étourdi et imprudent, en dépit de sa timidité, s'était fait de nouveau une mauvaise affaire, en parlant légèrement d'une dame irlandaise, mariée à un de ces hommes qu'on appelle, dans les régimens, cerveau brûlé. M. Denis Blake se présenta chez lui sans cérémonie, et lui proposa tout simplement de demander pardon à genoux à

la dame, ou d'en finir par un coup ou deux de pistolets à travers la table. Thornwood, se prévalant de son humeur chevaleresque, déclara qu'il ne voyait pas de honte à demander pardon à une beauté offensée, et fit tout ce que le mari lui avait ordonné, avec toute la grâce et la courtoisie imaginables; mais il demanda le plus profond secret, assurant qu'il serait désespéré qu'on vînt à savoir qu'il avait été assez malheureux pour manquer au beau sexe, qu'il faisait profession d'aimer, d'honorer, et de servir. Malheureusement pour le galant major, de pareils secrets sont aussitôt connus du public que ceux de la comédie; et, le même jour, les murmures de la table d'hôte le menacèrent de l'exclure de la société des officiers. Dans cette circonstance pénible, il vint de nouveau chercher des avis et des consolations auprès du généreux de Courcy, qui ne les lui refusa pas, mais à certaines conditions, que nous devons expliquer en détail, pour la meilleure intelligence de notre histoire.

Le major se présenta chez lui dans la matinée, le visage abattu, et lui annonça, du ton de voix le plus humble, qu'un nouveau malheur venait de l'accabler, et que sa réputation et sa tranquillité dépendaient de lui seul.

— De quoi s'agit-il aujourd'hui? dit Eustace en

souriant. Le major Thornwood a-t-il été malade d'une indigestion? a-t-il perdu son argent au jeu, ou découvert quelque beauté abandonnée, arrivée tout récemment de Londres, pour réclamer son rang de femme, et la protection d'un perfide époux?

— Rien de tout cela, mon cher de Courcy, rien de tout cela; mais bien pis encore. Sur mon honneur, vous saurez..... Je suis un homme perdu, un homme mort; si vous ne m'aidez pas de votre courage et de votre sagesse, il me faudra prendre la fuite, ou devenir la pâture des vers.

— Vous n'avez pas commis de meurtre, dit Eustace, en riant de sa contenance triste et abattue.

— Non, mon cher camarade, vous savez si j'en suis capable. Mais maudit soit le destin! certes, il ne m'avait pas fait pour être un moteur de troubles et de querelles! Car, pour dire toute la vérité, je ne sais pas me battre, et cependant... ici il hésita.... et cependant je sens qu'avec votre secours je pourrais me rendre sur le terrain, et mourir comme un honnête homme.

— Au fait! major, dit Eustace, qui commençait à s'apercevoir qu'il n'y avait rien de plaisant dans le sujet qui avait amené vers lui ce pauvre diable.

— Il y a une cabale contre moi; et je cours risque

d'être rayé du corps des officiers; ainsi vous voyez bien que je dois me faire tuer ou abandonner le camp; et pour moi, qui ai toujours rendu service à tout le monde, et qui n'ai jamais désiré que de vivre en paix, c'est une cruelle alternative. Mais je ferai ce que vous me conseillerez, capitaine de Courcy; je m'abandonne à votre direction : avec vous je n'ai pas de secrets; vous connaissez mon origine, et les efforts que j'ai dû faire pour triompher des obstacles que m'opposaient ma naissance et ma pauvreté : vous connaissez mon désir de plaire à tout le monde, et de n'être l'ennemi de personne. Maintenant que je suis parvenu à me faire une position agréable, il me serait dur de retomber de nouveau dans la classe d'où je me suis tiré; mais je me battrai si vous me le conseillez; je me rendrai digne de votre protection.

— Vous ne m'avez pas encore expliqué, major, la nécessité où vous êtes de choisir entre ces deux maux; peut-être l'un et l'autre peuvent-ils s'éviter. Je vous en prie, venez au fait. Qui donc est venu proposer aux officiers de vous rayer de leur contrôle?

— Je vais tout vous apprendre. Il y a quelques soirs que je pris le thé en petite réunion chez le vieux chirurgien Green. Vous connaissez Green; un fier à

bras, qui place deux bougies dans les mains de sa femme et de sa fille, et les mouche à vingt pas avec ses pistolets. La conversation roula sur les bals. Je déteste de voir des personnes de mauvais ton invitées à ceux que nous donnons par souscription, comme vous le savez, et j'observai que nous devrions être plus réservés dans nos invitations, et que j'avais remarqué au dernier bal quelques dames qu'on aurait prises pour des épicières, et dont les bras rouges, à peine couverts par des gants de soie, faisaient un bizarre effet. Green me défia alors de désigner une seule de ces dames qui ne pût pas être admise en bonne compagnie. Me voyant poussé, je répondit qu'il y avait la femme d'un lieutenant dont les gros pieds étaient plutôt faits pour le pressoir que pour la danse. Green rougit, et me dit de nommer la personne que j'avais ainsi remarquée. Je refusai de le faire, ne voulant pas pousser la chose plus loin. Alors il se leva en colère, et jura qu'il n'y avait qu'un lieutenant de marié dans le régiment, que sa femme était sa propre sœur, et que tout homme qui se permettrait sur son compte la moindre plaisanterie le payerait cher. Je fus à la fois surpris et confus, comme vous devez bien le penser ; je demandai mille pardons de ma méprise, et je quittai la compagnie bien déterminé à

ne faire aucune remarque maligne sur les personnes de mauvais ton qui s'introduisaient dans nos sociétés.

— Ni contre qui que ce soit, si vous voulez suivre mon avis, dit Eustace. Les personnes qui ont des défauts naturels sont déjà assez malheureuses de ne pouvoir les dércber à notre vue, sans que nous les mortifions en les leur rappelant.

— Mais la dame n'était pas présente; elle n'a pu m'entendre, vous le savez bien; pour tout au monde, je n'aurais pas poussé l'oubli des convenances jusqu'à faire une pareille observation devant elle.

— C'est possible, mon cher major; mais rappelez-vous que

« Plus d'un trait lancé à l'aventure a frappé
» un but, que l'archer ne pretendait pas at-
» teindre. »

Dois-je supposer que le frère vous a appelé en duel pour avoir osé critiquer les pieds de sa sœur ?

— Oh ! mon Dieu, non ! rien de tout cela; mais pis encore. Il en parla au mari; vous connaissez cet enragé démon, qui saute par-dessus une table couverte de bouteilles et de verres, chante des chansons grivoises, et se vante d'en avoir tué huit et blessé onze en différentes affaires d'honneur,

depuis qu'il est sorti de l'école de la paroisse de Bully-Hagart. Pour en finir, Denis Blake se présenta dans ma chambre avant que je fusse levé, et jura qu'il me traînerait tout nu sur les remparts et m'exterminerait, si je ne m'habillais tout de suite, et n'allais demander pardon à sa femme! C'était, comme vous le pensez bien, terminer une affaire d'honneur d'une manière peu convenable et indigne d'un officier; mais n'ayant personne à qui demander conseil, et croyant qu'il était juste de faire amende honorable à la dame, je consentis à aller lui demander pardon.

— Et est-ce pour cela, major, que vous êtes menacé d'être exclu de la table d'hôte?

— Non pas précisément pour cela, mais pour quelque chose d'approchant.

— Thornwood, ne me cachez rien, si vous voulez que mes conseils vous soient de quelque utilité: quelque chose de plus grave encore a dû engager les officiers à vous exclure de leur compagnie.

— Rien, rien de sérieux, je vous l'assure, si ce n'est une petite condescendance de ma part envers la dame, mais seulement envers elle, comme vous devez bien le penser.

— Et quelle espèce de condescendance avez-vous eue pour elle? Auriez-vous quelque répugnance à

m'apprendre ce que j'entendrai probablement répéter aujourd'hui à la table d'hôte, avec des amplifications de tout genre ?

— Vous connaissez, capitaine, ma manière galante d'en agir envers les dames...Je lui ai demandé pardon à genoux.

— A genoux, major !

— Oui, à genoux, et cette idée m'est venue en me rappelant ce passage que vous connaissez :

« The prostrate lover, when he lowest lies
But stoops to conquer, and but kneels to rise. »

L'amant à genoux, devant sa belle, est un conquérant qui s'abaisse pour triompher.

Eustace ne put garder plus long-temps son sérieux, et éclata de rire, mais de si grand cœur que les larmes lui en vinrent aux yeux, et le major partagea aussi franchement sa gaieté que s'il s'était agi d'une affaire qui ne le concernât pas.

— Je dois donc supposer, dit Eustace, qu'ainsi que l'habile chevalier, dans *les Femmes joyeuses de Windsor*, vous êtes resté à genoux, incapable de vous relever, jusqu'au moment où le lieutenant est venu à votre secours.

— Non, mon cher ami, je vous en donne ma parole d'honneur : loin de là, je me suis relevé tout seul, d'une manière gracieuse, et je m'en suis allé.

— Ainsi, major, c'est là le commencement et la fin de votre aventure. J'écouterai attentivement ce que les officiers en diront aujourd'hui à dîner, et je serai ce soir plus à même de vous donner un bon conseil : venez me voir à huit heures.

Les officiers se divertirent à la table d'hôte de l'affaire qui affligeait si cruellement le pauvre major, et tout ce qu'il y avait en lui de ridicule fut traité avec la plus grande sévérité.

— Ce serait un coup mortel pour ce pauvre homme, se dit de Courcy, s'il savait qu'il est devenu le jouet d'une société dont il doit cependant s'attirer le respect, s'il se propose de vivre au milieu d'elle. Un seul moyen de reconquérir l'estime générale paraissait encore lui rester, selon le courageux Eustace ; c'était de se battre et de punir ceux des officiers qui les premiers l'avaient offensé ; mais il craignait que Thornwood ne manquât de courage une fois arrivé sur le terrain, ce qui l'aurait alors forcé de quitter le service. Après de mûres réflexions, Eustace résolut de mettre un terme aux clameurs qui s'élevaient contre Thornwood, en prenant son parti et en déclarant la bonne opinion qu'il avait de lui, de manière à paraître son défenseur plutôt que son juge ; il commença donc par demander si la partie offensée était satisfaite.

— Quant à moi, je n'ai plus rien à désirer, dit Blake; je lui ai ordonné de demander pardon à genoux, et il m'a obéi sans hésitation.

— Vous lui avez ordonné? dit Eustace avec étonnement.

— Soyez-en bien certain, répondit Blake, et ce n'est qu'à cette condition qu'il a échappé au châtiment que je lui réservais.

— Ainsi donc, j'en dois conclure que cet acte de condescendance de sa part n'était pas volontaire ?

— Mais bien certainement, dit la compagnie d'une seule voix.

Eustace garda le silence; il vit d'un coup d'œil que le malheureux major, en lui faisant part de l'acte de soumission qu'il avait été obligé de faire pour apaiser l'orgueil blessé de mistress Blake, en avait omis le point principal, dont il était honteux; aussi, sans attendre la décision de la table d'hôte, il salua la compagnie et retourna chez lui, où il trouva Thornwood, qui l'attendait, désirant et craignant à la fois de connaître son sort. Ses craintes ne furent point calmées par l'air de sévérité de de Courcy, qui daigna à peine s'apercevoir de sa présence.

— J'ai une question à vous faire, monsieur, dit

Eustace, après un moment de silence, et ma conduite à votre égard dépendra de la franchise de votre réponse. Est-il vrai, comme le lieutenant Blake l'affirme, que votre acte de condescendance, ainsi que vous vous plaisez à appeler votre génuflexion aux pieds de la dame, a été forcé, et que le mari l'a exigé de vous, comme la seule chose qui pût vous faire obtenir son pardon?

— Mais vraiment oui; j'avais oublié de vous instruire de cette petite particularité; je me la rappelle fort bien maintenant. Blake me dit que cela seul pouvait le satisfaire.

— Ainsi vous êtes aussi sot que lâche, s'écria Eustace d'un son de voix qui fit trembler le pauvre major; car vous ne pouvez vous flatter de vivre vingt-quatre heures dans une société qui connaît la honte dont vous vous êtes couvert.

— Je vous ai déjà dit que je dois prendre la fuite, dit Thornwood, pâle de frayeur; car je ne vois aucun moyen de réparer ma faiblesse: je suis ruiné, perdu pour toujours.

Il se frappait le front de désespoir; ses larmes coulaient en abondance, et s'étant levé pour sortir, il tomba sans connaissance sur le plancher.

De Courcy sonna aussitôt, et ordonna à son domestique d'aller chercher un médecin. Il ne tarda

pas à arriver, et trouva le major pâle et respirant à peine. Aidé du domestique, il le transporta sur une table, où il le saigna fortement des deux bras. Il reprit peu à peu ses sens, mais le retour de sa raison ne lui servit qu'à mieux envisager l'horreur de sa situation. Il pleura de nouveau amèrement, et supplia de Courcy de ne pas l'abandonner, en des termes si touchans que la pitié l'emporta sur le mépris dans l'ame de ce généreux jeune homme.

— Je vous plains, Thornwood, lui dit-il, et je songerai au moyen de vous être utile; en attendant, mon domestique va vous accompagner chez vous, et vous ferez bien de défendre votre porte à qui que ce soit : j'irai vous voir quand j'aurai décidé ce que je dois faire pour vous dans la position fâcheuse où vous vous trouvez. La nature a été cruelle envers vous, en vous privant de cette fermeté de caractère, sans laquelle vous ne pouvez vous faire respecter de vos compagnons, et vous avez fait un mauvais choix en embrassant une carrière où le mépris de la vie est la source de toutes les actions d'éclat. Au surplus ceux qui vous blâmeront le plus hautement sont ceux qui, dans l'occasion, seraient les plus portés à vous imiter; car la vertu la moins sûre est toujours la moins indulgente.

I

flex

den

d'êt

—

cet

qu'u

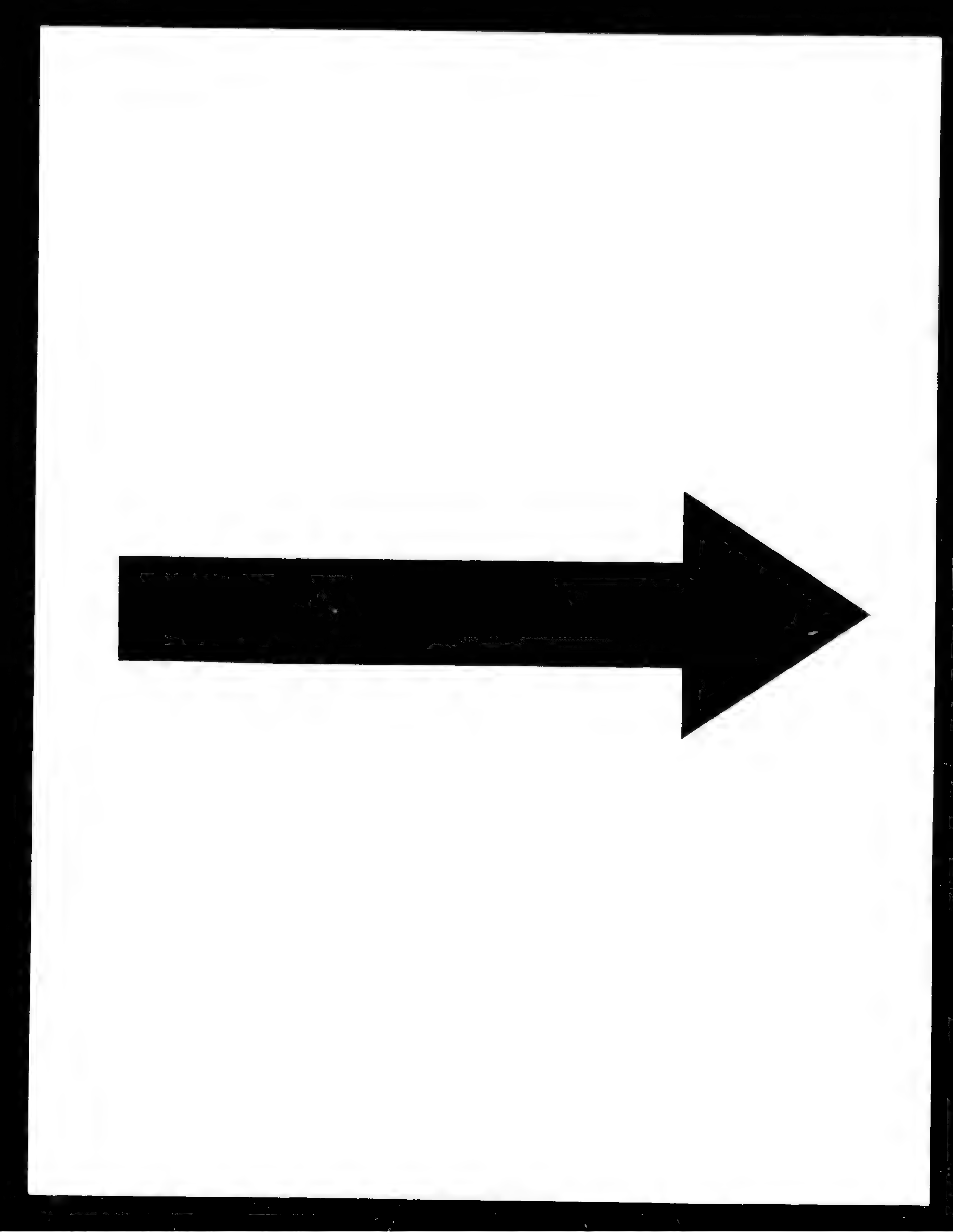
CHAPITRE XX.

Poderoso caballero
Es don Dinero.
SPANISH, *proverb.*

C'est un puissant cavalier que le seigneur *Livre-Tournois!*
Proverbe espagnol.

De Courcy, resté seul, s'abandonna aux réflexions que lui suggéraient naturellement les accidens de la journée, et la triste scène dont il venait d'être le témoin.

—Quel malheur! se dit-il, que d'être réduit comme cet infortuné à chercher chez les autres le secours qu'un homme de cœur ne doit trouver qu'en lui



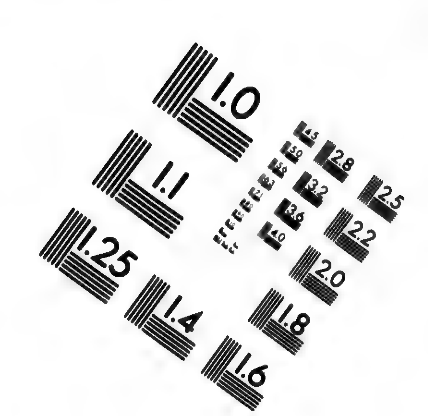
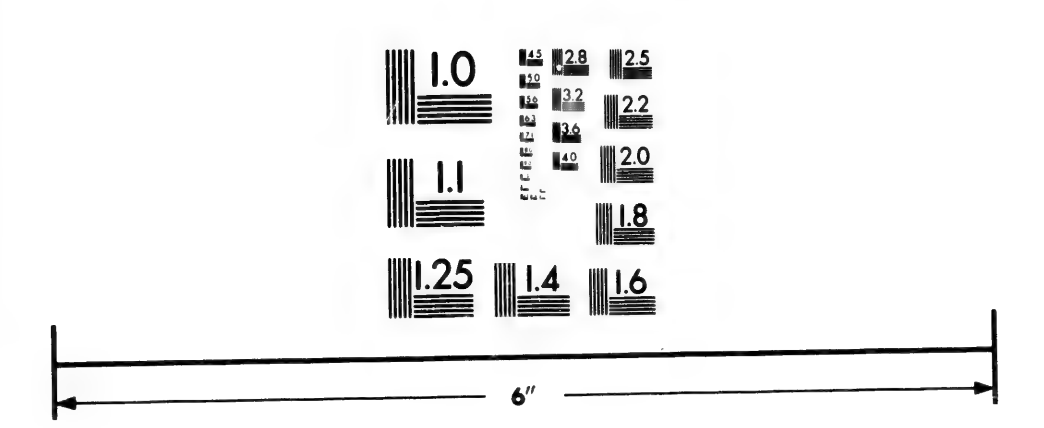
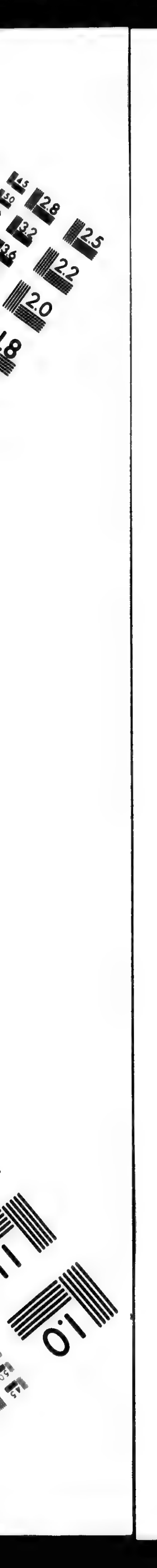


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

seul! Quel triste résultat de la faiblesse et de la fatuité! Thornwood n'est pas un scélérat; il est présomptueux, sot et timide; il n'a pas assez de jugement pour éviter une situation difficile, ni assez d'énergie pour en sortir. Elevé parmi des hommes vils et rusés, et accoutumé à être témoin des procédés les plus bas qu'il a souvent vu réussir, il croit qu'il en est de la conduite de l'homme comme de l'art du jongleur, dont le succès dépend de son plus ou moins d'adresse. Le sentiment de ce qu'on se doit à soi-même, qui ne dort jamais dans le cœur d'un homme d'honneur, la profonde conviction que le bonheur ne se trouve que dans la vertu, les souvenirs sacrés de parens vénérables et d'une éducation religieuse, sont inconnus à de pareils hommes. Chez eux la vérité supplée au manque de principes et à leur propre estime. Ils emploient toujours la ruse et la dissimulation pour se déguiser sous un masque de candeur et de probité, et leur manque absolu de dignité personnelle les rend lâches et timides quand le danger les appelle à défendre leurs titres à la considération. Thornwood a sa vocation marquée et unique; il se trouve, dans toutes les autres, dans une fausse position. Le rateau d'un garçon de maison de jeu est un instrument beaucoup plus convenable à sa main que l'épée d'un

officier. Son pressentiment ne le trompe pas, il ne peut effacer la dernière tache qu'il a faite à sa réputation. Il faut qu'il décampe, comme il le dit fort bien lui-même. Il est connu de mon ami, le général Saunders, dans le régiment de qui il a commencé sa carrière militaire, et peut-être qu'une recommandation favorable de ma part pourrait lui faire obtenir, à Halifax, un emploi qui lui donnerait de quoi vivre.

Le lendemain au soir, lorsque la nuit était déjà assez avancée pour qu'on ne pût craindre d'être aperçu, Eustace se rendit au logement de Thornwood. Il le trouva dans un état de faiblesse et de désespoir.

—J'ai projeté quelque chose pour vous, Thornwood, lui dit-il, et si vous l'approuvez ce que vous souffrez aujourd'hui m'est un sûr garant que vous n'oublierez jamais quelle a été la cause de vos maux, et que vous vous tracerez une règle de conduite qui vous mettra à l'abri de tout désagrément, ou du moins qui ne vous laissera craindre que des périls dont vous pourrez facilement triompher avec un peu de raison et de patience.

Il lui communiqua alors la lettre qu'il avait reçue de son ancien colonel, et lui offrit de le recommander à ses bons offices.

—Vous avez des talens utiles, employez-les avec probité, modestie et persévérance, et laissez au temps et à votre bonne conduite le soin d'effacer la tache faite à votre réputation. La place de major de la ville de Mont-Réal ne sera pas pour vous une bien grande perte; votre demi-solde de lieutenant, et un petit poste, que le gouverneur de Halifax peut vous accorder sans inconvénient pour lui et sans injustice pour les autres, vous donneront les moyens de vivre honnêtement. Si mon projet ne vous plaît pas, il y a encore d'autres moyens de réparer votre honneur; mais ce sont des moyens d'homme de cœur: il serait déjà un peu tard pour les employer, quand même vous en seriez capable.

Rien ne pourrait donner une idée de la reconnaissance du pauvre Thornwood: il adopta sans hésiter le projet d'Eustace, et parlait déjà de partir à l'instant, lorsqu'il réfléchit tout d'un coup que la somme dont il pouvait disposer n'était pas suffisante pour payer ses dettes et pour le conduire au lieu de sa destination. Eustace lui offrit obligeamment de pourvoir à cette difficulté en prenant pour garantie de son argent le billet de Bertinval.

—Vous êtes trop bon, trop généreux, lui dit Thornwood; ce billet peut bien par hasard devenir de quelque valeur, mais il faut pour cela qu'il reste

dans mes mains. Selon ma manière actuelle de voir, je me regarderais comme le plus vil des hommes, si j'étais capable de tromper mon bienfaiteur, en le laissant se reposer sur la bonne foi du signataire du billet. C'est une dette de jeu, et vous ne devez pas ignorer qu'on ne peut en poursuivre le remboursement par devant la loi.

— Ainsi donc, n'ayant aucune confiance dans la probité de Bertinval, vous n'attachez aucune valeur à son billet ?

—Pas la moindre, mon cher monsieur; mais il y a beaucoup à dire là-dessus. Bertinval a des secrets qui ne sont connus que de moi, et dont je puis tirer un bon parti, si jamais quelque circonstance heureuse le met en état de me payer.

—Ce sont là des secrets, major, que vous paraissez dispose à soustraire à la connaissance d'autrui. Je ne vous en blâme pas, si votre parole y est engagée; je loue au contraire votre discrétion, et je ne prétends point avoir le droit de vous questionner davantage.

—De droit! mon cher monsieur, vous avez tous les droits possibles à ma confiance; votre conduite envers moi, et la ferme résolution où je suis d'en mériter la continuation, m'imposent également l'obligation de ne vous rien cacher. Je vous laisserai

le billet de Bertinval, sous la condition que vous n'y aurez recours qu'à la dernière extrémité. Quand j'aurai eu le temps d'un peu réfléchir, et que mes idées auront repris leur cours ordinaire, je m'expliquerai plus au long. Rappelez-vous seulement qu'il y a dans cette affaire un mystère qui, s'il était découvert, rendrait le paiement impossible.

Ici Thornwood devint silencieux et pensif; il semblait descendre dans sa conscience pour examiner jusqu'à quel point ses engagemens avec Bertinval lui permettaient de pousser ses confidences envers de Courcy; mais observant que ce dernier avait fixé sur lui son œil scrutateur, et tâchait de lire sur son visage les émotions de son ame, il ajouta:

—Si je reçois l'argent que vous avez la bonté de m'offrir dans la position malheureuse où je me trouve actuellement, il est bien juste que je vous donne tous les moyens qui sont en mon pouvoir d'obtenir, en temps et lieu, le paiement du billet que je vous laisse pour gage; et cependant, dit-il en hésitant, vous n'êtes pas homme à employer de pareils moyens d'une manière efficace.

—Eh pourquoi non! dit Eustace, si ces moyens peuvent s'accorder avec l'honneur.

—Jamais, monsieur, et voilà ce qui fait la difficulté. Tout ce que je puis vous dire à présent, c'est

que vous ne serez jamais payé, justement parce que vous ne voudrez pas garder le secret dont dépend peut-être la fortune de Bertinval.

Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que la curiosité de de Courcy était portée au plus haut point. Il aurait donné tout l'or du monde pour connaître sans restriction le secret que Thornwood semblait s'efforcer de cacher. Peu enclin à supposer le mal, et entièrement incapable d'en retirer le moindre avantage, il était cependant doué d'une grande pénétration, qui, stimulée par le désir d'être utile à sa bien-aimée Mathilde, le rendait plus clairvoyant que jamais. Il pesait et analysait toutes les paroles de Thornwood, et il en concluait que quelque chose d'important à la destinée de l'objet de ses affections dépendait de ce mystère, et exigeait un peu de diplomatie de sa part; aussi, affectant un air d'indifférence, il dit à Thornwood :

— Que vous me confiez ou non votre secret, mon intention est de vous obliger autant que mes moyens me le permettent, ne doutant pas que vous me rembourserez dès qu'il sera en votre pouvoir de le faire. Je ne suis pas riche, je ne puis disposer que de deux cents livres sterling; mais si la rentrée de cette somme dépend d'un secret que je puis croire ne pas devoir garder, votre responsabilité à mon

égard n'existe plus, et j'en reçois le dépôt à mes risques et périls.

—Vous êtes le meilleur des hommes, capitaine de Courcy, dit Thornwood, enchanté par la perspective de toucher deux cents livres sterling sur un billet qui pouvait bien n'avoir jamais la moindre valeur; et je m'engage, par tout ce qu'il y a pour moi de plus sacré, de vous envoyer, en temps et lieu, des documens que Bertinval achètera bon marché, par le paiement de son billet, s'il est en état de le faire.

Ce fut là tout ce qu'Eustace put obtenir pour le moment des scrupules de Thornwood. Il le quitta pour rentrer chez lui, et revint avec tout l'argent qu'il possédait, se confiant à la Providence pour s'en procurer de nouveau.

Thornwood, ainsi pourvu de ce qu'il appelait les moyens de se faire jour dans une nouvelle terre, accablait Eustace des expressions de sa reconnaissance. Sa joie était aussi extravagante que sa douleur avait été vive. C'était un de ces hommes faibles dont les fautes seraient des crimes, si leurs intentions étaient criminelles. Eustace lui donna une lettre pour le général Saunders, lui conseilla d'éviter de faire de nouvelles fautes, et lui souhaita un bon voyage.

Thornwood voulut, avant son départ, prendre congé de son vieil ami Bertinval; mais il avait déjà quitté Mont-Réal pour aller voir son oncle au lac des Deux-Montagnes, où nous nous permettrons de conduire notre lecteur; abandonnant Eustace à ses réflexions, et laissant Thornwood poursuivre son voyage à Halifax, où il trouva, par la protection du vieux commandant, un petit emploi qui, comme il l'écrivit à Eustace, lui permettait d'empêcher la faim d'entrer chez lui.

---

va
qu

CHAPITRE XXI.

To gain the point to which our soul aspires
  We nourish toil, and deem hard labour sweet.
For this through Greenland's frosts, through India's fires,
  The hardy sailors death and danger meet;
And the proud chieftain, bolder than discreet,
  In blood imbru'd, pursues the martial fray;
And lovers' eke through life's loud tempests beat,
  Led on by hope, that never-dying ray:
Hope wantons in their breast, ads strews with flow'rs the way.

THE SQUIRE OF DAMES.

Pour atteindre le but que notre ame désire, quelle peine nous coûte? quelle fatigue ne jugeons-nous pas légère? Voyez à travers les glaces du pôle, et les champs de l'Inde brûlés du soleil, le hardi voyageur braver la mort et les périls. Voyez l'homme de guerre, teint de sang, se débattre dans la mêlée Voyez l'amour lui-même en butte aux orages de la vie, suivre un rayon lointain, une faible espérance, feu-follet qui le guide, baume qui ranime son cœur, fée qui sème de fleurs sa route trompeuse

En partant pour le château d'Argenteuil, Bertinval n'avait fait que se rendre à l'invitation du baron qui persistait dans le projet de lui accorder sa fille

en mariage, avec l'entêtement d'un homme accoutumé à faire sa volonté, et résolu à être obéi dans tout ce qui se rapportait à sa famille. Il se détermina à l'arracher de la société de la ville, dans l'espoir que son séjour au château le sévrerait petit à petit des habitudes vicieuses qu'il avait contractées, et le rendrait, avec le temps et l'occasion, agréable à sa fille.

Conformément à cette sage résolution, il écrivit à son neveu pour l'engager à venir demeurer au lac des Deux-Montagnes, et à chercher par tous les moyens qui seraient en son pouvoir à mériter l'estime de Mathilde, qui avait, remarquait-il en passant, un caractère qui pouvait rendre un mariage entre elle et un homme qu'elle n'avait pas vu depuis son enfance chose bien difficile à conclure.

Docile à cette invitation, Bertinval se hâta de se rendre au château. Après avoir eu avec son oncle une longue et secrète conférence dans laquelle il n'oublia pas de se montrer soumis aux remontrances du vieux baron, et de promettre de se comporter en tout d'après ses conseils, il fut présenté à Mathilde comme son futur époux, comme l'héritier de la maison d'Argenteuil. Mathilde qui, comme notre lecteur a pu en faire la remarque, n'était pas habituée à déguiser ses sentimens sur quelque chose

que ce fût, se tourna vers le baron avec vivacité et lui dit.

— Mon cher père, j'ai quelque chose à vous demander.

— Qu'est-ce donc, ma fille?

— Vous connaissez le proverbe *Qui ne dit mot consent*; je désire savoir si mon silence dans cette circonstance doit être interprété de cette manière.

— Je me réserve de répondre dans une occasion plus convenable, dit le baron avec impatience; d'autant plus que je ne suis pas d'humeur à être questionné sur la convenance de mes décisions dans ce qui ne dépende que de ma propre juridiction.

Madame de Belrose était tremblante; le chapelain se retira; Bertinval fut déconcerté; Mathilde seule conserva son sang-froid. Sa contenance était ferme et assurée, sa résolution était prise, et elle aurait refusé net, si son père l'avait pressée de se décider sur une question qu'il avait si brusquement et si indiscrètement amenée.

Mais elle en avait dit assez pour convaincre sa famille qu'elle était disposée à mettre des bornes à son obéissance, et à agir dans les grandes occasions d'après son propre jugement, dont elle croyait ne devoir rendre compte qu'à son Créateur. Dans l'intention de dissiper l'impression pénible que cette courte

conversation avait faite, elle invita son cousin à prendre un siége, et commença à le questionner d'un ton aisé et gracieux sur ses voyages, et sur la société et les mœurs du peuple anglais.

Bertinval répondit à toutes ces questions de la manière la plus propre à donner de lui une idée avantageuse. Pendant le dîner, elle fut pour lui prévenante et polie, comme si elle avait pris d'avance la résolution de le dédommager de la mortification et du désappointement qu'elle lui réservait sur le sujet de sa visite, toutes les fois qu'on le discuterait d'une manière sérieuse.

Bertinval, qui avait passé sa vie dans la société de femmes qui par leur éducation et leurs habitudes étaient peu réservées dans leurs manières et dans leurs paroles, était en quelque sorte la dupe des aimables attentions de sa cousine. Il pensait qu'elle jouait le rôle de toutes les personnes de son sexe, et s'étant bientôt remis du désappointement qu'il avait reçu, il se flattait que ses soins, aidés par le temps, surmonteraient tous les obstacles qui s'opposaient à l'exécution de son projet. Les femmes, se disait-il, sont instruites à dissimuler; la première leçon qu'elles reçoivent en sortant de nourrice leur apprend à cacher leurs désirs et à inspirer ceux des autres. Un peu d'assiduité, secondée par l'autorité de son père,

amènera l'accomplissement de mes désirs, et me donnera les moyens de reparaître dans le monde avec éclat.

Le baron lui-même ne désespérait pas de voir son plan réussir; sa fille n'avait jamais donné le moindre signe de résistance à son autorité. Néanmoins il jugea plus prudent d'attendre patiemment que de s'exposer à une discussion sérieuse avec elle, et de provoquer de sa part un acte d'insubordination qui pouvait blesser sa fierté et son amour-propre. Il chercha à s'aider de sa sœur et du chapelain; la première ne pouvait rien lui apprendre des inclinations de Mathilde, et le père Leclerc déclina d'une manière formelle la responsabilité de conseiller ce qu'il n'approuvait pas. Tout en les consultant, le baron insista sur la légitimité du droit qu'il avait de disposer de sa fille; droit qu'il regardait comme tout aussi divin que celui que le roi de France avait de disposer de ses sujets conformément à sa volonté royale et à son bon plaisir. Mais comment forcer Mathilde à une obéissance passive? C'était une question qu'il n'avait pas encore dûment examinée.

Le temps s'écoulait, et rien ne se décidait sur la grande question. Bertinval continuait à être assidu dans ses attentions pour sa cousine; il l'accompagnait dans ses courses et dans ses promenades, et

cherchait avec beaucoup d'adresse à sonder ses intentions; mais elle demeurait impénétrable. Sa conversation ne tendait qu'à le convaincre, en dépit de ses espérances, qu'elle ne pouvait concevoir de bonheur égal à la liberté et à l'indépendance dont elle avait toujours joui. Néanmoins sa vanité lui faisait croire que cet état d'incertitude ne pouvait durer long-temps, et l'espoir lui donnait de la persévérance. Souvent il s'imaginait que sa cousine n'avait d'autre but que de rendre sa conquête plus difficile, et alors il ne savait comment concilier cette ruse de femme avec le caractère simple et naïf d'une jeune fille élevée loin du monde.

Fatigué d'un état d'incertitude que des circonstances qui lui étaient bien connues lui rendaient pénible et dangereux, il se hasarda à la fin à presser Mathilde de s'expliquer. Il choisit, comme le moment le plus favorable, une de leurs courses matinales où elle paraissait disposée à l'écouter avec complaisance.

—Vous savez, ma belle cousine, lui dit-il, que dès ma plus tendre jeunesse j'ai été élevé dans l'espoir que nous serions un jour unis; votre père adoucit par cette espérance la dernière heure de sa sœur bien-aimée, lorsque vous et moi n'étions encore que des enfans; et désirant aujourd'hui voir s'accomplir

un projet aussi raisonnable, il m'a autorisé à rechercher votre consentement. Mais à vous dire vrai, je ne m'aperçois pas d'avoir fait le moindre progrès auprès de vous, depuis mon arrivée au château.

Ici il s'arrêta pour recevoir une réponse. Mathilde garda le silence; et continua à l'écouter avec la plus grande attention. Il ajouta :

— Vous êtes maintenant d'un âge où un pareil sujet peut parfois occuper la pensée, et à moins que vous n'ayez quelque motif secret, inconnu à votre famille, pour différer de vous rendre au vœu de votre père, je puis sans indiscrétion vous presser de faire de moi le plus heureux des hommes.

—Je puis à peine supposer, répondit Mathilde, qu'une personne quelconque qui aurait vécu aussi long-temps que vous dans ma société pût se tromper sur mes véritables inclinations. Je n'ai jamais désiré changer ma condition présente contre une autre dont les devoirs me sont inconnus. Si le bonheur est dans cette ignorance, ce serait une folie que de chercher à la détruire par un acte où un faux pas est irréparable. Je sais que l'opinion commune est que tôt ou tard une fille doit se marier: je ne combattrai point cette opinion, puisqu'elle est reçue dans la société comme une vérité générale;

mais, malheureusement, je crois qu'il y a des inspirations aussi nécessaires pour faire un bon mariage que pour faire un bon poème, et je n'en ai pas encore eu. Mes désirs sont bornés. Je suis heureuse de l'affection de ma famille, et d'être libre de toute espèce de soin et de responsabilité. Jusqu'à ce que je sois convaincue qu'il est nécessaire ou utile pour moi de me marier, j'insisterai sur le droit que j'ai de rester fille, en dépit des sollicitations de ma famille et de mes amis.

—Vous avez dit, ma belle cousine, répliqua Bertinval, qu'un faux pas serait irréparable ; mais avez-vous réfléchi que nous nous connaissons déjà? Le marin n'a ni roc ni banc de sable à craindre, dans une mer qui lui est bien connue.

—Je sais apprécier, dit Mathilde, l'avantage dont vous me parlez ; mais je vous répète qu'à moins que mes inclinations ne s'accordent avec les désirs de mon père, je ne me marierai pas.

En disant ces mots, elle s'éloigna au galop, abandonnant son cousin à ses réflexions, qui, comme la suite le prouvera, n'étaient nullement agréables. Il ne chercha à la rejoindre qu'au moment où elle atteignait le château. Et, fort comme il se sentait de l'appui de son père, il se détermina à attendre patiemment. Il cherchait dans son ame noire et cor-

rompue les moyens de s'assurer de la fortune de Mathilde, puisqu'il ne pouvait pas se flatter de posséder sa personne. Son orgueil était blessé, mais il n'en était que plus déterminé à ne rien faire qui pût diminuer l'ascendant qu'il avait sur son oncle, ou lui ravir les avantages matériels qu'il attendait des promesses et de la partialité du baron. Il cessa d'importuner Mathilde de ses soins, et chercha à gagner les bonnes grâces de la tante, et à tirer bon parti de son caractère faible et doux.

Rien n'est perdu, se disait-il, avec une femme d'un certain âge qui a été long-temps belle; elle reçoit avec reconnaissance toute espèce d'hommages. L'autel sur lequel l'encens a été brûlé a toujours une divinité propice à celui qui vient présenter ses offrandes. Bertinval, résolu de se faire des partisans auprès de Mathilde, ne quittait jamais sa tante dans toutes ses promenades, et ne se relâchait jamais dans les attentions qu'il avait pour elle.

Il écoutait avec complaisance ses contes de l'ancien temps, déférait avec respect à ses opinions, et lui tenait les discours les plus édifians sur la nécessité que la jeunesse se laissât guider par des parens dont le tact, l'expérience et le jugement avaient été formés dans les premières sociétés de France.

Enfin il s'empara tellement de l'esprit de la

bonne dame qu'elle entreprit de sermonner sa nièce sur ce qu'elle appelait son obstination, et son aveuglement sur ses devoirs et ses intérêts.

—Mathilde, lui dit-elle un jour en se promenant avec elle dans le jardin, j'ai besoin de vous parler d'une affaire qui nous donne à tous beaucoup de peine et d'anxiété. Vous avez dû remarquer que depuis quelque temps votre père est triste et semble malheureux. Ses manières ne sont plus affables et bienveillantes, sa physionomie est sombre, et avec tout ce qu'il faut dans la vie pour être heureux, il ne l'est certainement pas: c'est vous, ma chère, qui en êtes la cause.

— Et comment, ma tante, ai-je pu me rendre coupable du crime dont vous m'accusez?

— En vous opposant à sa volonté, relativement à votre mariage.

—Est-ce ma faute, si je ne puis aimer mon cousin, et s'il n'a pas su mériter mon affection?

— Ces idées-là sont bonnes chez une bergère des Alpes, ma chère nièce: mais chez des personnes qui ont une fortune, un rang et un ancien nom à conserver, elles sont, pardonnez-moi l'expression, nuisibles et ridicules: les demoiselles se marient, parce que leurs parens ne peuvent pas vivre toujours pour

les protéger comme elles ont besoin de l'être.

— Je comprends maintenant, dit Mathilde, que ma famille doit disposer de ma personne et de mes affections, comme je donne ma bourse à un mendiant; la raison et la justice s'opposent à ce que l'on se comporte ainsi à mon égard.

—On dispose de votre personne et de votre fortune, ma chère nièce, pour votre propre avantage; mais vos affections sont libres de toute contrainte. Il n'y a aucune connaissance de l'avenir qui puisse vous mettre à même de décider quand et pour qui votre cœur parlera. Si on ne mariait les jeunes filles que lorsqu'elles ont une passion, toutes les sages et salutaires combinaisons des familles seraient infructueuses.

—Ainsi, ma bonne tante, selon votre doctrine, je dois aller à l'autel prendre Dieu et les hommes à témoins que je promets d'aimer, d'honorer et de respecter mon mari, quand rien au fond n'est plus loin de ma pensée; et commencer une nouvelle vie morale et religieuse en perdant mes droits à la divine assistance et en trompant l'homme qui se confie dans ma sincérité et dans ma bonne foi! Je dois vivre avec une personne qui est la dupe de ma promesse; je dois me lever

et me coucher tous les jours avec la conviction que j'ai été coupable d'une grande fausseté, et tout cela pour plaire à ma famille! Une pareille conduite ne serait point conforme à celle que mon père a toujours appelée noble, et aux sentimens religieux que le père Leclerc m'a inspirés. Je méprise mon cousin, et rien ne pourra me porter à dire, et encore moins à jurer, que je l'aime ou l'aimerai jamais.

— Ainsi, Mathilde, vous désobéirez à votre père et briserez son cœur.

— Mon père sait que je donnerais ma vie pour assurer son bonheur, mais sa tranquillité n'est pas attachée à ce que je commette une action immorale.

— J'ai toujours soutenu à mon frère, dit madame de Belrose, que ses idées sur l'éducation des femmes étaient fausses. — Dans ma jeunesse on m'a appris *à obéir*.

— Et, moi *à penser*, répondit Mathilde.

— Ainsi, ma nièce, je dois conclure que vous vous regardez comme libre de disposer de votre personne, même contre la volonté de vos parens.

— Non, dit Mathilde avec impatience, je dois consulter mon père et l'honneur de ma famille. Et ni mes propres désirs, ni l'idée d'un bonheur ima-

ginaire, n'entreront jamais en balance avec ce devoir sacré.

— Mais supposons que votre père exige votre obéissance comme prix de sa protection?

— Mon père est, comme tous les autres, le protecteur naturel de son enfant. Son autorité, quoique sacrée à mes yeux, n'est point absolue, puisque Dieu, dont il la tient, a mis pour limites à sa volonté suprême la justice et la raison; vous le jugez mal en le supposant capable d'abandonner ou de renier son enfant. — Mais, alors même que ce que vous supposez serait possible, je refuserais encore d'épouser mon cousin.

— Vous réfléchirez mieux là-dessus, ma nièce; à moins que, comme je le soupçonne, votre cœur ne soit épris d'un jeune homme qui probablement ne pense pas à vous, et qui, s'il en était autrement, ne pourrait jamais vous obtenir du consentement de mon frère.

Mathilde garda le silence.

— Rappelez-vous, continua madame de Belrose, que je fis observer à mon frère, lorsqu'il établit une espèce de familiarité entre vous et le jeune officier anglais qui fut malade dans notre maison, que mademoiselle de Clermont dit que rien n'est si dangereux que la pitié pour le cœur d'une jeune

personne. Je ne vous blâme pas pour cela; votre père voulut en faire à sa tête, et vous ne devez pas avoir oublié combien je m'opposai à cette intimité subite. J'ai toujours dit que votre éducation était plus convenable à un homme qu'à une femme.

— Je me rappelle fort bien que vous vous opposâtes à ce que je me joignisse à mon père dans ses actes d'hospitalité et de bonté envers le capitaine de Courcy; mais je ne puis admettre que mon refus d'épouser M. de Bertinval soit la conséquence nécessaire de cette condescendance de ma part.

— Mais vous semblez éviter de répondre directement à mes conjectures, Mathilde?

— Je ne dois rendre compte de mes secrètes pensées qu'à mon confesseur. Tant que ma conduite est irréprochable, je ne reconnais à personne le droit de faire des suppositions dans le seul but de conclure que je suis coupable. Je n'ai pas lu que l'inquisition même allât si loin.

— Je m'aperçois, Mathilde, que je n'ai pas votre confiance, cependant je n'ai à cœur que votre intérêt; déjà sur le bord de ma tombe, vous êtes le seul objet de mon anxiété et de mes soins.

En achevant ces mots, madame de Belrose versa des larmes; et Mathilde, bien plus capable de ré-

sister à un mauvais argument qu'à une marque de tendresse, l'embrassa avec affection.

— Vous vous êtes montrée, ma très-chère tante, lui dit-elle, l'avocat d'un projet auquel je suis bien résolue de m'opposer. Je vous en ai donné les raisons, et je n'ai pas, comme vous le supposez, de secrets pour vous. Quelle que soit mon opinion sur le mérite du capitaine de Courcy, il n'est pas vraisemblable que je sois jamais sérieusement appelée à m'expliquer sur son compte comme sur celui de mon cousin. Vivons en paix et en bonne intelligence comme nous l'avons fait jusqu'ici, et laissons à la Providence le soin de nous diriger dans les momens critiques.

Il n'était pas au pouvoir de madame de Belrose de se faire long-temps violence : elle répondit cordialement à la tendresse que lui témoignait sa nièce, et parla de sujets indifférens. Les opinions de cette bonne dame étaient formées depuis sa jeunesse, et quand elle cessait de les défendre, sa conviction n'en demeurait pas moins la même ; elle appartenait à cette nombreuse classe de gens qui ne changent jamais, et qui, par conséquent, ne se corrigent jamais de leurs erreurs ou de leurs préjugés.

La cloche qui sonnait le dîner les rappela au salon, où ils trouvèrent un hôte inattendu, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXII.

Sweet frolic Spring! thy spirit breathes above
The meads where thou art born, and melts the heart
Of youths and tender maids.
With influences soft
Thou makest Feeling victor; heaves, through thee,
Each blooming breast more fair, more tremblingly;
With disenchanted mouth,
Love louder speaks through thee!

KLOPSTOCK—*The Lake of Zurich.*

Saison du plaisir et de l'amour, printemps, dont les belles forêts et les doux paysages sont le berceau, ton souffle émane de ces bocages, et va saisir le cœur des jeunes gens et des jeunes filles aimantes. L'émotion naît à ton approche; le sein palpite; les joues se colorent; la beauté tremblante devient plus belle; l'amour timide ose parler, et ses lèvres, que la pudeur fermait, s'ouvrent enfin.

Nous avons déjà remarqué que la Grande-Bretagne avait déclaré la guerre à ses sujets des colonies voisines, et un esprit de résistance digne du nom anglais s'était manifesté dans les villes prin-

cipales contre les mesures injustes des gouverneurs et des chefs militaires. Les droits, les chartes, les intérêts et la liberté étaient violés par des hommes qui avaient plus de pouvoir que de jugement, plus de passion que de connaissances, et dont les mains impies enlevaient avec violence et témérité le fleuron le plus précieux du diadème britannique. Enfin le gouverneur de Boston, dans le Massachussetts, résolut de soumettre le peuple, qui ne demandait pour grâce que la justice; mais n'ayant pas de forces militaires suffisantes pour effectuer son projet, il pria qu'on lui envoyât des renforts du Canada. Ce fut alors que le 10e et le 59e régimens reçurent l'ordre de marcher à son secours avec toute la rapidité possible. On retint néanmoins tous les officiers qui pouvaient parler facilement la langue française, afin d'organiser et d'instruire la milice. Eustace fut de ce nombre. Il fallait former des corps armés de tribus sauvages, et prendre enfin toutes les mesures nécessaires pour défendre le Canada contre les invasions, et comprimer les mouvemens que pourraient faire les habitans en faveur de leurs voisins.

Le commandement de la milice du district avait été donné à d'Argenteuil, plutôt comme une concession faite à son rang que comme une marque de

confiance dans son attachement pour le gouvernement. De Courcy avait reçu l'ordre de se rendre à Sainte-Anne pour discipliner cette milice, et la préparer à un service actif; son autorité s'étendait sur les deux tribus indiennes, vivant, ainsi que nous l'avons remarqué, sur les bords du lac des Deux-Montagnes.

Le commandant militaire de Mont-Réal lui donna avis, avant son départ, qu'il ne devait pas compter sur le baron d'Argenteuil : celui-ci était signalé comme nourrissant des opinions contraires au gouvernement anglais, et on avait résolu de ne lui laisser qu'un pouvoir nominal comme colonel de la milice, et d'envoyer à Sainte-Anne un officier brave et dévoué, qui pût le remplacer en cas de besoin, suivant les instructions écrites dont il était muni.

Eustace hésita : devait-il accepter une position qui le placerait dans un état d'hostilité vis-à-vis du père de sa chère Mathilde? Réfléchissant, néanmoins, sur les conséquences de son refus, il se disposa à se rendre à son poste. Si d'autres officiers étaient nommés, le pouvoir discrétionnaire dont ils seraient investis pourrait devenir désagréable, sinon dangereux, pour cette famille vertueuse et tranquille, tandis que dans mes mains, se dit-il, il ne tournera qu'à leur avantage. D'ailleurs, si le

pays où vit Mathilde devenait le théâtre de la guerre, je pourrais la protéger plus facilement, ou même mourir en la défendant. Après avoir longtemps réfléchi sur l'importance de ses devoirs envers son roi et son pays, il sut enfin concilier sa fidélité comme militaire avec la bienveillance qu'il devait à ses amis. Peu d'amans eussent agi différemment dans la même position.

Son arrivée au château déconcerta singulièrement le baron, sa sœur et Bertinval; Mathilde elle-même se trouvait embarrassée entre deux rivaux, dont les prétentions n'étaient pas également appuyées par sa famille : néanmoins elle apprit avec plaisir que celui qu'elle préférait était forcé par ses fonctions de demeurer auprès d'elle, et de venir voir son père avec un caractère officiel. C'était pour elle une bonne excuse pour ne plus le traiter avec cérémonie; et madame de Belrose, le voyant investi de cette petite autorité, applaudit au choix fait par le gouvernement.

L'orgueilleux et jaloux Bertinval fut silencieux pendant le dîner; à peine semblait-il se souvenir du lieu où il avait déjà vu Eustace. Celui-ci s'aperçut bientôt de ses impertinences, et il résolut d'attendre avec patience une occasion favorable pour les lui rendre avec usure.

Après dîner, Bertinval parla du major Thornwood, croyant pouvoir ainsi nuire à de Courcy dans l'opinion de sa famille.

— Votre vieil ami, capitaine, dit-il, chez lequel j'ai eu l'honneur de déjeuner avec vous, ne vient-il pas de disparaître subitement de Mont-Réal?

— Je ne savais pas, monsieur, répondit Eustace, qu'il y eût à Mont-Réal une seule personne que je pusse appeler mon ami. Si vous voulez parler du lieutenant Thornwood, j'ai cependant plutôt raison de croire que votre intimité avec lui remonte à une date plus ancienne que l'époque à laquelle j'ai pu faire sa connaissance : j'ai été pendant quelques mois dans la même garnison que lui, en Irlande, et je l'ai retrouvé à Mont-Réal lors de mon arrivée. C'est plutôt vous, monsieur, qu'il appelle son vieil ami : le déjeuner dont vous parliez ne fut donné qu'en votre honneur.

— Réellement, je crois que ce fat se vante d'être lié avec toute la race humaine ; j'avais cru seulement, d'après les apparences, que vous étiez d'anciens amis, mais j'ai pu me tromper.

— Je pourrais cependant regarder votre erreur comme volontaire, monsieur, répondit Eustace, et je prendrai la liberté de vous demander dans quel

but vous me donnez pour ami une personne que vous traitez avec si peu de respect.

— Je parlais sans réflexion, capitaine de Courcy, je n'avais aucune mauvaise intention; Thornwood m'avait dit que vous étiez d'anciens amis, et sans doute avec la même imprudence il se vantait auprès de vous de son intimité avec moi.

— Thornwood n'est au service que depuis deux ans, monsieur, répondit Eustace; il a passé toute sa jeunesse dans les maisons de jeu, et sans doute ses amis ont dû être choisis dans la société qui les fréquente: quant à moi, je n'ai jamais joué.

Bertinval devint pâle, se mordit les lèvres, et essaya de composer sa figure; mais il ne put y parvenir, des souvenirs trop humilians se pressaient en foule dans son esprit: son émotion fut remarquée par tous ceux qui étaient présens, et le baron, pour changer la conversation, commença à faire de la morale.

— On ne doit accuser personne, dit-il, de se trouver dans une société où le hasard l'a placé, et rien n'est plus commun que d'entendre les gens médiocres ou dépravés se vanter de leur intimité avec des hommes connus par leur mérite et leur honneur. Une femme de mauvaise réputation donnerait la moitié de sa fortune pour attirer dans sa

maison des personnes généralement estimées par leurs vertus, ou pour paraître en public avec elles : souvent elles réussissent, par de fausses démonstrations, à captiver celles qui sont trop crédules. Quant aux prétentions de votre major, il faut les regarder comme une sorte d'hommage rendu à la supériorité personnelle ; l'amour-propre et le charlatanisme en sont seuls la cause.

— Je n'ai aucune raison, dit Eustace, pour me défendre de l'intimité dont M. Bertinval qualifiait mes rapports avec Thornwood. Celui-ci a peut-être péché plus qu'il ne pêche actuellement. Seulement j'ai dû être étonné de m'entendre donner pour ami un homme qu'on traitait de fat au même instant.

— Je regrette sincèrement, capitaine de Courcy, dit Bertinval, qu'une expression irréfléchie ait pu vous choquer ; je n'avais voulu qu'exprimer ma surprise de ce que Thornwood se fût enfui précipitamment lors d'une émeute, qu'il aurait dû plutôt, comme militaire, essayer de réprimer.

— On ne peut faire un aigle d'un choucas, dit Eustace, et le courage de l'homme dépend de son organisation. S'il fallait faire sortir de la société toutes les personnes timides, on trouverait ses rangs bien éclaircis, car les hommes affectent gé-

néralement plus de courage qu'ils n'en ont; de même que les femmes s'efforcent de se faire passer pour beaucoup plus faibles qu'elles ne le sont réellement dans les momens de danger et de souffrance. C'est un malheur indépendant de la volonté de l'homme, s'il estime sa vie plus que sa réputation, ou plutôt, s'il est assez aveugle pour voir moins de danger dans la fuite que dans la résistance. Les hommes connus pour lâches sont toujours misérables, et finissent par être tués s'ils restent à l'armée.

— Comment donc croyez-vous, dit le baron, que des hommes timides puissent embrasser une profession qui demande tant d'énergie? Vous avez dit à l'instant qu'une grande partie de la société manquait de courage, et cependant nous voyons tous les jeunes gens entrer dans la carrière des armes.

— Aussi l'armée, mon cher baron, est-elle composée de toutes les vanités de l'espèce humaine: un uniforme brillant, une belle épaulette, un titre reçu dans la bonne compagnie, tels sont les seuls motifs qui nous envoient des officiers; autrement nous en verrions un plus grand nombre se distinguer, et laisser une grande réputation. Dans cette liste immense de noms, dont les cadres de

l'armée sont remplis, il y en a bien peu qui deviennent historiques, et le défaut de capacités pour cette noble profession en est seul la cause. Si vous ne placez pas la carrière des armes au-dessus de toutes les autres, dit un grand général, si vous ne l'aimez avec passion, si vous n'étudiez avec ardeur tous les ouvrages de guerre et de stratégie, si vous ne rêvez enfin des combats en rougissant de ne pas y avoir encore assisté, il faut quitter un habit que vous déshonorez. Tels furent les principes des illustres généraux, de Saxe, Malborough et Eugène; la nature les avait faits guerriers, de même qu'Homère et Milton étaient nés poètes. »

La flamme étincelait dans les yeux de notre jeune officier pendant qu'il parlait de sa profession, et Mathilde l'écoutait avec plaisir. Bertinval, convaincu sans doute des remarques faites par sa famille sur la distance qui existait entre les deux rivaux, se retira bientôt dans son appartement. De Courcy sortit pour se promener dans le jardin, où il fut bientôt rejoint par Mathilde qui l'avait aperçu de sa fenêtre; celui-ci lui offrit son bras, et ils entrèrent dans une conversation fort animée, sans réfléchir qu'ils pouvaient être vus. Malgré tout ce qu'ils avaient l'un et l'autre à se dire, ils étaient trop heureux néanmoins dans ce moment pour pen-

ser à un autre sujet qu'au plaisir de se revoir après tant de mois d'absence.

On dit qu'un sage en tête-à-tête avec l'objet de son affection éprouve au moins autant d'embarras que l'homme le plus ordinaire. Telle était la position d'Eustace, et il ne savait comment entamer un entretien qu'il désirait avec ardeur. Mathilde le tira bientôt de cet état de gêne.

— J'ai beaucoup de remerciemens à vous faire, dit-elle en prenant son bras, pour l'intérêt que vous avez eu la bonté de prendre à un sujet qui touche mon bonheur d'aussi près.

— Si j'avais pu me flatter que votre approbation m'autoriserait.... Ici il s'arrêta un moment... m'autoriserait à me mêler d'une affaire aussi délicate, je crois que mon zèle n'aurait plus connu de bornes.

— Le père Leclerc vous a sans doute raconté tout ce qui s'est passé, car cet excellent homme a été mon seul ami dans des circonstances aussi critiques.

— Votre seul ami! dit Eustace.

— Lui seul l'était, du moins, jusqu'au moment où je vous ai connu, capitaine. Aussitôt qu'il fut instruit de l'intention qu'avait mon père de m'unir à mon cousin, ce digne et sensible vieillard, sans se déclarer ouvertement , paru cependant voir avec peine mon mariage, qu'il ne croyait convena-

ble sous aucun rapport. Il ne m'a pas donné un seul conseil qui pût m'engager à désobéir à mon père, mais je connais sa pensée, et je suis convaincue de son désintéressement. Quant à moi, j'aime mieux me retirer dans un couvent que d'épouser une personne que je déteste. Mon père me fera une pension, et son neveu héritera de sa fortune; mais je vous assure que ce sera un bonheur pour moi que d'éviter ce mariage à de pareilles conditions.

— Beaucoup de circonstances, dit Eustace, peuvent cependant changer la résolution du baron, sans imposer à sa fille un sacrifice aussi pénible.

— Je n'en prévois aucune, capitaine: mon père l'a promis à sa sœur mourante; il a informé toutes ses connaissances de ce projet; lui-même s'est flatté de le mettre à exécution, et, avec les principes que je lui connais, jamais il ne cédera aux raisons ni de ses amis ni de ses ennemis. J'en suis tout-à-fait convaincue, et j'ai peut-être en cela un peu d'entêtement de famille. En toute autre matière, je ne me hasarderais pas à résister à l'autorité paternelle. Dans cette circonstance, ma retraite du monde fournira à mon père l'occasion d'exécuter la moitié de ses promesses, et je suis persuadée que mon cousin n'en sera pas moins satisfait.

— J'espère, répondit Eustace, que vous ne serez jamais réduite à une pareille extrémité; permettez-

moi seulement de réunir mes efforts à ceux du père Leclerc, et ils pourront peut-être, avec le temps, éloigner les maux qui vous menacent.

Quoique Mathilde fût sincèrement attachée à de Courcy, elle n'osait pas se livrer encore à son inclination secrète, que des obstacles insurmontables semblaient devoir arrêter. Elle admirait sa mâle beauté, le charme de sa conversation, quelquefois animée et élégante, toujours instructive et profonde; elle le préférait à tous les hommes qu'elle avait vus; mais ce qui l'avait principalement séduite, c'était une douce mélancolie prêtant des charmes irrésistibles à ce caractère élevé que la nature avait formé des élémens les plus puissans. Mathilde voyait en lui un ami vertueux, dont les opinions étaient en harmonie avec les siennes dans la position si pénible où l'avaient placée les projets de son père; et elle accepta volontiers l'offre qu'Eustace lui faisait de seconder les efforts du père Leclerc. Elle ne soupçonnait pas que l'amour pût être caché sous des sentimens aussi naïfs, aussi peu coupables; car il n'était pas encore développé. Elle plaça donc son espoir dans la protection de cette vertueuse amitié avec la confiance naturelle à sa jeunesse et à sa simplicité.

— Tout ce que vous ferez pour moi, capitaine, vous donnera de nouveaux titres à ma reconnais-

sance. Vous ne pouvez avoir un meilleur confident que l'homme sage et vertueux qui a pris soin de mon éducation morale et religieuse ; mais je crains que d'autres devoirs ne vous appellent bientôt loin des intérêts de vos amis. Quand vous serez parti, hélas ! seule alors avec moi-même et mes chagrins, je devrai lutter contre les instances de mon cousin, l'obéissance et le respect que je dois à mon père et à ma tante.

Eustace parut profondément affecté.

— Je n'ignore pas tous ces obstacles, dit-il, mais je les surmonterai. Il n'est pas nécessaire en ce moment, mon aimable amie, de vous expliquer mon plan, mais tant que je vivrai, soyez certaine de trouver en moi l'affection respectueuse d'un ami et le dévouement d'un frère. En supposant même que la guerre se déclare sur nos frontières, je ne recevrai l'ordre de partir que lorsque ma mission sera terminée en ces lieux. J'emploierai donc cet intervalle à l'accomplissement de mes projets, et je me fie à la Providence pour le succès de tout ce que j'entreprendrai dans votre intérêt.

— Vous me promettez donc d'être mon ami et mon fidèle chevalier, dit Mathilde en riant.

— *Jusqu'à la mort,* répondit aussitôt Eustace d'un ton solennel.

Ces derniers mots pénétrèrent dans son cœur, et pendant le reste de la soirée elle les répéta mille fois.

Le lendemain, de Courcy resta plusieurs heures dans le cabinet du baron. Mathilde était inquiète de connaître le sujet de leur entretien, supposant qu'ils pouvaient parler de son mariage : elle attendait leur séparation avec la plus grande anxiété. En ce moment sa tante lui proposa de venir se promener; et celle-ci, la trouvant agitée, lui fit mille questions insignifiantes sur sa santé. Enfin le sujet de l'impatience de Mathilde lui fut bientôt connu, quand celle-ci lui demanda avec vivacité ce que le capitaine de Courcy pouvait dire à son père depuis si long-temps.

— Rien qui vous intéresse, mon enfant, dit madame de Belrose.

Réfléchissant néanmoins aux dernières conversations, elle ajouta :

— Il ne serait pas impossible cependant qu'il demandât à mon frère la permission de faire la cour à l'héritière des d'Argenteuil; mais le pauvre garçon ne doit pas avoir l'espoir d'être bien reçu.

— Pourquoi donc pas, ma tante ? quand mon cousin Bertinval a l'approbation de toute la famille, un homme d'un aussi grand mérite que le capitaine de Courcy doit-il désespérer du succès ?

— Cette question est remplie de partialité et d'injustice, ma nièce.

—Ce n'est cependant que de la justice, chère tante.

— Oui, et une justice rendue par un juge partial est susceptible d'appel, ma chère amie.

— La sentence n'en est pas moins irrévocable.

— Vraiment !

— *Jusqu'à la mort*, dit Mathilde, qui entendait au même instant les pas de son père et d'Eustace. En effet, ceux-ci venaient de terminer leur travail, et ils paraissaient de bonne humeur.

Elle devint alors plus calme, et accepta la proposition que lui renouvela sa tante d'aller se promener et de respirer l'air frais du parc. A dîner, elle apprit le sujet de la conférence du matin. De Courcy s'était concerté avec le baron sur la marche à suivre

pour organiser la milice du district, assembler et armer immédiatement les tribus sauvages qui vivaient sur les bords du lac des Deux-Montagnes. L'ordre avait été donné aussitôt aux chefs indiens de s'assembler le lendemain afin d'entendre une proclamation du gouvernement. La plus grande partie de nos lecteurs désire sans doute connaître les cérémonies qui précèdent une déclaration de guerre chez les sauvages; nous en ferons donc le tableau rapide dans le chapitre suivant.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran n. 16.

ler et ar-
vivaient
L'ordre
de s'as-
procla-
partie de
cérémo-
rre chez
leau ra-